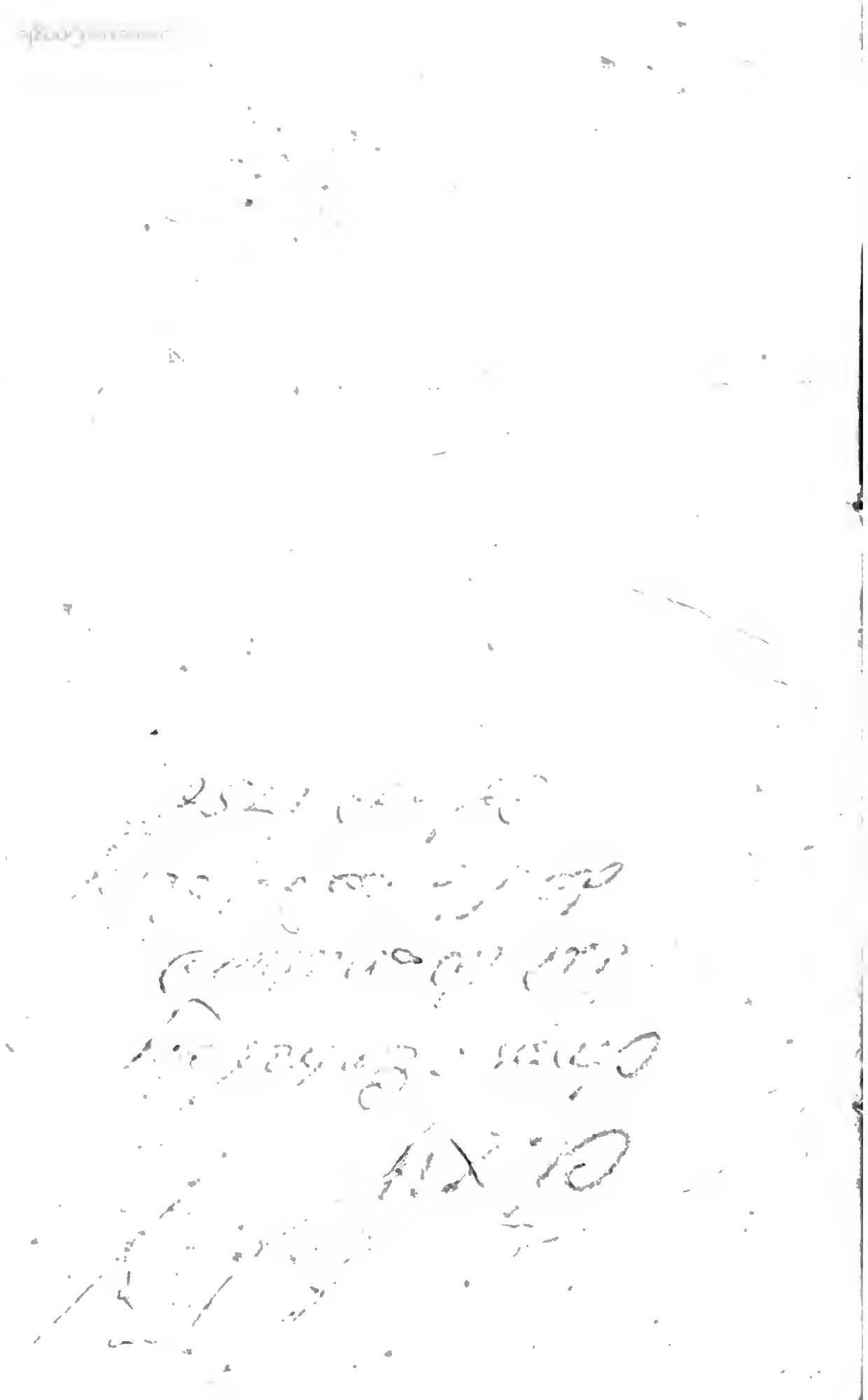
15.8.390
15R.8



ENTRETIENS
SUR
LA NATURE
DE L'AME
DES BÊTES.

A COLMAR,

MDCCLVI.

BIBLIOTH. PUBLIC. COLMARIENSIS

Il y a quatre Interlocuteurs dans ces Entretiens, qui roulent sur la connoissance des bêtes.

Le premier qui a pris le parti des armes, n'en est pas moins bien au fait de la question : jeune, beau de visage, bien fait de corps, brave comme l'épée qu'il porte, il employe à l'étude de la géographie, de la physique & des parties des mathématiques relatives à son état, le temps précieux que d'autres perdent à en conter à la Blonde & à la Brune. Cartésien est un des plus zèlés de la secte, il soûtient que les bêtes ne sont que des machines.

Le ſecond Anticartéſien eſt un philoſophe ſeptuagénaire, bon ami, bon voiſin, bon patriote, il n'a d'autre défaut que d'être entêté d'Ariſtote; il jure par ſes paroles

& ſans ſon Ariſtote
le bon ſens ne voit goute & la raiſon
radote.

Il donne aux bêtes du ſentiment & de la connoiſſance.

* Le troiſiéme plus libéral encore envers les brutes, eſt un riche marchand, qui a paſſé par les emplois les plus honorables de ſa république. Rendu à lui-même & libre de tout ſoin, il goute ce doux plaiſir, ce plaiſir raviſſant que procurent les muſes. Inſtruit de toutes les nouvelles de la république des let-

* Mr. STROUBLER.

lettres, il fait emplette des livres nouveaux, les lit ſans partialité, profite de ce qu'il y a de bon, & en ſait faire l'analyſe. Il donne aux animaux d'après Mr. Boullier, une ame ſpirituelle & immatérielle.

* Le quatriéme enfin chez qui ces Entretiens ſe ſont faits eſt amateur des arts & des ſciences, & fera le rolle d'Avocat-général en donnant ſes concluſions. Sa maiſon à Bâle & à la campagne eſt ouverte à tous les Sçavants. Une raiſon particuliere l'a engagé d'avoir chez lui l'hiver paſſé pluſieurs conférences. C'eſt qu'il vouloit entretenir dans le goût de la littérature l'Officier qui eſt de ſes parens, & qui a paſſé à Bâle ſon quartier

 d'hi-

* Mr. de Noulli.

d'hiver. On a pendant ce temps bien battu du pays, & on a mis ſur le tapis pluſieurs matieres. Celle-ci très-propre à piquer la curioſité a été paſſablement approfondie. On offre ces entretiens à ceux qui aiment mieux la converſation aiſée, qu'une étude pénible : & ſi dans la république des lettres on ſe payoit de bonne intention, le Lecteur à qui on a voulu plaire, recevroit ces Entretiens avec bonté & les liroit avec indulgence.

PREMIER

PREMIER ENTRETIEN.

NOS quatre Interlocuteurs ſe trouvérent un jour plus gais qu'à l'ordinaire ; la joye éclatoit juſques ſur le viſage du ſeptuagénaire Péripatéticien. L'Officier crut en trouver la cauſe dans la légereté de l'air, la beauté du jour & dans l'agrément de la matiére qu'ils avoient à traiter : mais l'Ariſtotélicien toujours prêt à le contrequarrer ne fut pas de ſon avis. Si j'ai de la joye, dit-il, c'eſt que nous ſommes ſeuls. *Odi profanum vulgus & arceo.* Je me ſuis préparé, & je compte que ce jour ſera un jour de triomphe pour la doctrine d'Ariſtote. Des importuns ont deja fait retarder ma victoire, & il ſeroit bon qu'on donnât ordre au portier de dire qu'il n'y a perſonne à la maiſon. Cette ſaillie fit rire la compagnie, & on convint de ne recevoir perſonne. Après

Après un dîner où la delicateſſe ſe joignoit à une honnête abondance, on ſe retira dans un ſalon magnifique, où la conférence devoit ſe tenir. Il ne manqua pas d'y avoir des altercations à qui commenceroit de parler. On ſe fit des politeſſes mutuelles, & enfin l'Officier commença & parla ainſi.

Mrs, vous m'envoyez comme un enfant perdu ſonder les gués, battre l'eſtrade, & cela pour vous apporter des nouvelles que vous n'êtes guère diſpoſé à bien recevoir. Je penſe & vous le penſez peut-être de même, qu'il en eſt de vous comme du corps de reſerve, qui décide ordinairement de la victoire. Vous vous êtes reſervés à parler les derniers, pour avoir le plaiſir d'abattre tout ce que j'aurai édifié. Je le veux bien. Mais pour augmenter votre plaiſir & votre gloire, je vais tâcher de bâtir mon ſyſtème à chaux & à ſable. Commençons.

Quand

Quand on disoit aux Haruspices : Est-ce Jupiter qui a ordonné à la corneille de croasser du côté gauche, & au corbeau de croasser du côté droit ? lorsque vous ouvrez les victimes, les dieux en changent-ils les entrailles ? & comment arrive-t-il qu'après avoir trouvé des entrailles de mauvais augure, celles que vous consultez ensuite, disent tout le contraire des premieres ; vos dieux s'appaisent-ils si facilement ? les devins disoient pour toute réponse, qu'il falloit déférer à l'authorité des anciens, qui avoient de tout temps respecté la divination, & que l'expérience journaliere confirmoit le divin art des augures. Voilà justement de quelle maniére se défendent ceux qui croïent que les bêtes ne sont pas des machines. Ils s'appuyent sur l'antiquité de leur opinion, ils sont fermes sur l'authorité des anciens philosophes ; cela veut dire qu'ils sont philosophes par tradition,

Mais ces anciens philoſophes n'avoient-ils point quelque interêt particulier de ſoûtenir que les bêtes ne ſont pas des automates? leur ſentiment n'étoit-il point la ſuite d'un ſyſtème qui par le moyen d'une ame univerſelle, animoit non ſeulement les bêtes, mais auſſi les plantes & les pierres?

Ce ſyſtème de l'ame du monde ſi généralement crû dans l'antiquité; ce ſyſtème qui a ſervi de baſe & de fondement à celui de Spinoſa; ce ſyſtème, dis-je, eſt aujourd'hui coulé à fond & eſt détruit de fond en comble; de maniere qu'il n'y reſte pas pierre ſur pierre. Je puis donc dire ſans aimer la diſpute, qu'il faut d'autres raiſons que l'authorité d'une hypothèſe ruinée pour ſoûtenir aujourd'hui que les bêtes ont une ame deſcenduë du ciel.

Je veux que Platon, Pythagore, Thalès ayent donné du ſentiment, de la connoiſſance & de la raiſon aux bêtes; je veux qu'ils ayent crû leurs ames

ames éternelles, & douées de l'immortalité, mais dans ces temps éclairés par les lumiéres de la révélation, & dans un siècle où la philosophie a fait tant de progrès, oserions-nous prendre pour vérité un mensonge reconnu? d'un autre côté croirons-nous Platon, Pythagore, Thalès, parceque tel a été leur bon plaisir d'avancer une certaine opinion? Non sans doute. La bonne, la vraye philosophie nous apprend à ne point déférer à l'opinion de Platon ou d'Aristote. Parce qu'ils ont parlé, faut-il les en croire, à cause des raisons dont ils ont appuyé leur sentiment?

C'est ici où brille le Cartésianisme. Quand un Cartésien demande à un Péripatéticien, quelle est cette ame que vous mettez dans les animaux? d'où vient-elle? où va-t-elle après la mort de la bête? Cette ame où réside-t-elle? Dans le cerveau, ou dans le cœur de l'animal? Est-elle divisible ou indivisible? A-t-elle de l'étenduë, ou n'en a-t-elle point?

L'*A*riſtotélicien léve les épaules & replique ainſi au ſectateur de Descartes : avez-vous des yeux? ne voyez-vous pas les divers mouvemens des animaux, leurs paſſions, leurs organes, & leur corps ſemblable au nôtre? *A* quoi donc ſert ce corps ſi ce n'eſt pour loger une âme ? Mais le Péripatéticien perd bientôt l'envie de rire, lorsque le Cartéſien continuë ainſi de lui pouſſer l'épée dans les reins. Je veux que les bêtes ayent une ame, mais expliquez-moi, je vous prie, la nature de cette ame. Vous en appellez au témoignage des yeux, ne ſavez-vous pas que ce ſens nous trompe ſouvent, ne nous fait-il pas voir une tour ronde, qui eſt réellement quarrée ? Ignorez-vous que les ſens ne ſont point juges compétens de la nature des choſes ?

Dites-moi donc ce que c'eſt que cette ame ? Si elle eſt la cauſe des mouvemens de l'animal : ſi c'eſt par commandement ou par connoiſſance qu'elle donne le branle à la machine.

Dites-

Dites-moi ſi les bêtes comparent les moyens avec la fin !

Que fait alors le Péripatéticien ? Il invente des mots pour exprimer des idées qu'il ne comprend pas. Il parle ſans ſavoir ce qu'il dit. Aux idées ſimples, claires ou diſtinctes, il cherche à en ſubſtituer d'obſcures, d'entortillées, d'incompréhenſibles : & il ſe plait à les exprimer par des mots vuides de ſens, & plus propres à éterniſer la diſpute qu'à éclairer l'eſprit. Il faut l'avouer Mrs. ſouvent on ne diſputeroit point, ou du moins on ne diſputeroit pas longtemps ſi on s'entendoit les uns les autres. Mais on ſe plait à citer un autheur qu'on n'a jamais lû ; on aime mieux s'en fier à lui que de faire uſage de ſon eſprit : on employe des termes qui ſont dans la bouche de tout le monde, & que perſonne ne comprend. Je trouve les fondemens de cette conduite dans les diſpoſitions machinales de l'homme, dans ſon peu d'amour pour la vérité, & dans ſon

ſon averſion naturelle pour la réfléxion & la contention d'eſprit.

Mettons ſur la ſcène un Péripatéticien : qu'on lui demande, pourquoi les cellules des abeilles ont-elles ſix angles ? c'eſt à cauſe de l'inſtinct de la bête, répondra-t-il.

Le Cartéſien pourſuit, pourquoi ne veulent-elles avoir qu'une reine ? l'Ariſtotélicien répond, c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les unes reſtent-elles à la ruche, tandis que les autres vont à la picorée ? Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi le chien eſt-il le ſymbole de la fidélité ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les chiens de chaſſe ſe perdent-ils ſi ſouvent ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi les chiens ſurvivent-ils à leurs maîtres ?

Le Péripatéticien : c'eſt par inſtinct.

Le Cartéſien. Pourquoi un chien meurt-il ſur le tombeau de ſa maîtreſſe?

Le

ipatéticien : c'eſt par inſtinct.
artéſien. Pourquoi un lion
-il tout ce qu'il trouve dans

éripatéticien : c'eſt par inſtinct.
artéſien. Pourquoi un lion ne
-t-il pas l'eſclave Androdus ?
'éripatéticien : c'eſt par inſtinct.
le philoſophie ! qu'elle eſt cour-
ju'elle eſt commode ! telle eſt
d'Ariſtote, à qui on a reproché
choſes ; la premiere, de ſe payer
ots : la ſeconde, d'employer des
es équivoques, tels que ſont
de nature, inſtinct, ame. Delà
diſputes interminables des Carté-
s & des Péripatéticiens. Delà, la
eſſité d'ôter l'ambiguité de ces
ts, d'en déterminer le ſens pour
ettre de la clarté dans le diſcours.
La nature, dit BAYLE, * eſt une de
s façons de parler, qui étant recti-
ées peuvent autant éclairer l'eſprit
u'elles l'obſcurciſſent, lors qu'on
les

* V. Nouvelles de la république des lettres de l'année 1684.

les prend de travers. Par éxemple, l'on dit ordinairement que la nature eſt le médecin des malades. De la maniére que des médecins s'expriment, on diroit qu'ils conçoivent la nature comme un principe caché dans le corps de leurs malades & toujours aux priſes avec la matiere peccante ; & travaillant de toutes ſes forces à triompher de cette ennemie : & pour eux ils ſe répreſentent comme des ſeconds qui viennent s'offrir à la nature dans ce combat , & qui doivent ſurtout obſerver où elle ſe porte & quel chemin elle trace aux troupes auxiliaires. C'eſt un pur Galimathias, auquel on ne peut attacher aucune idée diſtincte, ſi l'on ne ſuppoſe que la ſageſſe de l'Etre infini, ayant trouvé à propos qu'il y eut dans l'univers pluſieurs corps vivants qui duraſſent quelques années, les a conſtruits avec une méchanique tellement proportionnée à celle des autres corps, que les loix générales de la communication du mouvement ſuffiſent

mille rencontres, pour con-
es machines & pour rétablir
rdre que divers accidents ont
On voit une image de cela
vin, car en conſéquence des
nérales, il ſe delivre lui-même
ordre où la fermentation a
s parties : & combien d'autres
rs voyons nous qui étant con-
es enſemble reprennent cha-
leur ſituation ? Ne faut-il pas
er que le corps des bêtes eſt
poſé d'organes qui ont une telle
ortion avec les objets, que la
hanique les fait approcher de ce
peut les nourrir, & éloigner de
ui leur eſt nuiſible ? voilà le ſeul
ſens que l'on peut donner à cette
ure, qui diſpute le terrein à la
ladie & à laquelle les médecins
nnent offrir leurs ſecours. Mais
mme ces deux combattans ſont
ſés à méconnoître, il n'arrive que
op ſouvent que les médecins frap-
ent ſur la nature, au lieu de frap-
er ſur la maladie, & qu'ils accablent

de

de leurs coups celle qu'ils ont intention de faire triompher.

Que des ignorans s'écrient en voyant une crise, que la nature pour se délivrer s'est avisée d'un coup de maître & qu'elle a joué d'un tour fin à la maladie : un habile homme n'y remarque d'autre faveur de la nature, qu'un certain tissu primordial des organes, qui a facilité le changement de contexture d'où est sorti un si bon effet.

La nature qui abhorre le vuide chez le Péripatéticien, qui fait tout chez Straton, cette nature si puissante est inexplicable, à moins qu'on n'entende par ce mot mystetieux, par ce terme vague, que les corps agissent les uns sur les autres, d'une maniére qui répond aux loix générales du mouvement, que le Créateur a établies.

C'est ainsi que l'on doit entendre ce mot, *instinct*, qui n'a point de sens dans l'esprit de la plûpart de ceux qui

employent le plus ordinaire.
; avec ce mot incompréhen-
le plus groſſier païſan donne
on des opérations les plus ſur-
ntes des animaux. Cette phiſi-
qui ſe paye de mots & qui en
payer les autres, n'eſt que trop
mune, on y trouve ſon compte,
eque ſans rien ſavoir, on ne
: jamais court.
Qu'eſt-ce donc que l'inſtinct? c'eſt,
Mr. Boullier, * le principe de ce
rs d'actions réglées qui eſt propre
haque eſpece, & où ſans le ſecours
l'habitude & de l'art, chaque animal
t une certaine tablature de mouve-
ens induſtrieux, pour parvenir à une
propre à l'eſpèce dont il eſt. Mais
: principe eſt-il matiere ou eſprit?
et inſtinct eſt-il le fruit d'une rai-
on particuliere à chaque animal, ou
effet du méchaniſme & d'une raiſon
extérieure & univerſelle, qui conduit
tous les animaux? voilà ce qu'il faut
déterminer.

* P. 2. T. 2. p. 179.

Le mot d'ame a été toujours très équivoque, ce qui ſe prouve par les termes différents dont les anciens ſe ſervent pour l'exprimer. *Animus*, *ſpiritus*, *aër*, *æther*, *cœlum*, *&c.* Privés de nos lumiéres, ils ne connoiſſoient pas comme nous la diſtinction du corps & de l'eſprit. On a diſtingué, il eſt vrai, & on diſtingue encore aujourd'hui, l'ame raiſonnable, ſenſitive, végétative; mais on garde le mot d'*ame*, qui doit avoir inconteſtablement différentes ſignifications dans l'homme, la bête, & la plante. D'où il peut s'enſuivre, que ceux qui ſoutiennent que les bêtes n'ont point d'ame, ſoient du même ſentiment de ceux qui leur en attribuent une.

Le grand reſſort eſt l'ame d'une montre, la ſéve celle de la plante: le ſang eſt l'ame de la brute: mais l'ame de l'homme eſt un eſprit.

Les animaux ont donc une ame, ils vivent, Eh! qui en doute? mais ce mot de *vie* eſt encore équivoque

&

xplicable, pour la plûpart de qui s'en ſervent. La vie de ame eſt la connoiſſance du vrai, ur du bien : vie qui ne peut ſe nuniquer à la matiére qui eſt able de penſer. Que ſera donc : du corps, la vie de la brute, i plante ? Le mouvement des es propre à la conſervation de corps.

:e que j'ai dit juſqu'ici, Mrs. tend claircir notre diſpute & à l'abré- , parce que la queſtion ſe trouve : là réduite aux termes les plus ıples. Je conviens, dirai-je au ripatéticien, que les animaux vi- nt, qu'ils ont une ame; mais con- :nons de la ſignification qu'il faut onner à ces mots. Vous ſavez, ıi dirai-je, la différence eſſentielle ıu'il y a entre le corps & l'eſprit. Celui-là eſt compoſé de parties qui ont autant de ſubſtances, & il eſt inconteſtablement diviſible dans ces parties qu'il contient. Celui-ci eſt ſimple & par conſéquent indiviſible,

il n'y a point ici de milieu. Il faut opter. Je vous entends : l'ame des bêtes eſt corporelle. Elle eſt donc corps. Irez-vous dire que la matiére ſent, connoit, penſe ? gardez-vous en bien : car matiére penſante, eſt une chimère plus monſtrueuſe que celle qu'Horace a miſe à la tête de ſon art poëtique. Il eſt bien vrai que VOLTAIRE a dit dans une de ſes Lettres philoſophiques, que nous ne connoiſſons pas toutes les propriétés de la matiére, & que peut-être, elle peut penſer. Il faut lui faire la juſtice de croire qu'il n'a point parlé ſérieuſement. C'eſt un os qu'il a donné à ronger aux Philoſophes. Je ne ſais quel goût les matérialiſtes y ont trouvé : pour les vrais amateurs de la ſageſſe, ils ne l'ont point avalé, ils ne l'ont pas même goûté, parce qu'il eſt vuide de ſuc & de moële, & entièrement décharné. La vraie philoſophie s'appuye & ſe fonde ſur des idées claires & non pas ſur des peut-être. Avec des peut-être on diroit

choſes les plus extraordinai-
es plus déraiſonnables. Peut-
n corps s'aviſera-t-il un jour
nouvoir, ſans être mû par un
Non, jamais la matiere ne
:a, & ces termes, *matiere pen-*
bien approfondis, ſont auſſi
npatibles que ceux de *cercle*
é.

:ſte donc à dire avec les Pytago-
ns, que les ames des brutes ſont
ıelles & immortelles, & ſembla-
à celles des hommes.

Mais comment concevoir, des
tes qui ayent une ame qui ſoit
rit ? J'aimerois mieux mettre des
bles dans les animaux, que des
ıes ſpirituelles.

Concluons que l'ame des bêtes eſt
ıelque choſe de matériel, & qu'elle
ɔnſiſte dans les parties les plus dé-
ées du ſang, ou dans les eſprits ani-
ıaux, ou dans une flamme ſubtile
qui du cœur, qui en eſt le foyer,
ɣa échauffer la maſſe du ſang, pour
produire la vie de l'animal, & qui du

cerveau comme d'un miroir, où ſa lumiére ſe concentre, rayonne dans tout le ſyſtème nerveux, comme dans autant de tubes optiques, afin d'opérer la ſenſation & le mouvement.)*

Mais me direz-vous, les mouvemens des bêtes ſi réglés, ne forçent-ils pas l'eſprit à reconnoître l'exiſtence d'une intelligence pour les conduire? Ouï ſans doute, répondrai-je; la montre ne fait-elle pas voir de l'intelligence? auſſi le problême, qui eſt à reſoudre, ne conſiſte pas à ſavoir, ſi la formation du corps des animaux, leur conduite admirable, le rapport & la proportion de toutes leurs actions avec une fin, ſuppoſent l'éxiſtence d'un être intelligent. Le point embaraſſant eſt de ſavoir, ſi cette intelligence eſt inhérente ou étrangére à l'animal: interne ou externe?

La première montre, qu'on porta dans les Indes, fut préſentée au Roi. Surpris de la régularité de ſes mouvemens,

* Villis de an. brut. c. 4.

, le Prince lui attribua la vie,
ment & la penſée. On ou-
a fin la montre, on fit voir au
s roues, le grand reſſort, le
ier & tout le jeu de la machine,
evint de ſon erreur.

n Dieu, dira-t-on, quelle diffé-
entre une montre & les ani-
! la montre eſt un corps inani-
qui ne ſe nourrit point, qui
croît point ; les bêtes au con-
e s'éloignent ici de ce qui leur
nuiſible, là elles s'approchent de
qui leur eſt profitable. Elles choi-
ent leur nourriture, & croiſſent
uë d'œil.

Mais, répondrai-je, la ſenſitive
croît-elle pas, & ne ſemble-t-elle
as avoir plus de reſſorts & de mou-
emens que l'huître. Les plantes ſont
ujettes aux maladies, à la mort:
lles vivent donc. Il y a plus, elles
affectent certain terrein, certain aſpect;
le tourneſol n'aime-t-il pas à ſuivre le
ſoleil ? la ſenſitive ne fuit-elle pas
notre main ? mettrez-vous donc une

ame dans les plantes ? Pour expliquer leurs ſympathies & leurs antipathies, l'adreſſe avec laquelle elles pouſſent toujours leur tige hors de la terre & la tiennent verticale ; & l'attention qu'elles ont de faire circuler la ſéve ſur tout du côté des parties malades ou altérées pour les réparer.

Si l'on fait attention, dit Mr. de Buffon, * à l'organiſation & à l'action des racines & des feuilles, on reconnoitra bientot que ce ſont là les organes extérieurs, dont les vegetaux ſe ſervent pour pomper leur nourriture ; on verra que les racines ſe detournent d'un obſtacle ou d'une veine de mauvais terrein, pour aller chercher la bonne terre : que même les racines ſe diviſent, ſe multiplient & vont juſqu'à changer de forme, pour procurer de la nourriture à la plante.

Et qu'on n'aille pas dire qu'une machine, qu'une montre, n'en fait pas une autre, au lieu que les animaux

* Hiſtoire naturelle Tom. II.

maux ont la faculté de ſe reproduire: car les végétaux ont la même faculté; & ce qu'il y a de ſingulier, continue Mr. de Bouffon, c'eſt qu'il y a des brutes qui ſe reproduiſent comme les plantes & par les mêmes moyens. La multiplication des pucerons qui ſe fait ſans accouplement, eſt ſemblable à celle des plantes par les graines, & celle des polypes qui ſe fait en les coupant, reſſemble à la multiplication des arbres par boutures. Chaque eſpece de plantes eſt plus abondante que chaque eſpece d'animal: par exemple les quadrupedes ne produiſent qu'un petit nombre de petits & dans des intervalles aſſez conſidérables; & les graines d'un orme donneront dans une année la production de cent mille petits ormes.

Que répondra ici le philoſophe Anticartéſien? c'eſt que les animaux ont un corps organiſé comme le notre, une machine ſemblable à la notre: ou remarque dans eux les mêmes

organes, les mêmes ſenſations, les mêmes paſſions, d'où il tire cette conſéquence, ſavoir, que les brutes nous reſſemblent, & que par conſéquent elles ne ſont point des machines.

Il faut l'avouer, Meſſieurs, cette raiſon populaire fait plus d'impreſſion ſur les eſprits ſuperficiels que ne feroit une démonſtration métaphyſique ; elle eſt au deſſus de la portée de ces eſprits. Eh ! ne ſont-ils pas le plus grand nombre ? les hommes aiment à ſe laiſſer conduire par les ſens & par des preuves ſenſibles ; & amoins qu'on ne leur en apporte de ces preuves ſenſibles, il ne faut pas eſpérer de les faire revenir de leur préjugé & de leur préoccupation d'eſprit. Il faut donc les ſervir ſelon leur goût.

Quelle vaſte matiére ſe préſente devant moi ! c'eſt ici le triomphe du Cartéſianiſme. On n'a jamais répondu à ce que diſent les Cartéſiens ſur les loix de la communication du mouve-

vement, ſur le méchaniſme admirable des parties du corps de l'animal ſujettes à ces loix, & ſur l'idée réfléchie de la puiſſance du Créateur.

Qu'eſt-ce que l'homme en comparaiſon de Dieu ! cependant l'induſtrie humaine nous offre des choſes ſurprenantes : elle a produit la ſphère d'Archimede qui fut admirée de Jupiter, & la ſtatuë de Memnon qui ſaluoit le ſoleil. Et que dire de ces trépieds qui ſe promenoient dans l'aſſemblée des dieux, de ces eſclaves d'or qui ſervoient à table & verſoient à boire à un Roi des Bracmanes, de cette tête d'airain qui parloit.

Mais à quoi ſert de recourir à des choſes éloignées de notre ſiècle, étrangéres & peut-être fauſſes, tandis qu'on peut voir des miracles de la méchanique & le jeu merveilleux des machines hydrauliques dans les jardins du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & du Barrois, qui fait de ſa Capitale * un ſecond Paris.

* Nanci.

Qui ne connoit VAUCANSON ? il ſembloit avoir épuiſé dans ſon Fluteur automate, tout ce que l'art humain eſt capable de produire ; il fit enſuite un tambourin, qui d'une main joue du fifre, & de l'autre bat la caiſſe, & s'accompagne parfaitement. En même temps il régala le public d'un autre chef d'œuvre, de ſon canard artificiel, qui a la même figure extérieure qu'un vrai canard. Ce canard marche, bat des aîles, vient prendre du grain dans la main, l'avale, le digère, & le fiente.

Y a-t-il quelque comparaiſon entre la puiſſance, la ſageſſe & l'induſtrie de Dieu, & celle de l'homme ? celui-ci eſt borné dans ſes vuës, la matiére lui réſiſte, les inſtrumens lui manquent, ou ils ſont trop groſſiers : au lieu que l'Etre ſuprème n'a qu'à dire, que cette choſe ſe faſſe, & la choſe ſe fait.

Je ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il puiſſe y avoir un philoſophe aſſez téméraire pour nier cette propoſition.

Dieu

Dieu a pu faire les bêtes de purs automates. Mais on raille ſur la conſéquence qu'en a tiré Descartes: donc il les a faits. On ne veut pas voir que cette derniere propoſition eſt liée avec un des axiomes des plus clairs & des plus inconteſtables de la métaphyſique, ſavoir qu'il ne faut point multiplier les êtres ſans néceſſité. Si donc les opérations des bêtes peuvent ſe faire méchaniquement, ne s'enſuit-il pas évidemment, qu'une ame connoiſſante, principe de ces opérations, devient un meuble inutile & ſuperflu.

Cependant les adverſaires du Carteſianiſme bien éloignés de ſe rendre, demandent plus qu'ils ne peuvent faire. Embarraſſés eux-mêmes pour donner une idée de la nature de l'ame des bêtes & l'explication de quelques phénoménes, ils voudroient voir fabriquer la machine de la brute, & qu'enſuite on leur fit ſentir au doigt, comme à ce Roi des Indes, tout le jeu des reſſorts, qu'on

qu'on leur fit voir à l'œil les phénoménes qui en réſultent, & qu'on répondit clairement à leurs difficultés.

S'il s'agiſſoit ici, Meſſieurs, d'une propoſition d'Euclide, rien ne ſeroit plus aiſé que de la démontrer. Il eſt queſtion d'une machine compoſée de mille reſſorts dont pluſieurs ſe dérobent à notre vuë. Si tout étoit inviſible dans l'automate, il ſeroit impoſſible de le connoître, mais les choſes ſenſibles, qu'on y découvre, nous ſerviront de règle pour déterminer notre jugement ſur la nature de la machine. De même que l'inſpection des parties les plus groſſières d'une montre ſuffit, pour qu'un groſſier païſan juge qu'il n'y a point d'ame dans cette montre.

Tachons, Meſſieurs, de pénétrer dans le méchaniſme intérieur de l'automate : mettons DIEU à la place de Vaucanſon, & voyons travailler l'Etre ſuprème à la diſpoſition & à l'arrangement des parties du corps d'un chien.

Les

Les parties les plus groſſières de cet animal, ſont le foye, le cœur, le cerveau &c. Que Dieu forme des os, pour être les colonnes & le fondement de tout l'édifice : Qu'il y ajoute des veines & des artères pour porter dans le corps la nourriture, le mouvement & la vie. Qu'il y mette les veines lactées & les veines lymphatiques; un million de tuyaux inſenſibles, un million de réſervoirs différents, de glandes & de parties qui échappent à notre vuë, à la curioſité de l'anatomiſte, & à l'imagination la plus étendue; Qu'il y mette toutes ces choſes, des muſcles, des tendons, il n'y met que des parties dures ou molles : ſolides ou liquides : il n'y met en un mot que de la matiére, & cependant par le jeu des reſſorts, je vais tacher d'expliquer toutes les actions du chien, ſans avoir recours à une ame inutile & ſuperflue. Qu'on n'aille point me faire de difficulté ſur la chaleur naturelle qui conſtitue l'animal vivant:

car

car mettez de la fermentation dans le ſang, vous aurez de la chaleur; elle nait du mélange de l'huile de tartre avec de l'huile de vitriol, ſans l'intervention d'une ame : & ſans ame, le ſoleil n'eſt-il pas le pere de la chaleur ?

Que ce chien ainſi fabriqué prenne, comme le canard de Vaucanſon, des alimens, qu'il les broye avec les dents, les détrempe par la ſalive. Deſcendus dans l'eſtomach, dans le ventre, dans les inteſtins, ces alimens ſe changent en chyle, & ce chyle paſſe des inteſtins dans les veines lactées; de ces veines dans le méſenthére ; du méſenthére dans des tuyaux propres à le ſubtiliſer; de ces tuyaux dans le réſervoir de Pecquet ; de ce réſervoir dans les ſouſclavières, & de là dans l'oreille droite du cœur.

Cependant ce chyle qui fait tant de chemin ſans connoiſſance & ſans s'égarer, fait croître le corps des enfants, augmente la maſſe des hommes

mes faits, & répare dans tous les corps animés la perte qu'ils font journellement de leur ſubſtance, par une diſſipation continuelle & par une tranſpiration inſenſible. Coupez en été quatre livres de chair à un cheval que vous nourrirez bien, au bout de la ſemaine toute ſa chair reviendra, par le moyen de la nutrition.

Vous m'avouerez ſans doute, Meſſieurs, qu'il n'y a pas beſoin d'ame pour faire une louable digeſtion, & que ſouvent les plusgros mangeurs ne ſont pas ordinairement les plus fins: ils ſeroient moins goulus s'ils ſavoient que la ſalive eſt le meilleur diſſolvant des alimens; ils ignorent ſans doute qu'elle renferme des parties ſulphureuſes, ſalées, aqueuſes, terreſtres, huileuſes &c. en un mot toutes les parties propres à s'inſinuer dans les pores de tous les alimens que nous prenons: Mais vous me direz peut-être que ſans ame l'animal ſe laiſſeroit mourir de

faim. Je vous répondrai qu'au contraire cela pourroit bien arriver, ſi l'ame étoit chargée du ſoin & de l'attention néceſſaire pour nourir le corps. Archiméde n'auroit pas tant vécu, & on verroit tous les jours mourir d'inanition bien des mathématiciens & preſque tous les eſprits aſtraits, s'il falloit faire ici intervenir le miniſtère de l'ame. Une providence infiniment ſage & infiniment bonne, qui nous fait trouver du plaiſir à manger quand on a appetit, s'eſt ſervi d'un meilleur moyen pour entretenir la vie de l'animal. Dès qu'il a faim ſon eſtomach lui tire: les liqueurs propres à la digeſtion des aliments ne trouvant pas ſur eux à exercer leur action, l'exercent ſur les nerfs de l'eſtomach: ces nerfs ébranlés envoyent leur mouvement juſqu'au cerveau, reveillent l'animal, l'agitent & le remuent pour chercher la nourriture, qui doit appaiſer ſa faim.

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que l'animal eſt

eſt neceſſité à manger & à faire du chyle, qui ſe change en partie en ſang, & ce ſang, en dépit d'Ariſtote, ſe fait dans les poumons, dans le cœur, dans les artères, & non pas dans le foye. Or le ſang coule du cœur par les artères juſqu'aux extrémités des parties de l'animal, leſquelles il meut & il anime : & de ces mêmes extrémités il revient au cœur par le moyen des veines. Par là le cœur s'entretient : par là on conçoit comment il bat avec les artères plus de trois mille fois dans une heure.

Je m'apperçois, Meſſieurs, que vous craignez que je ne m'aviſe de vous expliquer ici la figure extérieure & intérieure du cœur & de toutes les parties de l'animal. Je ne le ferai pas, crainte de vous ennuyer. Cependant la matiére que je traite le demanderoit & on n'étoit pas ſi délicat du temps de Ciceron, qui dans ſon ſecond livre de la nature des Dieux s'étend beaucoup ſur l'anatomie.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de vous en citer quelque choſe de curieux & qui fait à notre ſujet.

Les poumons, dit il, ſont poreux & reſſemblent à des éponges, ils ſont d'une ſubſtance molle & propre à pomper l'air, ils ſe reſſerrent dans l'nſpiration, * & ſe dilatent dans l'expiration.

Or l'air qui s'inſinue dans les poumons s'échauffe d'abord par la reſpiration & enſuite par le mouvement des poumons mêmes. Une partie de cet air ſe diſſipe par l'expiration, & l'autre paſſe dans cette partie qu'on nomme ventricule du cœur : ce ventricule eſt contigu à un autre ſemblable où coule le ſang qui vient de la veine cave. Voilà comme le ſang circule dans toutes les parties du corps par le moyen des veines : & comme l'air ſe répand dans toutes les artères ; le nombre des veines & des artères ; qui s'entrelaſſent les unes dans les autres, eſt ſi grand, qu'il prouve

* Prenez le contraire de ce que dit le Texte.

prouve qu'il y a quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans cet ouvrage merveilleux.

Vous me demanderez peut être, Meſſieurs, comment il arrive, qu'on arrache le cœur d'une vipère & qu'on voye battre aſſez longtems ce cœur ſéparé de l'animal.

Vous le ſavez, cet animal eſt vif, ſon ſang eſt fluide, très-ſubtil & empreigné de beaucoup d'air. Lors que donc l'air extérieur veut s'inſinuer dans les fibres de ce cœur ſéparé de l'animal, mais qui eſt encore chaud, l'air intérieur ainſi comprimé uſe de ſon reſſort pour s'oppoſer à l'entrée de l'air extérieur. Celuici fait un nouvel effort & on continue de lui réſiſter, & le combat dure juſquà ce que la chaleur de ce cœur étant éteinte, les eſprits vitaux diſſipés, l'air intérieur refroidi, épaiſſi, & preſque ſans élaſticité. L'air extérieur remporte la victoire & cauſe un repos mortel à ce cœur, dont la vie conſiſte dans le mouve-

ment. Je paſſe ici ſous ſilence le mouvement de ſiſtole & de diaſtole, le battement du cœur & des artères : choſes ignorées de la plus grande partie des animaux-mêmes raiſonnables : il me ſuffit de remarquer que les anciens philoſophes ont mis la joie dans le cœur, & ils ont raiſon, s'ils n'ont parlé que des brutes, leur machine ne peut être mieux montée que lorſque le cœur a aſſez de chaleur, & que la circulation du ſang eſt libre : qu'au contraire la circulation du ſang ſoit retardée par la rencontre de quelques matiéres putrides, & que le ſang ſoit obligé de les charier avec ſoi, le cœur commence déja à perdre cette chaleur douce qui lui eſt ſi neceſſaire, le ſang circulera avec peine, il ſe fera des obſtructions, l'animal ſera triſte, tombera malade & la machine ſera bientôt démontée ſi on n'y met ordre.

Vous ſavez, Meſſieurs, que ſi une femme voit une epée nuë, elle pâlit. Cela vient de ce que le ſang ne coule pas

pas avec liberté ; cela eſt ſi vrai qu'elle n'a qu'à ſe donner un coup ſur le côté gauche où eſt le cœur, & la rougeur paroîtra ſur ſon viſage. D'un autre côté une paſſion vive mettra le ſang d'un homme dans un ſi grand mouvement, qu'on verra le feu dans ſes yeux, & dans ſes jouës, & que tous ſes membres ſeront agités & dans une eſpéce de convulſion.

Vous voyez, Meſſieurs, que toutes les paſſions naiſſent du cœur : mettez dans ce cœur la paſſion de l'amour, le ſang circulera plus vite, il s'échauffera, chaſſera le ſommeil & fournira des eſprits vitaux ou animaux en abondance, de maniére qu'ne paſſion violente eſt capable de faire un brave, d'un poltron.

Dans l'admiration, qui eſt le partage des ſots, & que je puis accorder volontiers aux bêtes, on eſt comme dans un état d'inertie, parce que l'objet, qui la cauſe, ne paroit ni nuiſible, ni avantageux, mais ſeulement extraordinaire, & fixe par là les par-

ties les plus propres au mouvement à abandonner les nerfs & les muſcles du corps, pour gonfler ſeulement ceux des organes qui ſervent à conſidérer cet objet.

Je vous renvois, Meſſieurs, au traité des paſſions par Descartes, & à la morale de Malebranche, qui trouvent dans la ſeule machine la cauſe & les effets des paſſions différentes, & je m'arrête à un fait aſſez ſingulier.

On tire dans une maiſon de campagne pluſieurs boëtes : leur bruit fit une ſi grande peur au chien de la dame du château, que durant les décharges on le vit tomber les quatre pattes en l'air, trembler de tous ſes membres, ſoupirer, haleter, s'évanoüir. Le lendemain le chien tomba dans les mêmes convulſions, quoiqu'on ne tirat point de boëtes, on en cherche la cauſe & on n'en trouve point d'autre ſi ce n'eſt que le maître avoit appellé ſes domeſtiques pour ſervir, avec le même ſiflet qui avoit donné le ſignal aux décharges de la veille.

veille. Voilà, Meſſieurs, un grand effet de la peur. Cette paſſion agit ſur nous, comme ſur les animaux. Elle empêche l'attention de l'eſprit, elle trouble toute l'œconomie animale, met les eſprits dans un mouvement desordonné & arrête la circulation du ſang : de là ces convulſions, ces évanouiſſements.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de la memoire de cet animal, & des traces que le bruit des boëtes avoient faites ſur ſon cerveau, traces ſi profondes que le ſiflet ſeul fut capable de les r'ouvrir, car le cerveau eſt d'une ſubſtance molle & très-capable de recevoir & de retenir les impreſſions, que les objets extérieurs y font.

Vous le ſçavez, Meſſieurs, l'œconomie, le nombre & l'emploi de toutes les parties du cerveau, les filets, les fibres, les nerfs qui lui doivent leur origine, & qui ſemblables à des cordes tendues, s'étendent à toutes les parties de l'animal : cette

correſpondance avec les ſens, le cœur & tous les membres de l'automate, tout cela n'eſt-il pas l'effet d'un ouvrage divin ?

Auſſi le chirurgien d'Henri-quatre faiſant une anatomie, & ne pouvant aſſez admirer la ſituation, la figure, la conſiſtence, la diſpoſition & la relation de toutes les parties de l'animal, s'écria, il y a un Dieu !

Je puis le dire en paſſant, la ſeule diſpoſition des parties du plus petit inſecte, donne le coup mortel à l'athéiſme ou au matérialiſme, aux formes plaſtiques & à l'hypotheſe de l'ame des bêtes. C'eſt là leur endroit foible.

Paſſez moi encore, Meſſieurs, ce bon mot de Galien. Que vai-je faire, dit il, en compoſant mon traité d'anatomie ? un hymne a l'honneur de Jupiter. Il avoit raiſon. En effet, Meſſieurs, rien ne paroit plus digne d'admiration que la formation du corps, je ne dis pas de l'homme. mais d'un ciron. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'arrangement & la com-

communication des parties du corps d'un animal ? la mere ignore tout ce qui ſe paſſe dans ſes entrailles, une forme plaſtique eſt trop aveugle pour produire ce chef d'œuvre. Cependant par une bizarrerie d'eſprit inconcevable, on a donné des ames aux poulets, ſans en donner aux œufs, quoiqu'il ſoit plus difficile de former un poulet que de le nourrir, de même qu'il eſt plus mal aiſé de faire une montre d'un morceau d'acier, que de la monter lorſqu'elle eſt faite.

Laiſſons là les anatomiſtes & les merveilles de la machine admirable de l'automate, & faiſons ici quelques réflexions phyloſophiques.

Premierement: Dieu qui a formé les animaux, a voulu qu'ils ſubſiſtaſſent pendant un certain temps. Le but du Créateur ſe montre à découvert, par les ſecours qu'ils ont tous pour ſe conſerver chacun dans leur eſpéce. Les uns ſont couverts de peau, les autres de toiſon; ceux-là ſont

ſont vêtus de plumes, ceux-ci ſont renfermés dans des écailles. La nature libérale leur fournit à tous la nourriture qui leur eſt propre ; elle fait plus, elle leur donne des inclinations qui conviennent à toute l'eſpéce. Le liévre eſt peureux, le daim timide, le lion généreux, le ſinge imitateur. Ceux-ci vivent dans l'eau, ceux-là ſur la terre ; ils y trouvent tous une abondante ſubſiſtance. Nous faiſons ſouvent couver des œufs de canards par des poules ; quand ces œufs ſont éclos, ces poules en prennent autant de ſoin que ſi elles en étoient meres, mais ces pouſſins ne voyent pas plutôt l'eau, leur élement naturel, qu'ils s'envolent & abandonnent celle qui les a fait éclorre & qui les a nourris. Voilà juſques où la nature a inſpiré aux animaux le ſoin de ſe conſerver.

Les biches avant que de faonner ſe purgent avec la ſeſelle, les chiens ſe guériſſent par des vomiſſements, l'ibis, oiſeau d'Egypte, avec des lavements. Quand la panthére a mangé de

de la air empoiſonnée,
trouver Un contrepoiſon qui
Les chè es ſauvages de l'isle
étant pe ées d'une flêche en
née, ont ecours au dictamne,
herbe da s le moment qu'elle
goutée, ait tomber la flêche
phants ſa vent arracher de leurs
de celui e leurs maîtres les ja
les dards, qu'on leur a jettés au
Voilà qu'où l'auteur de l
a pouſſé ſes ſoins & ſes a
pour la conſervation des ani
Ce mê e but ſe manifeſte
les mouv ements en quoi co
vie de l'a imal. La digeſtio
ments, la anguification, le b
des artère , la reſpiration, la
lation du ang, ; tous ces mou
naturels, e ſe font-ils pas dan
me come dans le chien, ſans
ſance? q ie dis-je, il eſt de
ments vo lontaires qui ſe fo
ſeul jeu de la machine ; pren
ſan le plu s groſſier & le plu
faites le pa ſſer ſur une planch

voyez comme il ſe ſert de ſes deux bras pour conſerver l'équilibre. N'allez pas croire qu'il connoiſſe les loix de la méchanique, celles de l'équilibre, ou la force du lévier ; il n'en a jamais entendu parler, & ſi un plus habile homme que lui s'aviſoit alors de ſe rappeller les loix du mouvement, il prendroit le moyen le plus court pour être bientôt par terre. Faut-il plus de connoiſſance à un chien pour aboyer, qu'à un homme pour marcher, diſons plus, pour parler.

Combien de reſſorts, dit Ciceron, la nature ne fait-elle pas jouer pour l'uſage de la parole. D'abord c'eſt un artère, on diroit aujourd'hui c'eſt un canal, nommé trachée-artère, qui vient des poumons aboutir à la bouche intérieure. C'eſt par ce conduit que la voix dirigée par l'eſprit paſſe & ſe fait entendre ; enſuite la bouche renferme une langue bornée par les dents, cette langue forme & modifie les ſons, les differentie & les articule, en déterminant la voix tantôt vers les dents

&

& tantôt vers les autres parties de la bouche. De là vient que les philoſophes diſent que la langue fait les fonctions de l'archet ; les dents celles des cordes, & les narrines celles du cofre d'un inſtrument.

Vous connoiſſez tous, Meſſieurs, l'incomparable Moliére, il fait vos délices comme il fait celles de tous les honnêtes gens. Rien n'eſt plus divertiſſant que la ſcène ou le bourgeois gentilhomme s'étant mis en tête de devenir ſavant, demande qu'on lui apprenne l'ortographe & enſuite l'almanach pour ſavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a pas ; mais en badinant, Moliére dit vrai quand il parle de la maniére dont la voix ſe forme, & des ſons variés par les différents mouvemens des lèvres, de la langue & des dents. Or ces mouvemens ſont ſi contraire les uns aux autres, qu'on a de la peine à concevoir qu'on puiſſe prononcer tout de ſuite une harangue.

Quand on penſe que pour former un *O*, il faut rapprocher les

lèvres

lèvres par les deux coins, & que pour former un *i*, il faut écarter les deux coins de la bouche vers les oreilles, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la faculté qu'on a d'articuler le mot de *comédie*. Quelle varieté & quelle legéreté dans les mouvements de la langue, qui ſe porte tantôt au palais, ici ſur la machoire ſupérieure, là, ſur l'inférieure ! il eſt inutile de dire que la langue eſt un muſcle rempli de fibres qui peuvent s'étendre & ſe raccourcir, & qui étant diſpoſées en lignes droites, paralelles, perpendiculaires, peuvent remuer la langue de toutes les maniéres que nous voyons qu'elle ſe remue ; car vous l'avouerez, Meſſieurs, l'ame de la femme qui a le caquet le plus affilé, n'a aucune idée diſtincte de ces fibres, & ignore de quelle maniére il faut les mouvoir. Si donc nous faiſons des choſes qu'on a de la peine à concevoir, & ſi nous les faiſons ſans le ſecours d'aucune ame, pourquoy en mettre une dans les animaux : ſans elle ne pourront-ils pas ſe remuer, marcher, aboyer ? Con-

Conſidérons en ſecond lieu, que ce chien n'eſt pas ſeul dans l'univers, & qu'il eſt au contraire environné de beaucoup d'autres corps, qui font continuellement impreſſion ſur lui, & que le divin architecte a mis de la liaiſon entre eux. Je ne prétends pas expliquer tous les rapports que l'auteur de la nature a établis entre les animaux : rapports favorables à leur conſervation & au concert de l'univers. Les poulets haïſſent & fuyent naturellement tout oiſeau de proye, & la brebis le loup. Le chameau aime l'eau trouble, ſon odeur glace les membres du cheval ; l'odeur au contraire du cheval met l'éléphant en fureur, le généreux lion, qui fait trembler tous les animaux, tremble lui-même à la préſence du coq ; il ne peut entendre ſon chant, il n'en peut voir la crête ſans frémir, vous diriez qu'il ſort de cette crête des rayons viſuels qui déchirent & enſanglantent les fibres & les filets des yeux du lion.

Tout eſt enchainé, tout concourt

à l'harmonie qui régne dans la vaſte machine de l'univers. Malebranche me fournit fort à propos une explication très-heureuſe d'un de ces liens inviſibles, par leſquels Dieu unit ſes créatures : tout cet enchainement ſecrêt, dit il, entre les mouvements du corps & les inclinations des eſprits eſt une merveille, qu'on ne peut aſſez admirer & qu'on ne ſçauroit jamais comprendre.

A la vuë de quelque mal qui ſurprend, ou que l'on ſent comme inſurmontable par ſes propres forces, on jette par exemple un grand cri, ce cri pouſſé ſouvent ſans qu'on y penſe, & par la diſpoſition de la machine, entre infailliblement dans les oreilles de ceux qui ſont aſſez proches pour donner le ſecours dont on a beſoin ; il les pénétre & ſe fait entendre à ceux de quelque nation & de quelque qualité quils ſoient: car ce cri eſt de toutes les langues & de toutes les conditions, comme en effet il le doit être. Il agite le cerveau & change en un moment toute

toute la diſpoſition du corps de ceux qui en ſont frappés : il les fait même courir au ſecours, ſans qu'ils y penſent ; mais il n'eſt pas longtemps ſans agir ſur leur eſprit & ſans les obliger à vouloir ſécourir & à penſer au moyen de ſécourir celui qui a fait cette priére naturelle.

Avouez-le, Meſſieurs, ſi ce cri perſuaſif & éloquent, ſi ce cri de toutes les langues ſe fait par le ſeul jeu de la machine, & ſans connoiſſance ; qu'eſt-il beſoin d'en mettre dans les brutes à cauſe des gazouillemens, ou des cris par leſquels elles ſemblent s'entendre les unes & les autres ?

Conſidérons en troiſiéme lieu, que le divin architecte du monde, dont les loix concourent au concert de l'univers & à la conſervation des êtres animés, a mis dans le chien une diſpoſition, pour s'écarter de tous les corps qui lui ſont nuiſibles, & s'aprocher de ceux qui lui ſont convénables. Un chien ſe proméne pour la premiere fois dans un pré, & il ne manque point

de manger une certaine herbe plutôt qu'une autre, & la même que tous les autres animaux de ſon eſpéce mangent, cependant il ne s'eſt jamais trouvé dans la compagnie d'aucun chien : ſans inſtruction & ſans expérience il fait un bon choix. S'il agit par connoiſſance, il faut mettre ce chien au deſſus des Tournéfort, des Juſſieux, des Geoffroi, des plus habiles botaniſtes & chymiſtes, qui ne parviennent à la connoiſſance de la vertu des plantes, qu'après bien des raiſonnemens, des travaux & des expériences. N'eſt-il pas plus naturel de dire que l'odeur de cette herbe agite & ébranle les nerfs du nés & des machoires de ce chien, d'une maniére propre à le déterminer à manger cette herbe ?

Qui a appris à l'agneau, qu'un loup qu'il n'a jamais vû, eſt ſon ennemi, & que le chien de la maiſon qu'il voit toujours aboyer ou mordre, eſt ſon ami ? qui a enſeigné aux petits poulets de ſe retirer ſous les ailes de leur mére, pour ſe dérober à un oiſeau de proye,

proye, qui eſt ſouvent à un quart de lieuë d'eux ?

Pourquoi voit-on ſouvent un homme pâlir, ſuër, s'évanoüir ? c'eſt qu'il y a un chat dans une chambre, qui ſouvent même eſt caché ; c'eſt la vuë d'une ſouris, d'une araignée, d'un morceau de fromage. Comment expliquer ces choſes ſans recourir aux diſpoſitions machinales de cet homme ?

Comment expliquer les goûts & les antipathies, les impreſſions & les paſſions, les maladies héréditaires, ſi on ne recourt au jeu de la machine ?

On marche ſur le pied d'un chien ; il ſe retourne & il nous mord. Si nous nous imaginons, dit le P. Pardie, que c'eſt par colère & par vengeance ce qu'il en fait, nous ſommes auſſi ſimples que ces bons Gnidiens, qui voulant percer leur Iſthme & ſe mettant déja en devoir de piquer à coups de marteau, le roc qui ſépare les deux méres, s'arrêtèrent bientôt, voyant que les éclats leur en ſautoient au viſage, & crurent fermement que le rocher ne trouvoit pas

bon leur deſſein, qu'il étoit choqué de ſe ſentir ainſi frappé & que c'étoit par vengeance qu'il leur voulut créver les yeux : ſi bien qu'ils allèrent conſulter l'oracle, pour apprendre le moyen d'appaiſer une pierre, qui aſſurément ne machinoit rien contre leur ruine.

Ce que fait ce chien, nous le faiſons nous-mêmes, qu'on nous marche ſur le pied, nous portons la main contre l'autheur du mal que nous reſſentons, qui reçoit ſouvent un ſoufflet pour ſon ſalaire; cette action eſt-elle la ſuite d'un acte de notre volonté ? eſte-lle accompagné de connoiſſance ? Non ; nous avons frappé, ſans le vouloir, notre ami, notre parent. Cette action eſt donc la ſuite & l'effet des loix que le Créateur a établies ; loix ſimples, mais fécondes : loix très-propres à notre conſervation, c'eſt en vertu de ces loix, qui veulent qu'à l'occaſion d'une telle impreſſion naiſſent tels mouvements dans notre corps, c'eſt, dis-je, en vertu de ces loix, qu'un enfant retire la main & le chien la patte d'un

d'un charbon de feu, qui les bruleroit. Rien n'eſt plus ſage que ces loix, car s'il falloit que l'ame aſſemblât ſon conſeil & ordonnât le mouvement néceſſaire pour éviter le péril, on ſeroit brulé avant qu'elle ſe fut acquittée de ſon devoir.

Nous ſommes ſi prévenus en faveur de la connoiſſance des bêtes, que nous leur faiſons faire ſouvent bien des raiſonnemens, dans le temps qu'elles y penſent le moins; & nous recourons à une ame quand il ne faut recourir qu'au ſimple méchaniſme. Examinons un peu ce qu'on dit d'un certain renard.

On raconte que des chaſſeurs ayant tiré & bleſſé un renard, celui-ci ne branla point après le coup, ne donna aucun ſigne de vie & fut chargé ſur les épaules d'un valet. Cependant ce ruſé animal avoit contrefait le mort, afin qu'on ne l'achevât pas, de maniére que ce mort imaginaire reſſuſcita dans le chemin; il ne fut occupé alors que des moyens de ſe procurer la li-

berté, il examinoit tout ſans marmotter ni ſe plaindre ; & ſe trouvant enfin dans un lieu propre à ſon évaſion, il mordit cruellement le valet moins fin que lui, & ſe vengea de l'outrage qu'il avoit reçu. Ne mérite-t-il pas par ſa fuite & cette ruſe, qu'on le faſſe paſſer maître en fait de tromperie ?

N'importe, Meſſieurs, que cette avanture ſoit une hiſtoire ou une fable, il ſuffit qu'on peut l'expliquer par le ſéul jeu des reſſorts & du méchaniſme. La peur, la ſurpriſe, & la bleſſure cauſèrent une défaillance, un évanoüiſſement à l'animal ; mis ſur les épaules d'un valet, les ſecouſſes qu'il reçut, ouvrirent la playe, firent ſortir le ſang caillé, & procurèrent le mouvement & une libre circulation à celui qui étoit dans les cavités du cœur : ce fut alors que l'animal ſentit ſon mal, & en conſéquence des loix établies par le Créateur pour ſa conſervation, les eſprits vitaux ou animaux & tous les reſſorts de la machine jouèrent pour l'éloigner ce mal, mais les parties de

de cet animal étant génées excepté la tête qui ſe trouvoit libre, ce fut là que ſe portèrent les eſprits, ils gonflérent les muſcles des mâchoires & firent mordre le valet, qui ne balança pas long temps à lâcher ſa priſe par un mouvement naturel, qui précéda toute connoiſſance de l'ame & tous commandemens de la volonté.

Conſidérons en quatriéme lieu, Meſſieurs, que tous les corps ont des pores, que preſque tous ils tranſpirent, je veux dire qu'ils ſoufrent une diſſipation continuelle de leurs parties.

Voici une matiére qui nous retiendroit longtemps ſi j'en voulois diſcuter toutes les dépendances : c'eſt une ſource intariſſable pour l'explication d'une infinité de phénomènes, que nous préſente la brute. Je vous entends, je viens moi-même à votre ſécours, & je m'empreſſe de répondre à une difficulté, qui ſemble ruiner mon principe.

Mettez, me direz-vous, un ſac d'avoine ſur le bord d'un précipice, faites

approcher un cheval qui ait faim, il ſe gardera bien de deſcendre; donc les effluves, les corpuſcules & la tranſpiration des corps ſont une clef quil faut abandonner, pour expliquer les phénoménes.

Je n'en conviens pas, Meſſieurs, je dis au contraire que je trouve dans votre difficulté même de quoi appuyer mon ſentiment. L'expérience nous apprend que le commun des hommes ne peut porter pendant longtemps une vuë fixe ſur un précipice, les eſprits vitaux, animaux, toutes les parties les plus délices du ſang ſe portent à la tête, y cauſent un mouvement irrégulier & déſordonné, & abandonnent les autres parties du corps. De là, les jambes plient, la tête tourne & l'on tombe; quelle eſt la cauſe de cet effet? ce ſont les rayons viſuels qui frappent la vuë d'une maniére incommode, irrégulière, déſordonnée. Mais ſi ces rayons agiſſent ſur l'homme pourquoi n'ébranleroient-ils pas le nerf optique de l'œil du cheval? ils l'a-

l'agitent en effet d'une maniére à le faire reculer. Je vois là les vuës & les loix très-ſages du Créateur, car le cheval a été formé pour ſubſiſter & non pour ſatisfaire ſa curioſité, il n'eſt point libre de faire un choix, & il doit toujours ſuivre la plus forte impreſſion. Lors donc qu'il ne ſe laiſſe point attirer par les corpuſcules de l'avoine, il faut pour s'en éloigner qu'il obéïſſe à un mouvement plus fort, qui l'empêche de s'en approcher ; & c'eſt juſtement ce qui arrive dans le cas de la difficulté propoſée.

Vous m'objecterez, peut-être, encore l'âne de Buridan. On place ce pauvre animal entre deux boiſſeaux d'avoine, qui ont une égale force d'attraction. d'où l'on conclut que la pauvre bête doit reſter immobile, ſans remuer, ni la queüe ni les oreilles, & qu'elle ſera aſſez ſotte pour mourir de faim, au milieu de l'abondance. Il faut avouer, Meſſieurs, qu'on fait trop d'honneur & beaucoup de tort à cet âne, de ne le conſidérer que par une ab-

abſtraction métaphyſique; dans cet état, il n'a beſoin ni de manger ni de boire. Je répond donc que vû le train de la nature & le cours des cauſes ſecondes, le cas ſuppoſé de l'équilibre eſt impoſſible. En effet l'air qui eſt dans un continuel mouvement, tranſporte & jette naturellement les effluves de l'avoine, plutôt dans une narine que dans l'autre ; & d'ailleurs une de ces narines ne peut-elle pas être plus ouverte, mieux diſpoſée. & ſi j'oſois le dire plus gourmande que l'autre? cela ne ſuffit-il pas pour déterminer cet animal? Il reçoit de plus mille impreſſions & mille ſenſations des corps, qui avoiſinent le ſien; impreſſions d'autant plus efficaces, que celles de l'avoine ſe trouvant en équilibre, perdent par là leur activité. Voilà donc, Meſſieurs, l'âne ſauvé, rendu à nos ſervices, & vengé du reproche qu'on lui fait d'une ſtupide indolence, quand il s'agit de manger de l'avoine : à ſon défaut, la pauvre bête ne ſe contente-t'-elle pas de ſon ?

Quit-

Quittons le badinage, & concluons que la plus forte impreſſion l'emporte ſur la plus foible, & que lorſqu'il n'y a qu'une ſeule impreſſion, l'animal la ſuit aveuglément.

Par ces principes lumineux & inconteſtables, on peut expliquer mille actions ſurprenantes des bêtes.

On dit ordinairement que la fidélité eſt le ſymbole du chien. Il en eſt de fidels. On en a vu mourir ſur le tombeau de leur maîtreſſes, cela leur a mérité une oraiſon funèbre, & on s'eſt fort étendu entre autres choſes ſur ces trois points-ci ; ſur la fidélité, la reconnoiſſance, & l'amitié du défunt. Voyons dans quel ſens on doit prendre toutes ces belles louanges.

Une femme couche ſon chien dans ſon lit pendant la nuit, & le tient pendant le jour ſur ſon giron. Elle a grand ſoin de lui bien donner à manger, après quoi, elle le flatte, elle le baiſe mille fois, elle lui parle & lui promet de lui faire une penſion. Il faudroit avoir le cœur bien dur pour

être

être insensible à tant de marques d'amitié ! je ne réponds cependant pas encore, Messieurs, de la reconoissance de ce chien. En veux-je donc faire un ingrat, un monstre ? j'en suis bien éloigné ; vous n'aurez point le déplaisir de le voir survivre à sa maîtresse, mais tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne produiroit pas cette catastrophe : il faut quelque chose de plus, à quoi ni la maîtresse, ni le chien n'ont peut-être jamais pensé ; c'est que cette femme transpire plus de quatre onces par heures, & par ce moyen elle noye presque à tout instant son favori dans le torrent de ses effluyes, ou de ses très-grossiers corpuscules. Or le chien, perdant avec sa maîtresse cet atmosphère, est comme un poisson sorti de l'eau. Il n'est donc pas plus étonnant que l'un meure que l'autre. D'ailleurs ce chien est peut-être mort, parce qu'on l'a oublié sur le tombeau de sa maîtresse, que personne ne lui a porté à manger, ou qu'il n'a pû regagner la maison d'où il étoit sorti pour

la premiere fois. Voilà ce que c'eſt de gâter les bêtes, de les porter ſous ſon bras, & de leur faire ainſi perdre l'uſage de marcher ; ne ſont-elles donc pas faites pour cela ?

Permettez-moi, Meſſieurs, d'obſerver en paſſant qu'il eſt très-ſain de coucher des chiens avec ſoi, ils pompent nos humeurs, & j'en ai vu de goutteux pour avoir couché avec leurs maîtres qui avoient la goutte ; ſeroit-ce par amitié qu'ils ont voulu partager ſon mal ? non ſans doute. A moins qu'on n'appelle amitié, les pores & la tranſpiration des corps.

Il faut reconnoître ici, Meſſieurs, les obligations que nous avons à Sanctorius de ſes obſervations éxactes ſur la tranſpiration inſenſible. Ce ne peut être que la vuë du bien public, qui a ſi longtemps concentré cet homme dans le plat d'une balance. Là, il péſoit les aliments qu'il prenoit, les excréments qu'il rendoit, & il trouva qu'un homme fait, perdoit par la tranſpiration inſenſible les deux tiers des

des aliments dont il se nourrissoit. A la suite des remarques les plus éxactes & faites pendant trente neuf ans, il découvrit que la transpiration insensible étoit plus abondante que celle des sueurs, & que le plaisir vénérien empêchoit & retardoit cette transpiration insensible, très-nécessaire à la conservation de la vie & de la santé. Puisse cette derniere considération faire impression sur des ames trop brutales & charnelles, qui refusent de se laisser conduire par les loix de la raison !

Admirons de plus ici, Messieurs, les attentions de la Providence dans les organes de l'odorat, qu'elle nous a donné. Quel inconvénient si ces organes étoient moins grossiers ! mettons douze païsans dans un poële où ils doivent dîner & passer l'après-midi ensemble ; je ne veux point mettre en ligne de compte, l'évaluation de la fumée des choux, des raves, des ragoûts & des pâtés qu'on leur servira, n'ayons égard qu'a leur transpiration

ration inſenſible, elle équivaudra au poids de vingt livres de ſeize onces. Vous concevez deja, Meſſieurs, que l'air de ce poële impreigné de ces vingt livres, doit s'épaiſſir prodigieuſement. Si donc les fibres du nés étoient délicates, nous ne manquerions pas de nous empuantir les uns & les autres.

Il n'en eſt pas, Meſſieurs, ainſi du chien; il a l'odorat fin, c'eſt à la trace des effluves & des corpuſcules qu'il ſuit ſon maître, & qu'il diſtingue au milieu de la plus nombreuſe compagnie : c'eſt à cette même trace des corpuſcules, quil évente le liévre, le lance & le pourſuit. Que les philophes ſont bizarres, ils ſont quelque fois pires que les femmes. J'en ai vû un, j'en ai encore la mémoire très-fraiche, qui argumentoit ainſi. Il arrive ſouvent qu'un chien, pourſuivant un liévre, arrive à un endroit où il y a trois chemins, le ſage, le prudent chien s'arrête pour faire ce raiſonnement: le liévre n'a point paſſé par ce

chemin-ci, ni par ce ſecond chemin, donc il eſt paſſé par le troiſiéme. Je vis, oui je l'ai vû ce bon pere remuer ſa calotte d'un air triomphant: les ſots, je veux dire ſeulement la plus grande partie de l'aſſemblée, frappèrent des mains pour applaudir à ſa victoire; & j'étois aſſez ſot moi-même, pour n'avoir pas vû alors, que le chien n'avoit fait ces détours, que pour avoir perdu la trace du liévre.

En effet, que la terre trop ſeiche ne puiſſe conſerver les corpuſcules ou les effluves, qui ſortent des quatre pattes très-échauffées d'un liévre, qu'il régne un certain vent, vous ne ferez rien avec le chien de chaſſe le plus parfait; pourquoi cela, ſi ce n'eſt qu'il ne peut ſuivre la trace des corpuſcules.

Vous pourſuivez un liévre pendant une heure, un autre liévre bien frais & bien repoſé, entend le bruit des chaſſeurs & la voix des chiens, & il ſe met à courir. Rien n'eſt plus na-

naturel. Le liévre lancé & preſque aux abois, attiré par les effluves de ſon camarade, profite de ſon gîte & d'une place qu'il trouve toute chaude & très-propre à le délaſſer. Rien n'eſt encore plus naturel. On a voulu cependant trouver ici du myſtère, & tous les plus fins rafinements. Je n'ai pas aſſez d'eſprit pour les ſaiſir, tout ce que je ſais, c'eſt qu'un chien de chaſſe vieux ou madré, ne prend point le change & relance le liévre déja pourſuivi. Comment le diſtingue-t-il à la couleur, aux pattes? point du tout. Le nouveau liévre qui court, a le même poil que l'autre, & n'a pas moins de quatre pattes, il le connoit donc à la différence des effluves, des corpuſcules ou de la tranſpiration ; rien n'eſt plus vrai, comme rien n'eſt plus capable d'appuyer ma théſe.

J'aime un chien couchant, & qui ne l'aimeroit pas? il eſt fait pour notre plaiſir & pour notre profit, pourquoi ne conſerve-t-il pas tous les appanages du chien? pourquoi perd-il ſon ſigne caractériſtique? on ne

peut pas dire qu'il ſoit le ſymbole ou l'emblême de la fidélité. En effet, un chien de chaſſe ne ſe perd-il pas aiſément ? Ne ſe donne-t-il pas au premier venu, qui a un fuſil & qui abat beaucoup de gibier devant lui ? pourquoi cela ? c'eſt qu'il eſt trop diſſipé, c'eſt que les effluves de ſon maître ne ſont pas capables de l'arrêter. La vuë du fuſil & les corpuſcules du gibier font ſur lui une plus grande impreſſion ; il en eſt de même, des chiens de voiturier. La vuë d'un chariot & la compagnie de deux chevaux, leur font oublier leurs maîtres.

C'eſt aſſez parler des animaux domeſtiques ; parlons des bêtes farouches que l'homme a l'induſtrie d'aprivoiſer. Vous avez vû ſans doute, des ours danſer. Rien n'eſt plus commun, mais une réflexion peu commune que j'ai faite, c'eſt que je ſuis étonné que ces bêtes paroiſſent douces, au lieu de paroître plus farouches. Vous m'en demandez la raiſon, elle ſaute aux yeux : qu'il y ait affluence de monde & que l'ours ſoit fati-

fatigué & ſur les dents, n'importe, il faut qu'il danſe, & s'il ne veut pas le faire de bon gré, il danſera à force de coups de bâton. Ne m'avouerez-vous pas, Meſſieurs, que ſi cet ours étoit raiſonnable, il auroit ſujet de ſe plaindre du peu de raiſon de ſon maître, il en conſerveroit du reſſentiment, & employeroit ſes premieres forces à le punir de ſes coups de bâton. Qu'arriveroit-il donc ſi un homme ſans être pouſſé par l'avarice, ne ſe plaiſoit qu'à faire du bien à un animal qu'il auroit apprivoiſé : je crois qu'on verroit entre eux une amitié plus conſtante que celle qu'on a peine de voir entre les hommes. Les bêtes s'accoutument à tout. J'ai vû, oui j'ai vû à la table d'un pauvre gentilhomme, qui avoit à peine du pain, j'ai vû un chât, un lapin, un chien, un levreau ſur leur cul, & les deux pattes de devant élevées, en maniére de ſuppliant, pour avoir un peu de nourriture qu'ils n'obtinrent, qu'à ma ſollicitation.

Vous voyez, Meſſieurs, que par ces

principes, on peut expliquer l'hiſtoire d'Androdus, pourvû qu'elle ſoit révêtue de toutes ſes circonſtances.

Androdus fugitif, prend domicile dans la caverne d'un lion, quil trouve vuide. Ce terrible animal arrive quelque temps après, avec une groſſe épine dans le pied, qu'il avoit depuis aſſez longtemps. L'eſclave arrache l'épine, fait ſuppurer l'abcès qui étoit mur, délivre l'animal de ſa douleur, arrête dans cette partie le mouvement tumultueux des eſprits vitaux ou animaux, & procure à la bête une libre circulation du ſang, en quoi conſiſte la gayeté ou la joye de tout corps animé. Le lion qui n'avoit pas dormi depuis pluſieurs jours, à cauſe de la douleur qu'il reſſentoit, s'aſſoupit & s'endormit, la chaleur douce de l'eſclave, couché auprès de lui, entretient ſon ſommeil ; mais il faut plus d'une nuit pour faire connoiſſance avec le formidable lion, auſſi Androdus dormit-il trois ans avec lui : en voilà bien aſſez pour ſe connoître. A

la fin l'eſclave & le lion furent pris, & il arriva qu'Androdus ayant été condamné aux bêtes, on lâcha ſur lui le lion avec qui il avoit dormi, cette bête ſentant l'odeur de certains corpuſcules qui ne lui étoient pas inconnus, en fut frappée d'abord, s'arrêta, & puis s'avançant, elle ſe trouva déterminée par des effluves doux, benins & amis, à lécher & careſſer le même éſclave, qu'on lui avoit donné à dèvorer. Androdus fut mis en liberté, & à la requête de tout le peuple, on lui fit préſent du lion, qui le ſuivoit dans Rome & ſe laiſſoit couronner de fleurs, & chacun diſoit, en les rencontrant, voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme, médécin du lion.

A la vuë d'une figure humaine, il s'éléva de ſoi-même & ſans aucune réflexion un ſentiment de plaiſir dans le cœur de Robinzon Cruſoé, qui ſe trouvoit ſeul depuis quelques années dans une île. Il courut machinalement & ſans politique, au devant de ſon ſemblable, qui fut dans la ſuite

ſa conſolation & ſon cher Vendredy.*

Conſidérons, en cinquiéme lieu, que les bêtes ont du ſang, des veines, des artères, des tendons, des muſcles &c. & que les eſprits y coulent tantôt avec plus ou moins de force, tantôt plus ou moins abondamment; qu'on ne vienne donc plus m'objecter les actions variées des brutes. La diverſité de leurs reſſorts ne doit-elle pas varier les mouvemens à l'infini?

L'Homme, quant au corps, auſſi machine que l'huitre, ne doit pas avoir des mouvemens auſſi diverſifiés que la brute, pourquoi? c'eſt que ſon ame peut ſuſpendre, déterminer, arrêter le cours des eſprits animaux. De là un Magiſtrat quelque démangeaiſon qu'il ait de rire, de ſauter, de danſer, marche gravement en public. La brute au contraire ne ſuit d'autre loi, & d'autre empire, que celui de l'impreſſion des objets, de l'impulſion de la machine, du mouvement

* Il l'apella ainſi parce qu'il l'avoit rencontré un Vendredy.

vement des eſprits & du jeu des reſſorts.

Un prêtre d'Afrique, au rapport de St. Auguſtin, ſavoit ſi bien diſtraire ſon eſprit des émotions qu'il reſſentoit dans ſon corps, & appliquer ſon ame à la contemplation d'un objet, qu'on lui bruloit la peau ſans qu'il s'en apperçut. Il n'en eſt pas ainſi de la brute; elle eſt ſi bête qu'elle ne connoit ni l'univerſel à parte rei, ni les catégories, ni les figures pour bien raiſonner. Barbara, celarent, ſont pour elle de l'algebre. On a même dépouillé la bête du plaiſir de faire des châteaux en Eſpagne. Par conſéquent ſon cerveau n'étant jamais diſtrait, diſſipé, aliéné, ne doit s'occuper que des impreſſions qu'il reçoit. Mais il en reçoit à tout moment, il en reçoit de différentes & par différens ſens. Qui oſeroit nier après cela que les impreſſions dans les animaux ne ſoyent plus variées & plus ſenſibles qu'elles ne le ſont chez nous.

Laiſſons un moment agir la machi-

ne de l'homme ſans que ſon ame interrompe le jeu du méchaniſme ; nous ſerons ſurpris de la varieté, de la hardieſſe, & de la régularité de ſes mouvemens.

On a vû un boucher ſomnanbule, ſe lever pendant la nuit, aller à ſon écurie, prendre un veau, l'égorger, l'ecorcher & le dépecer, auſſi proprement que s'il eut ſçû ce qu'il faiſoit.

On dit aux enfants & quelque fois à de grandes perſonnes, auſſi timides & auſſi ſuperſtitieuſes que des enfants, qu'il y dans de certaines maiſons des eſprits follets, ou des lutins, qui en prennent ſoin, ſe chargent de balayer, d'arranger par tout, & vont juſqu'à l'écurie la nettoyer, & panſer les chevaux. Je l'ai cru étant jeune, mais je crois aujourd'hui que ces eſprits ſont un gros & groſſier valet ſomnanbule, qui fait peut-être mieux travailler pendant la nuit que pendant le jour.

Ce n'eſt pas un privilége reſervé aux hommes de courir ainſi pendant la nuit, ſans ſavoir où ils vont, on a vû

vû une fille marcher comme les chats, ſur le bord du toît d'une maiſon élévée, en deſcendre, faire pluſieurs courſes dans la ville, paſſer à la nage une riviére, & s'en revenir enſuite à la maiſon. Quoique bien élevée & quelque temps qu'il fit, elle faiſoit toutes ces courſes en chemiſe. Son amant s'en aperçut, le dit à ſa mére qui n'en voulut rien croire: on épia la fille, on la ſurprit en flagrant dé lit, & on fut tout aiſe de donner à l'amoureux, cette coureuſe de nuit.

Si donc les ſomnanbules, les enfants, les fols, font des choſes ſurprenantes, par les loix du méchaniſme; pourquoi les bêtes n'en pourront-elles pas faire autant? vous me direz peut-être, que dans les ſomnanbules la raiſon eſt jointe au méchaniſme; pitoyable réponſe: vous n'avez qu'à éveiller la fille ſomnanbule, lors qu'elle eſt ſur le bord du toît, & vous la ferez ſûrement tomber; éveillez-la, lors qu'elle paſſe la riviére à la nage, & elle ſe noyera. Dites plûtôt quant

quant aux mouvemens du corps, que le méchaniſme eſt bien au deſſus de la raiſon.

Prenons ici haleine, car ſi par indiſcretion j'allois dire à Paris que jai parlé près d'une heure de ſuite dans un de nos entretiens, je connois une femme ſavante qui ſe pâmeroit, qui s'évanoüiroit peut-être; mais qui pour le moins en auroit la migraine pendant deux mois. Elle ſait que les Platons, les Demoſthénes, les Cicerons, les Céſars, qui nous valent bien, ont ſouvent parus ſur la tribune aux harangues, & qu'ils y parloient longtemps, quoiqu'ils y fuſſent plus mal à leur aiſe, que nous ne ſommes ici; mais elle s'imagine vraiſemblablement, que leurs poîtrines étoient fabriquées différemment des nôtres. Quoiqu'il en ſoit, vû la délicateſſe de notre ſiècle, on ne peut aujourd'hui, je ne dis pas parler, mais lire avec application une heure de ſuite, qu'on ne ſe ſente mal à la tête. A la ſuite d'une

d'une longue période, ou de deux raiſonnemens, on étouffe. Il faut être Suiſſe pour faire aujourd'hui ce que témoin Ciceron, Balbus faiſoit chez Cotta.

Ne prêtons point matiére à de fades plaiſanteries, ménageons les têtes foibles, & faiſons une halte auſſi longue qu'on voudra.

Sed nos immenſum ſpatiis confecimus æquor.
Et jam tempus æquûm fumantia ſolvere colla.

SUITE

SUITE
DU PREMIER ENTRETIEN.

JE crois, Meſſieurs, en avoir aſſez dit pour contenter un eſprit raiſonnable. Cependant un Péripatéticien incapable d'expliquer la moindre & la plus avérée action des animaux, veut que je lui explique phiſiquement les fables mêmes qu'il invente. Quel procédé injuſte & déraiſonnable ! je n'ai pas fait la machine des animaux; ſi je l'ouvre, le ſang jaillit de toutes parts, & ce ſang ſorti n'enflant plus une infinité de veines, ne gonflant plus quantité de muſcles, ils me deviennent inperceptibles, & je ne puis plus voir leur comunication avec les autres parties du corps. Mais cette ignorance ne peut être une preuve de la fauſſeté de mon ſyſtème: à moins qu'on ne diſe, que cet argument-ci eſt demonſtratif. Vous n'avez

n'avez vû, de votre aveu, peut-on dire à un païſan, que les plus groſſes parties d'une montre, vous ne les connoiſſez pas toutes, encore moins leurs arrangemens, leurs figures, leurs rapports; donc vous devez admettre une ame dans la montre.

Je dis plus, quand je ſerois aſſez heureux pour connoître toutes les parties de l'automate, l'harmonie & la correſpondance qu'elles ont entre elles, cela ne ſuffiroit pas, il faudroit encore que je pus me placer, dans l'intérieur de cette machine, pour combiner les impreſſions qu'elle reçoit des corps étrangers, la diſpoſition actuelle de ſon ſang, de ſes humeurs, la qualité des reſſorts, la quantité des eſprits vitaux ou animaux. Je pourrois alors parler auſſi bien des mouvemens de la brute, que Mr. le Roi parle de ceux d'une montre; des cauſes qui la font retarder ou avancer, ou arrêter.

Ignore-t-on abſolument la cauſe de

de la fiévre ? non ; il eſt cependant bien difficile pour ne pas dire impoſſible de donner une raiſon phyſique & ſatisfaiſante, des mouvemens périodiques de la fiévre tierce, double tierce, quarte, double quarte.

Ne prenez point, Meſſieurs, ceci pour une échapatoire : je veux aller au devant des difficultés, bien loin de les diſſimuler.

Je commence par une hiſtoire ou par une fable, qu'on fait beaucoup valoir. Des voleurs détrouſſent un homme ſur le grand chemin, l'aſſaſſinent & l'enterrent dans un bois. Le chien compagnon de voyage du defunt, va honorer ſon ſépulchre par ſes pleurs & ſes gémiſſemens, après quoi cherchant tous les moyens imaginables pour tirer vengeance de cet aſſaſſinat, il raconte aux paſſants ſon malheur & la triſte fin de ſon maître, il leur parle à ſa façon, les tire par leur habit & revient ſi ſouvent à la charge, qu'on ſupçonne qu'il eſt arrivé quelque choſe

chose d'extraordinaire. On suit le chien, qui ne manque point d'aller sur la fosse où son maître est inhumé, il en gratte la terre, on découvre le cadavre, la justice survient, les voleurs sont ensuite pris, pendus ou roüés, & l'on parle encore plus du chien que de l'exécution.

Je ne doute point qu'un Péripatéticien, avec le secours d'une ame matérielle, ne vint très-bien à bout d'expliquer toutes ces choses; je dirai simplement que ce chien après avoir rendu sans patelinage les derniers honneurs à son maître, suivit la détermination qu'il avoit de marcher & de gagner la maison. Il ne fut pas plutôt sur le grand chemin, qu'il vit un homme, & il fut assez bête pour le prendre pour son maître. Voilà mon chien qui se met à courir, à faire des bonds & à sauter sur ce pélerin; il reconnut son erreur & retourna au bois, parce que son maître venoit d'y passer & qu'il y passoit souvent, mais ne

l'ayant point trouvé, & n'étant point aſſez ſot pour s'enterrer vif avec lui, il regagna la grande route, & donna une ſeconde preuve de bétiſe, en prenant pour ſon maître le même homme, qui ayant peu d'affaires en tête, s'étoit peut-être arrêté pour voir ce que deviendroit ce chien. Ils prirent enſuite le chemin du bois, & trouvant une terre nouvellement remuée, le pélerin ſe douta de l'avanture & deterra le cadavre; après quoy on donna dans les hyperboles & les exagérations, pour louer ce chien & lui prêter des raiſonnemens auxquels il ne penſa jamais.

Il faut l'avouer, Meſſieurs, quand on commence d'approfondir le ſyſtéme de Descartes, on ne trouve que des probalités & des vraiſemblances. Mais qu'on avance, on rencontre chemin faiſant tant de traits frappants & des explications ſi heureuſes des phénomènes, qu'on parvient bientôt à la certitude. Multiplions les difficultés. Deux

Deux loups vont de compagnie pour attraper un chien des plus rusés. L'un se cache dans la haye qui entourre le verger, l'autre plus hardi, va jusques dans la basse cour pour éveiller le gardien de la cabane, après quoi il se met à courir, comme s'il avoit bien peur: le chien avoit trop de cœur pour ne pas le poursuivre, mais il avança trop, car s'étant trouvé entre les deux loups, il en devint la proye.

Quelle prudence, dira-t-on, quelle ruse! quelle suite de raisonnemens! cela peut prêter matiére à un long panégyrique; mais ne seroit-ce pas une rage que d'en faire pour des loups? ils vont ensemble, parce qu'ils sont de la même espèce. C'est chez le pauvre païsan qu'ils font ordinairement les meilleurs coups, il n'est donc pas étonnant qu'ils y aillent, l'un s'arrête parce qu'il est plus las, ou qu'à la trace des effluves, il rencontre une place où le chien s'est couché & a reposé, en gardant les

beſtiaux pendant le jour. L'autre avance parce qu'il a plus de faim, plus de force & qu'il n'a aucune raiſon de s'arrêter. Le chien aboye, le loup fuit, mais le chien imprudent, ayant paſſé celui qui ſemble être en embuſcade, l'attire naturellement par ſes effluves, en eſt attaqué, le bruit & le combat font revenir ſur ſes pas le loup qui courroit, & le chien trop foible, devient la pâture de ces animaux carnaciers : je ne vois là qu'une ſuite des loix du méchaniſme, & je ſuis très-éloigné de me fatiguer l'eſprit pour en donner à des loups.

C'eſt encore par les mêmes principes, qu'on doit expliquer l'action d'un chat, qui ſentant un pâté dans une armoire, s'en approche, grate à la porte, s'en fuit au bruit ſe cacher, revient à la charge, met la patte dans l'aneau de la clef, ouvre enfin l'armoire & mange le pâté. On dit que la chate de Dagoumer juſques alors Cartéſien, luy ayant joué

joué un pareil tour, lui fit changer de ſentiment.

Je n'en crois rien. Les effluves du pâté furent une eſpèce de corde, qui attirèrent la chate à l'armoire; elle ſentit en approchant une odeur plus forte, plus agréable & très-capable de mettre en mouvement toute la machine, afin de tâter du mets renfermé. Qu'on faſſe attention que les corpuſcules du pâté, paſſoient en plus grande abondance par le trou de la ſerrure, & l'on ne s'étonnera pas que la chate ait porté là machinalement ſes pattes, toute ſon attention & tous ſes mouvemens. Par conſéquent la clef qui nageoit dans le tourbillon des effluves, fut attaquée & remuée dans tous les ſens imaginables, de manière, que la chate ayant paſſé la patte par l'anneau de la clef, & groſſiſſant naturellement ſa patte en déployant ſes ongles, elle ne la retira qu'en faiſant faire à la clef un tour qui ouvrit l'armoire, ou elle continua d'être

attirée par les effluves du pâté. Voilà le fait expliqué.

Le Cartéſien n'y decouvre qu'un ſimple coup du hazard, & ſi un autre voit bien différemment la manœuvre de la chate, c'eſt qu'il ne la voit qu'au travers d'un préjugé, qui lui fait donner à la brute de la connoiſſance, de l'intelligence & de la raiſon. Il eſt dangereux de heurter le préjugé public, mais il y a de la gloire, à ne s'y pas laiſſer entrainer ; ſi l'on met des vuës fines dans une chate, qui s'approche d'un pâté, pour en manger ; qu'on en mette donc dans l'aiguille aimantée, toujours inquiéte juſqu'à ce qu'elle ſoit tournée du côté du pole.

Quand on conſidére, Meſſieurs, les miracles de la nature, les allées & les venues d'une aiguille aimantée ; les detours que fait une plante pour ſe nourrir ; la vivacité de l'ame de la ſenſitive, doit-on avoir de l'étonnement pour l'action de cette chate ? & ne devroit-on pas être

plus

plus ſurpris de voir le canard artificiel de Vaucanſon venir prendre dans la main du grain, & le manger, que de voir une chate courir après un pâté ?

Je veux, dit le P. Daniel, que les corpuſcules odorants de la viande ou d'un pâté, attirent à ſoi le chien & le chat, ſans qu'il ſoit néceſſaire de faire intervenir l'action d'un principe ſenſitif & connoiſſant, je me mets à la place du chat, j'ai faim, je vois devant moi des mets délicieux, ils font impreſſion ſur mes organes, je devrois donc être machinalement déterminé à les avaler. cependant je m'en abſtiens. Direz vous que mon ame arrête le branle de la machine ? je le veux bien ; mais je veux agir machinalement, j'interdis à mon ame tout commandement ; je devrois alors me ruer ſur les mets & je n'y touche pas, donc les effluves & les corpuſcules multipliés tant que l'on

voudra, ſont inſuffiſants pour expliquer la détermination d'un chat à manger du pâté.

Je ne ſais, Meſſieurs, ſi je répondrai à cette objection qui eſt pitoyable, je dis pitoyable & du dernier pitoyable; ou le P. Daniel dans ſa ſuppoſition ſépare ſon ame de ſon corps, où il ne la ſépare pas: le premier cas, où il ſeroit entrainé par une impulſion ou une attraction machinale vers les mets, ne lui eſt point favorable. Il a badiné Descartes du ſecrêt qu'il avoit de faire ſéparation de corps, & ainſi le P. Daniel ſe ſeroit joué lui-même en voulant jouer Descartes.

Mais dans le ſecond cas, l'empire de l'ame ſur les mouvements déliberés du corps eſt inaliénable. Par conſéquent la ſuppoſition du P. Daniel eſt chimérique: non jamais un agent libre ne pourra dire, je veux agir machinalement, que lorsque la machine pourra dire, je veux

veux agir librement ; le ſel & l'agrément que le P. Daniel a mis dans le voyage du monde de Descartes, ne peuvent excuſer la liberté qu'il ſe donne ici de confondre la nature des êtres.

Vous m'avouerez, Meſſieurs, qu'il ſeroit tems que je finiſſe : mais malheur aux defenſeurs de Descartes, qu'un Péripatéticien rencontre en ſon chemin ; celui-ci les fera mourir lentement ; c'eſt une ſangſue qui ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit remplie juſqu'à crever.

J'ai expliqué beaucoup d'actions des bêtes avec des principes, qui étant bien conçus, ſuffiſent pour en expliquer d'autres, dont le détail eut été infini & ſuperflu, cela n'empêche pas qu'on ne dreſſe une nouvelle batterie contre moi : on met en eſcadron les chiens, les chevaux, les perroquets, les faucons, les lions, les ours, les chameaux, les éléphants. Tous ces animaux s'apprivoiſent,

comment cela ſe fait-il? ſi je recule toute ma peine eſt perdue : il a aſſez bien commencé, dira-t-on, mais il a mal fini, c'eſt où nous l'attendions.

Rappellons nos principes; le chien qui eſt fait pour ſubſiſter, & pour l'homme, mange le pain de ſon maître; ce pain changé en chyle, en ſang, en eſprits, eſt la cauſe du deſir, des careſſes, de l'amour, de la fidélité & de preſque toutes les paſſions machinales qu'on voit dans cet animal. Si on veut le dreſſer à rapporter, on attend qu'il ait faim, après quoi, on attache un os à une longue corde, qu'on jette loin de ſoi, le chien court ſur l'os & on le raméne à ſoi par le moyen de la corde en lui diſant: apporte, après pluſieurs allées & venues, on ſaiſit le temps où il s'eſt fait moins tirer qu'à l'ordinaire, on lui donne alors un morceau de pain, on le careſſe, & il ne faut que continuer matin & ſoir pendant quelques jours, pour ap-

apprendre à ce chien à rapporter : il le fera enſuite ſans le moyen de la corde & il ſuffira de lui dire, apporte.

Le maître, voyant beaucoup de diſpoſition & de talents dans ſon chien, prend la fantaiſie de lui apprendre à danſer ; il le met pendant quelque temps dans une ſituation où il ne peut ſe tenir que ſur ſes deux pieds de derrière, & on peut voir preſque à l'œil que les parties les plus délicés du ſang, & que les eſprits vitaux viennent au ſecours de ces parties, en gonflent les muſcles & en animent les reſſorts. Quand une fois cette habitude ſera contractée, c'eſt-à-dire que les eſprits vitaux ou animaux ſe feront fait un paſſage & un cours libre dans ces parties, on ſe fera ſuivre aiſément par ce chien, en marchant devant lui, & en lui préſentant du pain ou de la viande, il ne faut pour tout cela, que de la patience & employer

à

à propos les coups de bâton & les careſſes, le chien accoutumé à ſuivre ſon maître, le ſuivra de même, quand il jouera de violon, & il arrivera dans la ſuite que ce chien danſera au ſeul ſon de cet inſtrument.

On conçoit aiſément par ce que j'ai dis, que ce chien très-capable de diſcipline pourra franchir un bâton tant ſoit peu élévé, pour avoir la viande qu'on aura miſe au de-là du bâton: & qu'on lui apprendra par ce moyen à ſauter quand on prononcera le nom du Roi de France, & à reſter immobile aux noms des autres potentats de l'univers.

Enfin le maître de ce chien veut en faire un chien couchant. Le fouet à la main il le conduit d'abord en leſſe, afin qu'il apprenne à ne point s'écarter, & à revenir ſur ſes pas à la voix du chaſſeur; la premiere perdrix que le maître met par terre, le chien la mange & il eſt battu: il recidive, & les coups redoublent, enfin

enfin ce chien devient parfait & rapporte le gibier ſans le gâter.

Ce qui fait ici une grande difficulté c'eſt la mémoire du chien. Que répond à cela un Cartéſien ? c'eſt que dans l'homme même, la mémoire dépend des loix du méchaniſme & des traces empreintes dans le cerveau. Qu'y a-t- il de plus extraordinaire que la mémoire ? je veux me rappeller un fait qui ne s'eſt paſſé que depuis quatre jours & je ne puis m'en ſouvenir, & ma mémoire ingrate pour ce fait, me joue le tour de m'en préſenter d'autres, qui ſe ſont paſſés depuis trente ans, & elle me les préſente ſi vivement qu'il ſemble qu'ils viennent d'arriver. D'ailleurs une maladie la fait perdre cette mémoire, qui eſt le thréſor des ſciences. Mais pourquoi les enfants ont-ils tant de mémoire ? c'eſt que leur cerveau eſt plus humide, & que les traces des eſprits s'y gravent plus profondement.

Il n'y a qu'à ſe ſervir de ces principes pour expliquer la mémoire des animaux. Qu'un objet ait fait une forte impreſſion ſur la machine d'un chien, ſur le mouvement des eſprits, ſur les traces du cerveau, à la préſence de cet objet, ces mêmes traces ſe r'ouvriront & la mémoire de l'animal eſt d'autant plus ſure, que n'ayant point d'ame, ſon eſprit n'eſt jamais diſtrait ailleurs.

La plus grande difficulté reſte, dira-t-on, quand le chien danſe, on lui préſente de la viande, on marche devant lui, on joue de violon. Voilà trois objets qui frappent ſon cerveau, comment arrive-t-il qu'il danſe enſuite au ſon du violon?

De plus, comment ſe peut-il faire qu'un chien s'abſtienne de manger une perdrix, qui, par ſes corpuſcules comme par une corde, l'attire machinalement & néceſſairement à ſoi, alors les effluves ne font-ils pas débander les reſſorts propres à avaler

ler ce gibier ? Quant au bâton le chien ne le voit, ni ne le ſent. Il faut par conſéquent attribuer ſon action à la force de ce ſyllogiſme

Si je mange cette perdrix, je ſerai battu,
Or je ne veux pas être battu,
Donc il faut m'abſtenir de la manger.

C'eſt ainſi que dans la bête la raiſon l'emporte ſur la paſſion.

Pour répondre à cette difficulté, je ſuppoſe deux choſes inconteſtables : la premiere, c'eſt que lorſque deux objets agiſſent enſemble, leurs traces s'uniſſent dans le cerveau, de maniére que l'une ne peut s'ouvrir ſans reveiller l'autre.

La ſeconde, c'eſt qu'on a coutume de battre ce chien, juſqu'à ce qu'il ait fait ce qu'on demandoit de lui. Les corpuſcules de la perdrix l'attiroient, mais les coups de bâton réiterés ont fait une impreſſion, qui a arrêté le jeu des reſſorts & des muſcles de la machoire, néceſſaire pour manger la perdrix ; d'où il ſuit que la perdrix & les coups ont fait enſemble leur

leur impreſſion dans le cerveau du chien. Or la plus forte impreſſion doit l'emporter ſur la plus foible, celle des coups a été la plus forte, il n'eſt donc pas étonnant que ce chien s'abſtienne de manger la perdrix.

Cette réponſe ſimple & à la portée de tout eſprit, ne ſera point agréable à ceux qui aiment le myſtérieux, l'obſcur, l'inintelligible. Un profeſſeur de Conimbre pourroit s'étendre fort à ſon aiſe ſur la mémoire réfléchie du chien couchant, ſur tout ſes raiſonnements, & en tirer la matiére d'un long ſermon, & l'occaſion de reprocher aux étudians, qu'ils ſont moins dignes que ce chien de prendre des grades dans l'univerſité. Mais qu'arriveroit-il ? on le prendroit par la barbe, ſi l'on n'avoit point de bâton ; on le feroit deſeſpérer & jetter les hauts cris, & on le forceroit à ſe retracter.

Enfin le Péripatéticien fait avancer ſes

ſes troupes de reſerve. Un irlandois eſt chargé de les conduire, on n'a pas malfait de le choiſir pour argumenter, il a une voix de tonnère. Le fracas de deux cent chariots, le bruit de trois pompes funébres, le ſon des cors & des trompettes, n'empécheroient pas qu'on ne l'entendit. C'eſt là un grand talent, cela peut en impoſer.

Je ne veux point vous faire entendre ſon bruit, mais ſes raiſons. Les nids des oiſeaux, les magazins des fourmis, les cabannes des caſtors & les ruches des abeilles. Voilà la matiére qu'il donne à expliquer à un Cartéſien. Quoi de plus admirable que le caſtor! né architecte; il établit toujours ſon domicile auprès d'un ruiſſeau ou d'une riviére, ſoit que l'air qui contribue ſi fort à la ſanté, y ſoit plus vif & plus pur, ſoit qu'il veulle avoir chez lui la commodité de prendre les bains. Il faut conſéquemment bâtir ſur le pilotis & il le fait. Il coupe avec les dents &

avec une adreſſe merveilleuſe les bois qui lui ſont néceſſaires, , en fait des pieux, les enfonce & les garnit de terre glaiſe. * Sa queuë lui ſert tantôt d'auge ou d'oiſeau, pour porter le mortier ; tantôt de truelle pour l'étendre. Le château des caſtors eſt entouré d'une levée ou d'une chauſſée, qui tient l'eau au niveau du premier étage du bâtiment, il y a pluſieurs étages élévés les uns ſur les autres, afin que ſi l'eau monte, ils ſe puiſſent toujours loger plus haut. Là ils s'aſſemblent au nombre de dix ou de douze, quelquefois de cent, ſelon les proviſions qu'ils ont faites. Là, tous bons amis vivants en paix, ſans querelle & ſans contradiction, ils paſſent plus agréablement l'hiver que ne le font bien des animaux ſoit diſant raiſonnables.

Ces chefs d'œuvre ne ſont-ils donc qu'un jeu de marionettes ? ne faut-il pas être aveugle, ou bien endurci, pour dire que des animaux qui nous mon-

* Vid. Mr. Pluche, Tom. I.

montrent tant d'adreſſe, ne ſont que des automates ? vous direz, peut être, que les fourmis dorment tout l'hiver, & que leurs magazins ne ſont bons que pour endormir des enfants. Vous ajouterez que les caſtors vivent trop éloignés de nous, que leurs cabannes & leurs manœuvres ſont peut-être des choſes inventées à plaiſir, & que Meſſieurs les Hiſtoriens qui aiment le merveilleux ſont par là très-ſujets à caution. Ne faiſons point d'incidents ici. Les ſeules ruches des abeilles dont nous tirons tant de profit, ſuffiſent pour mettre à bout un Cartéſien.

Il faut l'avouer, Meſſieurst cet argument a quelque choſe d'éblouiſſant, il frappe l'eſprit & plait à l'imagination. Bien loin de l'affoiblir, je veux le pouſſer auſſi loin que l'irlandois auroit pu le faire.

Et d'abord les abeilles choiſiſſent un terrein qui leur eſt propre & commode, pour bâtir leurs ruches; elles ont égard à la qualité & à la

proximité des eaux & des herbes, & ſachant fort bien s'orienter, elles places leurs cellules au midy, parce que le vent du Nord leur eſt contraire : en faiſant l'entrée étroite, elles parent à un autre inconvénient, qui eſt celui d'une trop grande chaleur en été, qui liquefieroit le miel.

Comme elles ſont deſtinées à vivre en ſocieté, il ne leur faut qu'un chef & quelque fois il s'en trouve deux : chacun a ſon parti, la diſcorde ſurvient, & eſt ſuivie de la guerre la plus cruelle ; elles ont toutes un cœur de lion, elles ſont des Céſars qui cherchent la victoire ou une mort glorieuſe.

Le combat fini, où un des deux chefs eſt toujours mis à mort, on ne perd point le temps à dreſſer un traité de paix & à le faire jurer & ſigner, comme cela ſe pratique parmi les hommes, qui ſont ſouvent diſpoſés à ne point obſerver ce qu'ils jurent ; les abeilles au contraire prennent ſur le champ un même cœur

cœur & un même eſprit, & montrent pour le bien de la ſocieté la même ardeur qu'elles avoient fait paroître dans la mêlée.

Toutes reconnoiſſent le chef & le ſervent avec une égale fidélité.

Cet attachement eſt le même dans celles qui ont été vaincues comme dans celles qui ont été victorieuſes, de maniére que jamais les Egyptiens & les Lydiens, les Parthes & les Médes ne furent attachés au meilleur de leurs rois comme nos abeilles ſont devouées à leur chef.

N'allez pas vous imaginer qu'il faudra peut-être un mois pour le couronnement du prince & pour les fêtes qu'il donnera à cauſe de ſon glorieux avénement à la couronne: il n'en eſt pas ainſi parmi les abeilles.

Mais quoique ce roi ne recevra pas le plus petit preſent des abeilles? je ne dis pas cela. Mais il veut que ce preſent ſoit fait de leurs mains. Il les anime par-là au travail, à cueillir des fleurs & à en faire du miel:

c'eſt le tour ingénieux qu'il prend pour adoucir leurs peines & leurs occupations.

Quelle police dans cet état! les unes pourvoyeuſes, vont chercher tout ce qui eſt néceſſaire à la vie & à faire le miel.

Les autres reçoivent à la maiſon les charges des pourvoyeuſes & bâtiſſent les cellules du ſuc des herbes les plus odoriferantes.

Celles-là ſont occupées à éléver leurs petits, & ceux de leurs camarades; ce ſont les colomnes & les fondements de l'état. Quel emploi! il n'eſt donné chez les abeilles qu'au merite, & chez nous y regarde-t-on de ſi près?

Celles-ci ſont portieres, & ne manquent pas d'occupation. Toutes les charges des pourvoyeuſes paſſent par leurs bras, & elles employent ce mêmes bras à chaſſer & tuer les frelons. La truelle d'une main & l'épée de lautre, elles ne ſont jamais oiſives; paroiſſent-elles un moment tran-

tranquilles dans leur place : de-là comme d'un obſervatoire, elles préſagent le temps qu'il doit faire.

Une abeille meurt-elle, on lui rend les derniers devoirs, avec plus de décence & de triſteſſe qu'on n'en voit ſouvent parmi nous.

Je viens de vous parler, Meſſieurs, d'après le poëte Latin, Virgile eſt un poëte admirable; mais il eſt poëte. Il ſait orner & embellir tout ce qu'il dit ; on ſait que les poëtes ont la licence de dire tout ce qu'ils veulent, & il leur eſt permis de ſuivre la vraiſemblance à la place de la vérité. N'importe, prenons tout ce qu'il a dit pour vrai, & tachons de l'expliquer.

Je dis d'abord que les effluves des fleurs & des herbes odoriferantes, ſuffiſent pour déterminer machinalement l'abeille à s'avoiſiner des lieux où elle les trouvera. Quant à la guerre dont parle Virgile, elle doit être encore plus chaude qu'il ne l'a décrite, car les abeilles n'ont point de roi, mais une reine ; c'eſt ici un

grand changement de ſcéne. On ſait les effets de l'amour, il nous rend furieux.

Tout le merveilleux de l'attachement, du dévouëment & du reſpect des abeilles pour leur roi, tombe dès qu'on change ce roi en reine.

Le combat étant fini, l'appétit fait ſortir les plus jeunes & les plus fortes pour aller à la picorée; les plus vieilles & les plus laſſes reſtent à la maiſon, & chacune trouve ſa ſubſiſtance dans le Thim, le Romarin &c. qu'on apporte dans les cellules.

Ainſi vit toute la communauté, & s'il arrive que quelqu'une vienne à payer le tribut à la mort, la mauvaiſe odeur du cadavre, oblige les plus voiſines à le mettre dehors, mais pourquoi leurs cellules n'ont-elles que ſix angles? c'eſt que les abeilles n'ont que ſix pieds.

Toutes leurs actions que je ne puis expliquer doivent être attribuées à la raiſon univerſelle, qui ſe joue dans les abeilles, & non à une raiſon par-

particuliére, qui les dirige. Elles tendent à un but ſans le connoître; elles prennent les moyens les plus ſurs, pour y parvenir ſans les choiſir: elles préſagent le beautemps ou la pluye, ſans penſer à l'avenir, & pour expliquer en un mot ma penſée, les ſinges, les renards, les caſtors, les abeilles &c. ſont le chef d'œuvre de la méchanique de Dieu, mais eſt-il donné au pauvre eſprit humain de connoître tous les reſſorts & tout le jeu d'une méchanique divine?

Accumulons les ouvrages les plus induſtrieux des animaux. L'araignée n'a pas beſoin d'apprentiſſage, ni de lettres de maîtriſe pour faire une toile mieux travaillée que les nôtres. Ce n'eſt pas de nous qu'elle en a prit le deſſein, c'eſt nous, qui l'avons pris d'elle; elle fait plus, elle tire du centre de ſa toile des lignes à la circonférence avec la derniere juſteſſe ſans compas, ſans inſtruments & ſans ſavoir les élements d'Euclide.

Un chat ſe cache dans le coin d'un grenier, le rat ſort, & le chat reſte comme s'il étoit libre & maître de ſes volontés : & ſans géométrie il meſure fort bien, s'il y a plus de diſtance de la ſouris à ſon trou, que de lui à la ſouris.

Que dire du faucon, qui ſans lunette d'approche decouvre de ſi loin une perdrix ; de l'agneau qui ſans connoître Pline ni les naturaliſtes, ſait que le loup eſt ſon ennemi ; des hirondelles qui ſans avoir appris l'architecture font ſi bien leurs nids : qui, ſans almanach & ſans éphémerides, connoiſſent mieux que nous le changement des ſaiſons : & qui ſans bouſſole & ſans géographie, traverſent des pays immenſes ſans ſe tromper, paſſent les mers & viennent retrouver leurs nids.

Le Cartéſien ſoutient que toutes ces choſes doivent être attribuées à l'inſtinct, & il entend par inſtinct les reſſorts de l'automate & le jeu de ces reſſorts, ſelon les différentes impreſ-

preſſions des corps, des odeurs, des couleurs, des ſons, des éléments, &c. l'air eſt-il doux & leger, les oiſeaux chantent, les troupeaux bondiſſent dans les prairies ; eſt-il chaud & peſant, l'homme & les animaux ſe couchent ou ſe repoſent par laſſitude ; c'eſt par l'impreſſion de l'air que le coq chante de bon matin, & que les hirondelles gagnent les climats qui leur ſont favorables ; les marins ſur mer ne diſtinguent-ils pas le vent de terre, & n'ont-ils pas par ce moyen decouvert des plages inconnues ?

La belle philoſophie, me direz-vous, que celle qui prétend expliquer les actions des bêtes par des fibres, des muſcles, des tendons. Elle eſt, repondrai-je, auſſi raiſonnable que celle qui explique le mouvement d'une montre par les rouës & le balancier. Mais, ajouterez-vous, on connoit la nature, les différences & le jeu des parties de la montre, au lieu que la nature & le jeu des fibres, des eſprits & des reſſorts

ſorts eſt quelque choſe de ſi obſcur & de ſi inintelligible, qu'il eſt étonnant que le Cartéſien oſe reprocher au Péripatéticien de parler d'une maniére énigmatique, équivoque, ambigue.

Il eſt vrai, repliquerai-je, qu'il faut régler ſes connoiſſances ſur des idées claires & diſtinctes & c'eſt ce que fait le Cartéſien. Un ſinge imite quelques unes de nos actions par la même méchanique, qui fait qu'un homme n'a qu'à bailler pour faire bailler toute une compagnie. Il y a inconteſtablement ici un jeu de reſſorts, qui fait ouvrir les machoires, & ne ſe rendroit-on pas ridicule de raiſonner ainſi; ſi vous ne me faites pas connoître le tiſſu des parties inſenſibles des machoires, des fibres, des reſſorts, des eſprits qui concourent à cauſer le baillement; je dirai que c'eſt l'ame qui baille, eſt que bailler eſt le *proprium quarto modo* de la nature humaine.

Vous avez crû, Meſſieurs, que j'ai

j'ai fait comme les pénitents, qui dans leurs confeſſions gardent toujours le plus gros péché pour la fin. Vous penſés que la derniere difficulté que j'ai propoſée, eſt inſurmontable & quelle terraſſe le Cartéſianiſme. Déſabuſez-vous, c'eſt ici ſon triomphe; ſi la manœuvre des abeilles, dit le Cartéſien, ne peut être attribuée au méchaniſme, à quoi donc l'attribuez-vous? à l'ame de l'abeille, repondez-vous, ſubſtance mitoyenne entre l'eſprit & le corps.

Vous avez raiſon de ne point héſiter ſur l'alternative, ſi le corps de la bête mû & dirigé tant qu'on voudra par l'être ſuprême, n'eſt pas la cauſe des ouvrages induſtrieux des abeilles, il faut recourir à leur ame: je ne demande pas mieux, mais ſouvent ſouvenez-vous bien de toute l'étenduë de l'eſprit des abeilles, de tous leurs mouvements proportionnés à une fin, de la police de leur république, de la diſtribution des emplois & de leur éxactitude à les remplir. C'eſt

C'eſt donc l'ame des abeilles qui eſt la cauſe de toutes les merveilles que nous preſente leur eſſain, mais pourquoi dites vous que cette ame eſt une ſubſtance matérielle ? dites plutôt que c'eſt un eſprit angélique.

Vous avez étalé avec pompe, pourſuit le Cartéſien, les ruſes, la docilité & les connoiſſances des animaux, vous n'avez pas été aſſez fin pour voir que vous avanciez trop ; vous m'avez fourni des armes pour vous combattre & l'occaſion de vous confondre, vous allez être réduits à un honteux ſilence à ce qu'on appelle *terminos non loqui.*

En effet, ſi les abeilles ſans ame ſpirituelle, ſont capables de ſe choiſir une habitation commode, de ſe mettre en ſocieté, de ſe donner un chef, de travailler pour le bien public & d'agir pour une fin : qui empechera de ſoutenir que dans les hommes, c'eſt une ame matérielle, qui penſe, qui ſe reſſouvient & qui agit pour une fin : qui empéchera de

de dire que les Tyriens n'avoient beſoin que de cette ame pour bâtir Carthage ? & que toute la différence qu'il y a, c'eſt que Rome & Carthage ne ſe ſont policées qu'avec le temps, au lieu que la police regne dabord dans la république des abeilles.

L'abeille dès qu'elle eſt au jour, voit du premier coup d'œil l'ordre qui regne dans l'état, dont elle devient citoyenne : elle connoit l'emploi où elle eſt deſtinée & le remplit ſans avoir beſoin ni d'inſtruction, ni d'xeperience ; eſt-ce que notre ame jouit dabord d'une lumiére auſſi vive, d'un discernement auſſi éxact, & d'une ſuite de vuës, & de raiſonnements qui ne s'acquiérent que par l'expérience & qu'avec grand' peine ?

Voilà le grand embarras où ſe jette l'Anticartéſien. Il eſt dans un defilé ſi étroit qu'il ne pourra en ſortir, vous ne vous appercevrez pas, lui dira le ſectateur de Descartes, qu'en voulant trop prouver, vous ne prouvez rien. Les abeilles, dites vous, font

ſont des choſes merveilleuſes, donc elles ne ſont pas des machines; fort bien repond le Cartéſien, elles ſont donc des anges, pour ne pas dire des dieux.

La république des abeilles eſt plus parfaite que celle du divin Platon, pourquoi donc mettrez-vous l'abeille au deſſous de l'homme.

C'eſt que l'homme, repliquez-vous, a le don de la parole, dont les animaux ſont privés; fort bien, rapellez-vous, Mrs. l'hiſtoire de la tour de Babel. Vous vous rappellez les hommes qui avoient conçû un plan, & après ſe l'être communiqué, ils mirent de concert la main à l'ouvrage, pour éterniſer leur nom & leur mémoire. Dieu deſaprouva ce deſſein fondé ſur la vanité, le grand mobile des actions humaines. Que fit la ſageſſe éternelle pour faire échouer ce projet inſenſé? de quel moyen ſe ſervit-elle? De la confuſion des langues.

Com-

Comment arrive-t-il donc que les abeilles agiſſent de concert, ſi elles ne s'entendent pas ?

L'homme a ſon langage, les bêtes ont le leur ; ſi les brutes, dit le P. Bougeant, nous entendoient converſer, jaſer, mentir, médire, extravaguer ; auroient-elles lieu de nous envier l'uſage que nous faiſons de la parole ?

Les abeilles ne parlent qu'à propos, & toujours ſenſément. Leur entrepriſe ſi bien ſuivie & ſi bien exécutée & leurs actions merveilleuſes, valent mieux au jugement même du P. Daniel, qu'un ſyllogiſme en Bocardo, & qu'un playdoyer d'une heure.

Que le ſort des abeilles eſt à envier ! l'homme lit Vitruve, apprend la géométrie, & voyage en Italie où il voit des morceaux achevés d'architecture ; il a ſous ſes yeux d'autres chefs d'œuvres modernes, il prend ſon plan ſur ces modéles, & à la ſuite de beaucoup de raiſonnements

& de réfléxions, il s'égare, il ſe trompe. Les abeilles au contraire du Monopotana, de la Cafrerie, de la Cochinchinne, naiſſent tout auſſi habiles, & toutes auſſi expérimentées que celles de l'île de France, & en ſavent autant le premier jour de leur naiſſance, qu'au dernier jour de leur vie; elles arrivent dès la premiére fois, au point de la perfection, & leur premier coup d'eſſai, eſt un coup de maître.

Sortons de la république des abeilles, & transportons-nous chez les Hottentots, les Hurons, dans la Cafrerie, nous y trouverons des fauvages ſans police, ſans habitations fines, comparons le tout enſemble; ſi on met de la connoiſſance dans les abeilles, ne ſera-t-on pas obligé de convenir qu'il y a plus de perfection dans leur ame, que dans celle des Cafres & des Souriquois.

Mais d'où peut venir, dit Mr. de Buffon, * cette uniformité dans tous les

* Hiſt. nat. Tom. II. pag. 260.

les animaux ? pourquoi chaque eſpéce ne fait-elle jamais que la même choſe de la même façon ? pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux, ni plus mal qu'un autre individu ? y a-t-il de plus fortes preuves que leurs opérations ne ſont que des réſultats méchaniques & purement matériels ? car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumiére qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, ſi l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ? chaque individu de la même eſpéce feroit quelque choſe d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non, tous travaillent ſur le même modéle, l'ordre de leurs actions eſt tracé dans l'eſpéce entiére, il n'appartient point à l'individu, & ſi l'on vouloit attribuer une ame aux animaux, on ſeroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque eſpéce, à laquelle chaque individu participeroit également. Cette ame ſeroit donc néceſſairement diviſible & par con-

ſéquent matérielle ; car pourquoi l'imitation ſervile nous coute-t-elle plus qu'un nouveau deſſein ? c'eſt parce que notre ame eſt à nous & qu'elle eſt indépendante de celle d'un autre.

Après de pareilles réflexions peut-on traiter le Cartéſien d'entêté, d'endurci, d'incorrigible.

Les Péripatéticiens reſtent ici embourbés d'une maniére qui fait pitié, ils montrent trop de foibleſſe en ſe défendant ; voyons s'ils auront quelque force en attaquant.

Le P. Daniel, dit Bayle, montre que les arguments des Cartéſiens nous conduiſent à juger que les autres hommes ſont des machines. C'eſt peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une penſée très-judicieuſe que l'on peut avoir de la nature des connoiſſances humaines. Il ſemble que Dieu qui en eſt le diſtributeur, agiſſe en Pere commun de toutes les ſectes, c'eſt-à-dire, quil ne veuille point ſoufrir qu'une

qu'une ſecte puiſſe pleinement triompher des autres & les abîmer ſans reſſource. Une ſecte terraſſée, miſe en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de ſe reléver, dès-quelle abandonne le parti de la défenſive, pour agir offenſivement, par diverſion & par retorſion. Le combat des ſectes eſt toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troyes fut priſe ; tour à tour elles ſe vainquent l'une lautre ſelon qu'elles changent les parades en riſpoſtes.

Le Cartéſien n'a pas plutôt renverſé, ruiné, annéanti, l'opinion des ſcholaſtiques ſur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ſes propres armes & lui montrer qu'il prouve trop ; & que s'il raiſonne conſéquemment, il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit ſoutenir ſans s'expoſer au ridicule, & ſans admettre des abſurdités qui

fautent aux yeux. Car où eſt l'homme qui oſeroit dire, qu'il n'y a que lui qui penſe, & que tous les autres ſont des machines ? ne le regarderoit-on pas comme un perſonnage plus extravagant que ceux qu'on enferme dans les petites maiſons, ou que l'on ſequeſtre de toute ſociété humaine ; cette conſéquence du dogme Cartéſien eſt un facheux rabat de joye ; elle eſt ſemblable aux pieds du Paon ; c'eſt une laideur qui mortifie la vanité, que le brillant du plumage avoit inſpirée.

Vous voyez, Meſſieurs, que j'ai donné au P. Daniel uu bon ſecond, un grand champion & un des meilleurs gladiateurs de plume que nous ayons. Reſte à voir, ſi l'endroit de la place eſt auſſi foible qu'on veut bien l'annoncer.

Je ne veux point ici me ſervir de toutes mes forces, employer les raiſons du P. Lami, cité par Bayle, & retorquer l'argument contre mes ad-

adverſaires. J'ai pris le deſſein de répondre à une objection du même ton qu'elle eſt faite.

Les bêtes ſelon Descartes, dit-on, ſont de pures machines; donc les autres hommes doivent être reputés de purs automates par un Cartéſien. Je nie la conſéquence, pourquoi ? c'eſt que la conduite des bêtes eſt toujours uniforme : leur allure eſt toujours la même.

* Mais l'homme ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée.
Voltige inceſſament de penſée en penſée :
Son cœur toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſait, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le ſouhaite.
Voilà l'homme en effet, il va du blanc en noir,
Il condamne au matin, les ſentiments du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode,

* Boileau ſ. 8.

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Bayle, qui fut proteſtant, enſuite catholique, & enfin relaps doit être content de ma preuve. Mais le P. Daniel feroit-il plus obſtiné & plus endurci que Bayle ? je ne le crois pas, & on ne doit pas le croire, il connoit tout le ſel des vers ſuivants :

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins ?
Jamais pour s'aggrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hircanie ?
Les animaux, ont ils des univerſités ?
Voit-on fleurir chez eux les quatre facultés ?
Y voit-on des ſavants, en droit, en médecine ?
Endoſſer l'écarlate & ſe fourrer d'hermine ? *

Cette derniere preuve, Meſſieurs, me paroit déciſive pour la différence eſſentielle qui eſt entre l'homme & la bête : cette ſeule preuve auroit tous

* Boileau.

tous les ſuffrages de l'univerſité de Majorque ; tachons de mettre encore de notre parti les aſtronomes.

N'eſt-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas à meſuré les cieux ?

Eh bien, Meſſieurs, le brillant du plumage du Paon ne convient-il pas au cartéſianiſme ? & la laideur des pieds de cet animal au péripatétiſme ? non jamais on ne pourra expliquer par le méchaniſme les bizarreries, la foibleſſe & la grandeur de l'eſprit humain.

Un âne pour le moins inſtruit par la nature
A l'inſtinct qui le guide, obéit ſans murmure,
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois,
Sans avoir la raiſon, il marche ſur ſa route,
L'homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute.
Reglé par ſes avis, fait tout à contre temps
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon, ni ſens.
Tout lui plait & déplait, tout le choque & l'oblige.

Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard, aime, évite, pourſuit,
Défait, réfait, augmente, ôte, éléve, détruit.

Ce qui doit être un grand rabat joye pour le P. Daniel & Bayle, c'eſt qu'ils ſont demeurés en chemin, & qu'ils n'ont pas ſçû pouſſer leurs difficultés. Voici comme ils devoient s'y prendre. Toutes les raiſons qui prouvent que les hommes ne ſont pas des automates, ſont contraires aux principes de Descartes ; donc un Cartéſien par conſéquent doit croire que tous les hommes, excepté lui, ſont de pures machines. Quand on aura prouvé la premiére propoſition, j'ai de bonnes réponſes à y faire. Elles ſont toutes prêtes, mais la preuve reſtera longtemps à venir.

Si je demandois à un Péripatéticien, tout animal à figure humaine, eſt-il homme; il ne manqueroit pas de me répondre, oüi. Mais, lui ajouterai-je, ne ſavez-vous pas que le

le conducteur de Tobie, buvoit, mangeoit, marchoit, parloit & avoit la figure humaine, quoiqu'il ne fut point homme, mais un ange? Qui m'empêchera donc de transformer tous les hommes en anges? par quoi les diſtinguerez-vous? je crois que mon Péripatéticien pourroit être embarraſſé; pour moi, je dirois, ah, plut-à-Dieu que jeuſſes à vivre, & que jeuſſe vécu avec des anges!

Celui de Tobie, ne lui fit que du bien, & il le fit ſans interêt. Les hommes, au contraire, ſont diſſimulés, vicieux, calomniateurs, hypocrites, traîtres, intéreſſés, &c. Telle eſt la nature de l'homme; c'eſt là, où on peut le reconnoître. Non tant de vices & de vertus, tant de foibleſſe & de grandeur ne peuvent être le jeu du pur méchaniſme.

Voici une ſeconde objection qui attaque plus directement le ſyſtême de Descartes.

Il me paroît demontré, dit Mr. de Voltaire, * que les bêtes ne peuvent être de ſimples machines. Voici ma preuve, Dieu leur a fait préciſement les mêmes organes du ſentiment que les nôtres, donc ſi elles ne ſentant point, Dieu a fait un ouvrage inutile. Or Dieu, de votre aveu même ne fait rien en vain. Donc il n'a point fabriqué tant d'organes de ſentiment, pour qu'il n'y ait point de ſentiment, donc les bêtes ne ſont point de pures machines.

Il faut l'avoüer, cette difficulté a quelque choſe d'éblouiſſant, quoi ? les bêtes ont des yeux & ne voyent pas : ont des oreilles & elles n'entendent pas. Cela ne revolte-t-il pas le ſens commun ? ne précipitons point, Meſſieurs, notre jugement, examinons ce qui ſe paſſe dans nos organes, par exemple dans notre œil, lorsque nous voyons un objet : je remarque d'abord une impulſion

* 13. Lettre Philoſ.

pulſion qui vient de dehors. 2dò, Le nerf optique en eſt ébranlé. 3tiò De cet ébranlement du nerf optique, ſuit un mouvement dans le corps & ſouvent l'ame n'y a aucune part, comme dans les terreurs paniques. 4tò, l'ame connoit l'objet & de cette connoiſſance réfléchie reſulte un ſentiment d'amour, de haine, d'indifférence : enfin l'ame y decouvre les degrès métaphiſiques de l'objet, ce en quoi il convient ou ne convient pas avec d'autres êtres.

Donc le mot voir, dit deux choſes, paſſion & action. La paſſion eſt pour l'organe, l'action regarde l'ame. Donc dans l'homme outre les yeux du corps, il y a de plus, les yeux de l'eſprit.

Cela étant ainſi expliqué, le Cartéſien toujours ferme dans ſes principes, ne doute point que les bêtes ne voyent un objet des trois premiers maniéres que j'ai devéloppées. Elles

Elles voyent donc des yeux du corps, & elles voyent mieux que nous : leurs organes plus fins que les nôtres ſont d'autant plus ſurs & plus réglés, que n'ayant point d'ame, ni les yeux de l'eſprit, ni rien ne les detourne de ſuivre l'impreſſion & la détermination du mouvement qu'elles reçoivent, ſelon les loix poſées par le Créateur & le Conſervateur de leur être: en quoi il n'y a rien que de paſſif, que d'étendu, que de corporel ; ce n'eſt qu'un mouvement machinal, donc les yeux du corps ſuffiſent pour la conſervation de l'automate, & les yeux de l'eſprit ſont la ſeule différence de la maniére que l'homme & la brute voyent. Donc ſi les roües & le grand reſſort ne ſont point un vain ornement dans une montre : de même, on ne peut dire que les organes dans les bêtes ne ſoyent que pour la parade & des meubles inutiles. C'eſt par leur moyen que le

le cheval évite le précipice, comme je l'ai montré. Ce ſont des piéces néceſſaires pour la conſervation des brutes.

Vous voyez, Meſſieurs, que je ne diſſimule point les difficultés, il en reſte une aſſez conſidérable par laquelle je finis.

Cette penſée que les bêtes ſont des automates, dit Mr. Bernier, * eſt capable de rendre notre ſiécle ridicule à la poſtérité, qui ne pourra aſſés s'étonner qu'on ait pû avancer des propoſitions ſi éloignées du ſens commun. Car enfin ſera-t-il jamais poſſible d'éléver les enfants dans la croyance que les bêtes n'ont point d'ame qui connoiſſe, tout ce qu'ils leur voyent faire ſi ſemblable à ce qu'ils expérimentent en eux-mêmes & à ce qu'ils voyent dans les autres hommes, ne les convaincra-t-il pas toujours du contraire? ce penchant & cette propenſion ſi grande que nous

* Premiére partie de l'abrégé de Gaſſendi.

nous avons à croire que les animaux connoiſſent, n'eſt-ce pas un ſigne certain que c'eſt la nature elle-même qui nous le dit, & qui nous inſtruit intérieurement de cette vérité?

Je m'apperçois, Meſſieurs, que cette difficulté vous frappe. Ne précipitez point, je vous prie, votre jugement & continuez à donner une attention favorable à la réponſe que je vais faire.

On a tort de traiter le ſentiment de Descartes de nouveau & de contraire au ſens commun, Car ſi on croit Mr. du Rondel, * ce n'eſt pas ſeulement du temps de St. Auguſtin qu'on a douté de l'ame des bêtes; c'eſt auſſi du temps des Céſars, c'eſt-à-dire plus de 300. ans avant ce Pere de l'égliſe. Les Stoyens ne parloient d'autre choſe; juſqu'à ſoutenir dans leurs écoles, qu'il n'y avoit que de

* Extrait d'une lettre de Mr. du Rondel à Mr. Bayle 1684. qui croyoit qu'avant St. Auguſtin, on ne parloit pas de l'ame des bêtes.

de la reſſemblance entre nos actions & celles des bêtes, & que dans les bêtes & dans les hommes, il y avoit une nature abſolument différente.

Qu'on ne s'aille pas imaginer qu'ils ne diſoient cela que de certaines actions comme de la digeſtion, ils l'enſeignoient auſſi des paſſions les plus vehementes & les plus ſenſibles. Un lion ſelon eux ne ſe mettoit point en colère, quoiqu'il dechirât en pieces tout ce qu'il trouvoit devant lui dans l'arêne ; c'eſt qu'il étoit dans les fremiſſements & les bouillons de ſon ſang, que par malheur, ou autrement des objets peu convenables à la nature de cet animal avoient brouillé & effarouché.

Les bêtes, dit Seneque, n'ont envie ni de bien faire, ni de mal faire, *iraſci non magis ſciunt quam ignoſcere.* Pourquoi cela ? c'eſt que ſi les bêtes étoient capables de ſe courroucer, elles ſeroient auſſi capables de pardonner. Or comme la clemence eſt un effet de la raiſon, & la colère une

paſſion contraire à la raiſon, & que les bêtes n'en ont point : les Stoyens concluoient que les bêtes n'étoient point ſuſceptibles de colère ni de toute autre paſſion : & Diogéne * 300. ans avant les Stoyens a crû & a enſeigné en termes formels, que les bêtes n'avoient ni ſentiment ni connoiſſance. Or l'opinion des Stoyens n'a pas rendu ridicule le temps des Céſars, il n'y a donc rien à craindre de ce côté-là pour le ſiècle de Descartes & de Gaſſendi.

St. Auguſtin écrivoit il y a plus de douze cent ans, que l'opinion qui ôtoit l'ame aux bêtes paroiſſoit abſurde & que cependant de très-ſavants perſonnages la ſoûtinoient de ſon temps, & l'avoient ſoutenuë auparavant.

Je ne vous renverrai pas, Meſſieurs, à l'autheur du livre intitulé : *Doctrina Chriſtiana*, dont le ſixiéme volume tend uniquement à prouver par des textes de St. Auguſtin que ce grand Docteur

* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres 1684.

Docteur a crû que les bêtes ſont de purs automates : je veux que Descartes ſoit le pere de cette opinion, ſera-t-elle donc fauſſe parcequ'elle eſt nouvelle ? les arts ne ſe perfectionnent-ils pas tous les jours, ne fait-on pas de nouvelles decouvertes dans la phyſique & dans l'aſtronomie ? les ſyſtémes de Copernie, d'Harvée, de Boërhave ſont donc faux : & ſi en fait de phyſique la généralité & l'antiquité d'une opinion eſt une marque certaine de vérité, il faudra donc croire que la canicule a les vertus que Virgile a chantées & que l'almanach lui attribue.

Vous voyez, Meſſieurs, que le raiſonnement de Mr. Bernier tend à accrediter toutes les erreurs populaires. Il faudra dire aux femmes & aux enfants que l'odeur eſt dans le vaſe, la chaleur dans le feu, la douleur dans la main, la blancheur dans le lait, la douceur dans le ſucre. Car ne ſeroit-il pas bien difficile de les convaincre du contraire ? que faut-il donc faire ? le voici.

Il faut dire aux enfants, que dans la recherge de la vérité, il y a beaucoup d'écuëils à éviter: qu'il ne faut point juger d'une choſe que lorſqu'on a des idées claires & diſtinctes, & que c'eſt ſur ces idées qu'on doit fonder ſon jugement & non ſur ce que les autres en penſent.

Abregeons & diſons aux enfants avec St. Thomas: voyez cette fleche, elle va au but comme ſi elle avoit de la raiſon pour ſe regler dans ſon mouvement. Conſidérez cette montre: penſez-vous qu'elle ait été faite ſans induſtrie? ſi donc vous rapportez ce qu'il y a de merveilleux dans les ouvrages des hommes à la ſagacité des artiſans, pourquoi donc ne rapporterions-nous pas ce que nous voyons de plus ſurprenant dans les choſes naturelles à la ſageſſe infinie de leur divin architecte.

Et de-là il arrive, continue le St. Docteur * que les actions des bêtes marquent ſouvent de la raiſon parce qu'elles

* St. Thomas L. 2. art. 13.

qu'elles prennent les meſures les plus juſtes & les plus conformes à la fin qu'elles ſe propoſent, mais cela vient de ce que le divin ouvrier les a reglées & ordonnées de la ſorte.

Telle eſt la concluſion de l'ange de l'école ; concluſion juſte & raiſonnable. En effet, il faut dire aux enfants que quand un effet peut naître de deux cauſes différentes, l'on ne doit pas reconnoître une de ces cauſes au préjudice de l'autre ſans de bonnes raiſons. Or ce qui ſe remarque dans les animaux, peut être produit par la ſeule diſpoſition de leurs organes, ou par une ame connoiſſante, donc il faut avoir de bonnes raiſons pour ſe determiner en faveur de l'une de ces cauſes, la bien pénétrer, voir ſi elle rend mieux raiſon des opérations de la brute, ſi elle eſt moins ſujette à des difficultés invincibles & à des inconvénients inſurmontables. Mais il y a de ces inconvénients à mettre une ame dans les bêtes, donc leurs actions ſont une

ſuite des loix de cette ſageſſe éternelle, qui ſe jouë dans l'univers.

Je ne me flatte point, Meſſieurs, d'avoir épuiſé la matiére que j'ai traitée, & je n'ai pas beſoin de vous dire que je connois peu les batteries de la fine dialectique. Ce n'eſt pas là mon métier, mais la bonté de ma cauſe ſouffrira-t-elle de ma foibleſſe & de mon ignorance ? non, vous êtes des juges trop juſtes & trop équitables, vous ſavez rendre juſtice au mérite ; vous ſavez que Descartes a eu pour diſciples les plus grands génies. Quelle différence ! ſi un Mallebranche, ſi un Regis avoit manié le même ſujet, il n'eſt point d'eſprit incredule, dont leurs raiſons n'euſſent briſé l'incrédulité.

Je crains de m'être trop étendu pour avoir trop ſuivi mon zéle, mais il m'étoit difficile de ne faire qu'effleurer une matiére ſi belle après l'avoir entamée. jaurois mieux fait, je l'avouë, ſi j'avois pris le parti de me taire & celui de vous écouter.

Intererit multum ... loquatur . . .
Maturus-ne ſenex, an adhuc florente juventâ
fervidus. Hor. L. I.

SECOND ENTRETIEN.

Notre ſeptuagénaire avant que de commencer à parler, montra un front plus ridé qu'à l'ordinaire, il paroiſſoit embaraſſé. Cependant après avoir paſſé trois fois la main ſur la barbe, il commença ainſi :

Un certain Grec diſoit à l'empereur Auguſte,
Comme une inſtruction utile autant que juſte.
Que lors qu'une avanture en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre Alphabet,
Afin que dans ce temps la bile ſe tempère,
Et qu'on ne faſſe rien, que l'on ne doive faire.
J'ai ſuivi ſa leçon & veux me modérer. *

* Ecole des femmes ſc. 4. act. 2.

Quel paralelle entre Ariſtote, le génie de la nature, l'oracle de la vérité, & un certain Descartes, qui eſt un nouveau venu, un intrus, un perturbateur du repos public dans l'état philoſophique, un novateur, le deſtructeur des qualités occultes, l'aſſaſin des formes ſubſtantielles, & le meurtrier de toute génération péripatéticienne ? voilà l'homme à la mode : voilà la marotte du temps. *O tempora, o mores* ! quel aveuglement ! on ſe fait gloire de ſuivre un ſchiſmatique, un hérétique & un athée. Quel bien pour le lycée, ſi Voëtius avoit pu réuſſir à le faire bruler vif, il l'auroit fait ſans doute s'il l'avoit pu tenir. Mais, dira-t-on, comment auroit-on pu le condamner au feu, ſous prétexte d'athéiſme ? Voëtius ne ſavoit-il pas que Descartes s'occupoit alors à ſes nouvelles démonſtrations de l'exiſtence de Dieu ? ouï, ſans doute il le ſavoit, & c'eſt ſur cela même qu'il auroit inſtruit ſon procès. Ce novateur ne vouloit

vouloit point dire avec les péripatéticiens que Dieu eſt un être pur, c'eſt à dire ſans potentialité. Il détruiſoit donc le Dieu d'Ariſtote, pour mettre ſur le thrône de l'univers, un autre Dieu.

Je m'arrête ici tout court, dans la crainte d'oublier la leçon de mon Grec. Car mon deſſein eſt de confondre les Cartéſiens par raiſons démonſtratives, & de ne point dire d'injures à leur chef; je ne dirai donc pas que Descartes fut exilé de ſa patrie, & juſtement perſécuté par les Péripatéticiens, fils naturels & légitimes d'Ariſtote, & par tous les docteurs en *us*, Revius, Donimatius, les deux Voëtius &c.

Mais, dira-t-on, Descartes n'a-t-il pas eu la gloire de faire ſecte? quelle gloire, répondrai-je, d'avoir compté autant de femmes que d'hommes dans ſon parti? ſa philoſophie n'eſt bonne que pour les enfants. Platon voyagea la plus grande partie de ſa vie, & après avoir parcouru

la Grèce & converſé pendant treize ans en Egypte avec les prêtres, il répandit dans ſes dialogues une philoſophie ſi profonde & ſi obſtruſe que le ſeul Marſile Ficin a pu y atteindre; les Cartéſiens au contraire ont une logique, qu'un enfant même de qualité apprend en quatre jours, & dans quinze autres il peut faire ſon cours de phyſique expérimentale. C'eſt devenir Philoſophe à bon marché.

D'un autre côté pour être ſavant; il n'eſt plus néceſſaire d'apprendre les langues ſavantes & ſur tout le latin ſi néceſſaire pour lire Averoës, ce prodige de génie; les leçons ſe font en langue vulgaire, Rohault, Regis, Malebranche ont écrit en françois. L'univerſel à *parte rei* ne peut-être franciſé, tant pis pour lui, on n'en fera plus mention comme d'une choſe inutile. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipton*, ne peuvent être habillés à la françaiſe, on ſe moquera de ces regles, qui peuvent ſeules

ſeules prouver l'étenduë de
humain, *a a a*, *a a e*, *a i i*, *e i*
cela eſt bien trouvé, dit on
faire aller un cheval de poſ
faut-il pas être bête de ſomn
raiſonner ainſi. Chut, je n
viens de l'alphabet.

Avouez-le, Meſſieurs, eſt-
la ſageſſe ou la philoſophie
convertir en turlupinades! n
pas un goût dépravé & abho
tous les honnêtes gens, & ne
rois-je pas la vérité ſi j'oublie
dire que Descartes ne s'eſt fr
chemin à la renommée que p
turlupinades.

Vous ſavez, Meſſieurs, que
dant trois mille ans, Ariſtote l'
de la vérité a joüi du privilé
l'infaillibilité. On ne penſoi
par lui, & on ne connoiſſoit d
étude que celle de ſavoir ſa p
Descartes ouvre une autre
philoſophique; l'amour de la
veauté qui a tant d'empire ſ
cœur de l'homme, lui attire

ſectateurs. Les honnêtes gens gémirent de ce qu'on quittoit les routes frayées & qu'on oſoit franchir les bornes ſacrées poſées par Ariſtote. On prit en conſéquence le parti de s'adreſſer au Parlement : ce parti étoit ſage, les ſectateurs d'Ariſtote étoient nombreux, ceux de Descartes inſolens, de maniére qu'il y avoit tout à craindre d'une diſpute réglée, des paroles on en auroit pu venir aux coups : une douzaine de volumes d'Averoës, ou d'Oviedo lancés par les hybernois auroient étouffé, détruit, annéanti la cabale naiſſante de Descartes.

On avoit vû ſous le régne de Louis le jeune, un Rouſſelin Breton, à la tête des Nominaux, diſputer à main armée dans l'univerſité de Paris, contre ceux qui tenoient l'univerſel *à parte rei*, & des arguments en venir aux épées, de ſorte qu'il en arriva mort d'homme.

La même ſcêne pouvoit ſe renouveller. L'univerſité craignoit avec raiſon

raiſon de ſe voir enſanglantée
jet de Descartes. Dame ju
droit de lévée des corps mo
il en eut toujours fallu paſſ
ſes mains. On jugea donc
plus court étoit de préſenter u
quête au Parlement, tendante à
tenir Ariſtote en la pleine & p
poſſeſſion & jouiſſance des éco
l'univerſité, à ordonner qu'il
toujours ſuivi & enſeigné p
regents, docteurs, maîtres és
profeſſeurs de ladite univerſit
à faire reconnoître ledit Ariſtote
juge ſans appel & non comp
de ſes opinions.

Le croirez-vous, Meſſieurs, l
devoit paſſer d'une voix unan
lors que la bouffonnerie d'un
latan fit tourner la tête à l'ho
le plus ſage & au plus reſpec
Magiſtrat qu'ait eu le Parlemen
Paris. * Un arrêt burlesque e
la cauſe, le ſiècle étoit monté ſu
ton. Ariſtote, diſoit-on, eſt
vi

* Mr. De Lamoignon, premier Préſide

vieux, donc il radote. Descartes au contraire eſt tout jeune, donc il a la raiſon en partage. Sur ce pitoyable raiſonnement, Descartes eſt metamorphoſé & traveſti d'une maniére à n'être plus reconnoiſſable : ce n'eſt plus lui qu'on attaque, c'eſt la raiſon même, & en conſéquence de cette idée extravagante, on demande à la Cour que la raiſon ne ſoit plus écoutée dans l'univerſité, que n'ayant jamais été admiſe ni aggregée audit corps, elle devoit en être bannie à perpétuité, & que défenſes devoient lui être faites d'y entrer, à peine d'être déclarée janſeniſte & amie des nouveautés.

On ajoutoit que ladite raiſon auroit entrepris de diffamer les formalités, matérialités, entités, identités, virtualités, ecceïtés, pétreités, polycarpeités & autres êtres, tous enfants & ayant cauſe de defunt maître Jean Scot, leur pére ; ce qui cauſeroit la totale ſubverſion de la philoſophie ſcholaſtique, dont elles font

ſont tout le myſtère, & qui tire d'elles toute ſa ſubſtance. On demandoit encore que le feu fut logé au concave de la lune, ſelon les certificats d'Ariſtote, & les viſites & deſcentes faites par lui ſur les lieux.

Ces turlupinades firent rire, & Descartes eut les rieurs pour lui. C'étoit le goût du ſiécle ; ſi vous ne voulez pas m'en croire, croyez en Boileau.

Au mépris du bon ſens, le burlesque effronté,
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales,
Le parnaſſe parla le langage des hales,
La licence à parler, alors n'eut point de frein,
Apollon traveſti, devint un tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du clerc & du bourgeois, paſſa juſques aux Princes,
Le plus mauvais plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Descartes, * tout trouva des lecteurs.

Bientôt

* Il y a dans Boileau d'Aſſouci & le vers y eſt, on ne doit pas y regarder de ſi près pour un étranger.

Bientôt on ne parla plus que de matière ſubtile, globuleuſe, ſtriate ou canelée. Tout retentiſſoit des loix de la communication du mouvement, & avec ces premiers principes, empruntés de Democrite, ou d'Epicure, on eut la temérité de vouloir expliquer tous les phénomènes de la nature. Le nouveau ſyſtéme Cartéſien fut attaqué par les théologiens & par les philoſophes, les difficultés pleuvoient de toutes parts, & Descartes ne tint pas toujours ferme; il lâchoit le pied & allant juſqu'à dire que peut-être Dieu pouvoit faire que deux & deux ne fiſſent pas quatre, il ruina lui-même & renverſa tout l'édifice qu'il avoit voulu conſtruire. Il eſquivoit les difficultés au lieu de les reſoudre, il étoit accablé ſous leur poids, mais la plus accablante de toutes, fut celle que lui propoſèrent les Ariſtotéliciens.

Vous connoiſſez, lui dirent-ils la ſagacité des animaux, le renard eſt fin

fin & ruſé : dites-nous un peu de quoi ſon ame eſt compoſée ? eſt-elle paitrie de matière globuleuſe ou ſtriate, ſubtile ou canelée ? la matière doüée d'un certain mouvement & d'une certaine diſpoſition des parties, eſt-elle donc capable de voir, d'entendre, de connoître, d'aimer ? Nierez-vous l'exiſtence des bêtes, que vous paroiſſez embarraſſé ? Il l'étoit en effet, & ne pouvant délier le nœud, il le coupa, & avanca témerairement que les bêtes ne ſont que de purs automates, ce qui eſt le comble de l'abſurdité. Ce ſentiment lui fit perdre le titre de philoſophe, & on lui donna celui de Romancier, & il ne fut plus queſtion que du roman de Descartes. On avoit raiſon, car ce philoſophe à la faveur d'une abſurdité n'avoit pu ſe tirer du défilé, où les Péripatéticiens l'avoient mis. Suppoſons, lui diſoient-ils, que les bêtes ſont des machines, voyez cette aigle qui va ſe repoſer ſur ce rocher. Elle agit contre tou-

tes les regles & détruit cette belle loix du mouvement que vous avez établie la première, ſavoir qu'un corps une fois mû, doit toujours perſéverer dans ſon mouvement, s'il ne rencontre point d'obſtacle.

Mais voici une autre difficulté. Voyez cette même aigle qui quitte ſa place pour courir après ſa proye, elle mépriſe la ſeconde de vos regles, ſavoir qu'un corps une fois en repos, y doit perſéverer, juſqu'à ce qu'un autre corps le chaſſe de ſa place.

Quittons les bêtes, qui par leur ſagacité ſe vengent hautement & publiquement de l'injuſtice que Descartes leur a voulu faire, & lui donnent cent dementis, abandonnons à la riſée publique, l'hypothèſe cartéſienne; j'ai preſque honte de réfuter des ſotiſes qu'on n'a pas eu honte de ſoutenir: & lorsque je penſe à toute l'extravagance du ſentiment qui fait les bêtes de purs automates, j'ai preſque honte d'être homme.

En

En ſuivant, Meſſieurs, la route de mon maître Ariſtote, qui eſt de détruire le ſentiment de ſes adverſaires, avant que d'établir le ſien, j'ai encore à refuter un ſecond ſyſtême tout auſſi extravagant que le premier, mais infiniment plus dangereux. Permettez-moi de faire ici une petite reflexion. Dès qu'on eut abandonné Ariſtote, chacun ſe mêla d'innover. Descartes a fait un nouveau ſyſtême, diſoit-on, n'ai-je pas autant de droit que lui, d'en faire un? & de même que des gens qui ſe trouvent dans un bois, & qui ne ſçavent où ils vont, s'écartent de leur route, les uns à droite, les autres à gauche, de même les antipéripatéticiens ſe ſont tous également égarés du droit chemin, quoique diverſement.

Triſte effet de l'envie de briller & de l'amour pour le merveilleux! Descartes a fait la bête, un automate corporel & tout matériel; un autre fera l'homme, automate ſpirituel.

Leibniz paroit ſur la ſcene & monte ſur le char de la vanité & de la nouveauté *quos tulit in ſcenam ventoſo gloria curru.*

Ecoutez, Meſſieurs, cria-t-il, je vrais denoüer le nœud du probleme de l'ame des bêtes. Mon ſentiment a de quoi plaire, parcequ'il jouit de toutes les graces de la nouveauté ; feüilletez tant qu'il vous plaira les theologiens & les philoſophes, les latins & les grecs, vous mavoüerez que mon ſyſtême m'appartient en propre, & que perſonne avant moi n'en a eu l'idée. Mais ſi la vérité en général eſt difficile à trouver, ſi elle eſt concentrée dans un puits ou dans un goufre, comme l'ont prétendu les Pyrrhoniens, comment pourra-t-on ſaiſir une vérité neuve, dont on ne trouve nul veſtige dans l'antiquité ? Auſſi m'objecte-t-on que je ſuis incomprehenſible & plus obſcur que Platon. Ceux qui me font cette difficulté, doivent être ſans doute Pythagoriciens & tenir pour le dogme

de

de la réminiſcence. Sans ces préjugés ils euſſent compris mon ſyſtême, parceque rien n'eſt plus aiſé à comprendre. Imaginez-vous deux pendules dont l'une va par poids & l'autre par reſſorts. Elles ſonnent enſemble les quarts, les demys, les heures, & n'ont aucun beſoin d'être montées, parceque leur divin artiſan les fait joüir du mouvement perpétuel. Or l'harmonie qui ſe fait ſentir entre ces deux pendules, qui marquent également les heures & ſonnent toujours en même tems, cette harmonie, dis-je, regne dans l'univerſalité des êtres qui concourent au concert de l'univers, & éclate d'une maniére admirable & extraordinaire, dans les ſubſtances mixtes & animées, telles que ſont celles de l'homme & de la brute. Mon ſyſtême a cela de propre, qu'il explique tous les phénoménes de la nature & qu'il pare à toutes les objections. Prenons pour éxemple l'abeille. Son corps eſt la pendule *A*, qui va par

reſſorts : ſon ame eſt la pendule *B*, qui va par poids. Or les mouvements du corps de l'abeille ſont auſſi réglés que ceux de la pendule *A*, de maniére qu'en conſéquence des loix particulieres qui font mouvoir cet animal, il doit aller à telle heure chercher le thin & le romarin, & le rapporter à une autre heure déterminée dans la ruche : & de même que ſi la pendule *A*, étoit ſeule dans le monde, elle ne laiſſeroit pas que de marquer les minutes & les heures, de même auſſi le corps d'une abeille particuliere fut-elle ſans ame & ſans ſocieté, éxécuteroit les mêmes mouvements que nous admirons dans elle. Mais s'il ne faut qu'un corps à l'abeille pour avoir des mouvements, il lui faut une ame à cauſe de la joye, de la triſteſſe & des autres paſſions, qui ſont viſibles dans les animaux. Cette ame eſt la pendule *B* : & eſt réglée de maniére qu'à une telle heure elle doit ſentir de la faim, à une autre heure du plaiſir, &

& à une autre de la triſteſſe, & quand on ſuppoſeroit que cette ame fut ſans corps & ſeule dans l'univers, elle auroit ſucceſſivement les mêmes ſentiments dont je viens de parler en vertu de la loi de ſa création. Cependant les mouvements du corps de l'abeille concertent avec les ſentiments de ſon ame avec autant de juſteſſe que la pendule *A*, s'accorde avec la pendule *B*, & voilà pourquoi on s'imagine que le corps obéït à l'ame. C'eſt ici la clef de mon ſyſtême que je nomme, harmonie préétablie.

Ce ſyſtême ſi ſimple en apparence eſt d'une fécondité ſi admirable, qu'il ſatisfait à toutes les difficultés. Qui a travaillé, me direz-vous, à l'organization du corps de l'abeille? ſon corps, repondrai je, étoit organizé dans la ſemence ou dans l'œuf dont il eſt ſorti; & qu'elle eſt ſon ame, un être ſimple, ſpirituel, indiviſible & véritablement unique, or les corps des abeilles organizés dés

le commencement du monde, ne pouvoient ſubſiſter ſans formes ou ſans ames ; celles-ci ont donc été logées de tout tems dans les corps. Mais il reſte encore une plus grande queſtion, ſçavoir ce que ces ames deviennent à la mort des abeilles, cela eſt embarraſſant, & cela m'a fait juger qu'il n'y a qu'un ſeul parti raiſonnable à prendre, & c'eſt celui non ſeulement de la conſervation de l'ame, mais encore de l'animal même & de ſa machine organique, quoique la déſtruction des parties groſſiéres l'ait réduit à une petiteſſe qui n'échappe pas moins à nos ſens, que celle où il étoit avant que de naître. * Prenez des mouches noyées & puis enſevélies ſous de la craye pulvériſée, ne les voyez-vous pas reſſuſciter ? *

Les transformations des vers à ſoye, ſuffiſent pour démontrer ce que j'avance.

Ce

* V. Bayle. A. Rorarius.
* V. Journal des Sçavants du 27. Juin 1695.

Ce qui fait voir la ſolidité de mon ſyſtême, c'eſt qu'il n'a pu être ébranlé par un homme formidable par la force de ſa dialectique & très verſé dans la plus fine métaphyſique. Il hazarda quelques petites difficultés contre mon ſyſtême ; & le plaiſir qu'il eut de voir que je lui faiſois l'honneur d'y repondre, m'attira des compliments de ſa part, & d'autres objections auſſi foibles que les prémiéres. *

Selon ce ſyſtême, dit-il, le corps de Jules Ceſar ſuivit un progrés continuel de changements, qui répondoit exactement aux changements perpetuels d'une certaine ame qu'il ne connoiſſoit pas, & qui ne faiſoit aucune impreſſion ſur lui. Mais la vertu motrice du corps de Céſar, qui ſe modifioit ſelon la volubilité des penſées de cet eſprit ambitieux, eſt une force aveugle. Or une force aveugle ſe peut elle modifier ſi à propos, & un pareil ſyſtême n'eſt il pas incompréhenſible ?

* Bayle.

Point du tout, répondrai-je. Ce qu'il y a d'inintelligible dans les hypothéſes des meilleurs philoſophes, c'eſt l'influence réciproque de l'ame ſur le corps, & du corps ſur l'ame. C'eſt une choſe inexplicable & incompréhenſible. Or mon ſeul ſyſtême ſauve le reproche de cette incompréhenſibilité. Vous l'attaquez en diſant qu'une force aveugle ne ſe modifie pas, je penſe comme vous, & pour bien dreſſer votre batterie, il vous falloit prouver qu'une force aveugle ne pouvoit être modifiée, quand on feroit intervenir une intelligence infinie. Mais il eut été trop aiſé de là détruire cette batterie par l'éxiſtence de la vertu motrice & aveugle des reſſorts d'une pendule, qui n'a jamais eu de leçon pour bien marquer les heures, & qui cependant les marque très-exactement.

Ce qui augmente la difficulté, ajoute-t-il, eſt qu'une machine humaine contient un nombre preſque infini d'organes, & qu'elle eſt conti-

tinuellement expoſée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diverſité inombrable d'ébranlements exiſtent en elles mille ſortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette harmonie préétablie, & qu'elle aille toujours ſon train pendant la plus longue vie des hommes, non-obſtant les varietés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns ſur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuſcules tantot froids, tantot chauds, tantot ſecs, tantot humides, toujours actifs, toujours piquotans les nerfs, ou de cette maniére-ci, ou de celle-là. Je veux que la multiplicité des organes & la multiplicité des agens internes ſoient un inſtrument néceſſaire de la varieté preſque infinie des changements du corps humain : mais cette varieté pourra-t-elle avoir la juſteſſe dont on a beſoin ici ? ne troublera-t-elle jamais la correſpondance de

ces

ces changements & de ceux de l'ame &c. C'eſt ce qui paroit du tout impoſſible.

Cette objection eſt la foibleſſe même, repliquerai-je, aujourd'huy comme du temps fabuleux du cahos, le froid & le chaud, le ſec & l'humide, ne ſont-ils pas aux priſes dans un ſeul & même corps.*

Les corps n'agiſſent-ils pas les uns contre les autres? Ils ne ſuivent d'autres loix que celles du plus fort. Sans treve, ſans accomodement, ils ſont toujours en guerre; qu'y a-t-il de plus grand que de balancer ces forces contraires & de les reduire à l'équilibre? quoi de plus glorieux que de tirer l'ordre d'un deſordre apparent? c'eſt la gloire de l'être ſuprême. Pouvois-je donner une idée plus vraie & plus brillante de cette intelligence infinie qui embraſſe l'univers, qui pouvoit tout & conduit tout à ſes fins par des chemins ſurs, mais imperceptibles.

On

* Ov. L. 15. metamorph.

On a beau, ajoute Bayle, faire bouclier de la puiſſance de Dieu, pour ſoutenir que les bêtes ne ſont que des automates. Tout le monde hormis une partie des Cartéſiens rejette cette ſuppoſition, & il n'y a point de Cartéſien qui la voulut recevoir, ſi on la vouloit étendre juſques à l'homme, c'eſt-à-dire ſi l'on vouloit ſoutenir que Dieu a pû faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. La nature des choſes ne ſoufre point que les facultés communiquées à la créature, n'ayent pas néceſſairement certaines limitations. Il faut de toute néceſſité que l'action des créatures ſoit proportionnée à leur état eſſentiel, & qu'elle s'exécute ſelon le caractere qui convient à chaque machine. Car ſelon l'axiome des philoſophes, tout ce qui eſt reçu ſe proportionne à la capacité du ſujet. *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur.* Donc votre hypothèſe eſt impoſſible,

puiſ-

puiſqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celle des automates. Elle met une harmonie continuelle entre deux ſubſtances qui n'agiſſent point l'une ſur l'autre : mais ſi les valets étoient des machines, & qu'ils fiſſent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit, ce ne ſeroit pas ſans qu'il y eut une action réelle du maître ſur eux, il prononceroit des paroles, il feroit des ſignes, qui ébranleroient réellement les organes des valets.

Je vous réponds d'abord que vous ſuppoſez faux, en prétendant qu'il n'y a point de Cartéſien qui oſât dire que Dieu peut faire un automate, qui faſſe machinalement tout ce que nous voyons arriver dans le corps de l'homme. Il faut rendre aux Cartéſiens cette juſtice, c'eſt qu'ils ſont conſéquents dans leurs principes, dont l'automate corporel eſt une ſuite naturelle. Quant à la nature des choſes, j'ai pénetré celle des ſubſtances,

ſtances, je ſuis remonté juſques aux premiers principes actifs & indiviſibles, & je n'ai rien attribué à l'eſprit ou au corps, qui ne fut eſſentiel à leur nature. Mais j'ai compris évidemment que l'un ne pouvoit agir ſur l'autre. Quant aux corps, je ſuis fort éloigné de nier leur action réciproque, je n'ignore point que les valets n'ayent des oreilles, & à moins qu'ils ne ſoient ſourds, ils entendent fort bien les ſons qui frappent leurs organes. La clef de mon ſyſtême puiſqu'il faut le repeter, eſt que l'eſprit ne peut agir ſur le corps; or vous faites agir un corps ſur un corps, vous ſortez de la theſe, vous renverſez tout l'état de la queſtion, cela ne vous fait pas honneur.

Je vais mieux entrer dans votre hypotheſe, répliqua Bayle. Conſiderons à cette heure l'ame de Céſar, qui eſt ſelon vous ſimple, indiviſible, immatérielle, & comparons-la avec un atome entouré de vuide & qui ne rencontreroit jamais aucun autre

autre atome, la comparaiſon eſt très-juſte : car d'un côté cet atome à une vertu naturelle de ſe mouvoir, & il l'exécute ſans être aidé de quoi que ce ſoit & ſans être retardé ou traverſé par aucune choſe : & de l'autre côté l'ame de Céſar eſt un eſprit qui a reçu une faculté de ſe donner des penſées, & qui l'exécute ſans l'influence d'aucun autre eſprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'affecte, rien ne la traverſe. Si vous conſultez les notions communes & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que la maniére de ſon mouvement c'eſt la ſuite d'un axiome que vous aprouvez, ſçavoir qu'un corps qui eſt en repos ſera toujours en repos, & que celui qui eſt en mouvement garde toujours ce mouvement ou ce changement, c'eſt-à-dire la même viteſſe & la même direction, ſi rien ne ſurvient qui l'empêche. Tout le monde connoit clairement que cet atome ſoit qu'il ſe meuve par une vertu innée,

née comme Democrite & Epicure l'aſſuroient, ſoit qu'il ſe meuve par une vertu reçue du créateur, avancera toujours uniformement & également dans la même ligne, ſans qu'il lui arrive quelque fois de ſe detourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On ſe moqua d'Epicure lorſqu'il inventa le mouvement de déclinaiſon. Il le ſuppoſa gratuitement pour tâcher de ſe délivrer du labyrinthe de la fatale néceſſité de toutes choſes, & il ne pouvoit donner aucune raiſon de cette nouvelle partie de ſon hypotheſe; elle choquoit les notions les plus évidentes de notre eſprit; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome, qui aura decrit une ligne droite pendant deux jours, ſe détourne de ſon chemin au commencement du troiſiéme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obſtacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de ſa route, ou qu'il renferme quelque reſſort qui commence de joüer en ce moment-là.

La premiere de ces raiſons n'a point de lieu dans l'eſpace vuide. La ſeconde eſt impoſſible, puiſqu'un atome n'a pas la vertu de penſer. La troiſiéme eſt pareillement impoſſible dans un corpuſcule abſolument un. Faiſons quelque uſage de tout ceci.

L'ame de Céſar eſt un être à qui l'unité convient, au ſens de rigueur. La faculté de ſe donner des penſées, eſt ſelon vous une proprieté de ſa nature, elle l'a reçue de Dieu, quant à la poſſeſſion & quant à l'exécution. Si la premiere penſée qu'elle ſe donne eſt un ſentiment de plaiſir, on ne voit pas pourquoi la ſeconde ne ſera pas auſſi un ſentiment de plaiſir, car lorſque la cauſe totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au ſecond moment de ſon exiſtence, ne reçoit pas une nouvelle faculté de penſer, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle eſt auſſi indépendante du

du concours de toute autre cauſe au ſecond moment qu'au premier. Elle doit donc reproduire au ſecond moment la même penſée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y ſeroit point dans le cas que j'ai ſuppoſé ; je vous reponds que ſon changement ſera ſemblable au changement de l'atome. Car un atome qui ſe meut continuellement ſur la même ligne, aquiert dans chaque moment une nouvelle ſituation, mais qui eſt ſemblable à la ſituation précédente. Afin donc qu'une ame perſiſte dans ſon état de changement, il ſuffit qu'elle ſe donne une nouvelle penſée ſemblable à la précédente. Ne la tenons pas ſi à l'étroit, accordons lui la métamorphoſe des penſées, mais pour le moins faudra-t-il que le paſſage d'une penſée à une autre renferme quelque raiſon différente. Si je ſuppoſe que dans un certain inſtant, l'ame de Céſar voit un arbre qui a des fleurs & des feüilles, je puis concevoir que tout

auſſitôt elle ſouhaite d'en voir un qui n'ait que des feüilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainſi elle ſe fera ſucceſſivement pluſieurs images qui naîtront les unes des autres : mais on ne ſçauroit ſe répréſenter comme poſſibles, les changements bizarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces ſauts tumultueux de la terre au ciel, qui ſont ordinaires à la penſée de l'homme. On ne ſçauroit comprendre que Dieu ait pu mettre dans l'ame de Céſar le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva ſans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle tandis qu'il tétoit, il fallut donc que ſon ame ſe modifiat elle-même d'un ſentiment de douleur, immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait, qu'elle avoit eües deux ou trois minutes de ſuite. Par quel reſſort fut-elle déterminée à interrompre ſes plaiſirs, & à ſe donner tout d'un coup un ſentiment de douleur, ſans que rien l'eut averti

de

de ſe préparer au changement, ni qu'il ſe fut rien paſſé de nouveau dans ſa ſubſtance ?

Que vous êtes verbeux ! répliqua Leibniz : On vous a encore fait ce reproche avec raiſon. Vous depayſez votre lecteur, & vous l'égarez ; vous vous étendez ſur les loix du mouvement, je les connois auſſi bien que vous, & elles s'obſervent mieux dans mon ſyſtême que dans tout autre. Sachez donc que tous les mouvements du corps de Céſar, furent l'effet & la ſuite néceſſaire du méchaniſme, & de l'harmonie préétablie entre ce corps & les autres corps de l'univers. Lorſqu'il tétoit ne devoit-il pas recevoir une impreſſion toute différente de celle qu'il éprouvoit, lorſqu'il étoit piqué ?

D'un autre côté l'ame a le pouvoir de ſe modifier : elle tire de ſon fonds des penſées différentes : & ces ſaults de la terre au ciel & du ciel à la terre, ſont l'appanage de toute ame humaine : Vous ne devez point

être ſurpris de ce que nous ſentons & éprouvons au dedans de nous mêmes.

Ainſi toute la difficulté ſe réduit à ſçavoir comment eſt-ce que l'ame de Céſar a paſſé du blanc au noir, d'un ſentiment de plaiſir, à un ſentiment de douleur, préciſément lorſqu'on eſt venu à piquer l'enfant qui tétoit Apprenez donc que le corps de Céſar devoit répréſenter par ſes mouvements, tout ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Céſar : & de même cette ame par ſes différentes penſées, devoit répréſenter tous les mouvements & les impreſſions diverſes que le corps de Céſar recevoit. C'eſt en quoi conſiſte l'harmonie préétablie. Si le corps de Céſar qui avoit une correſpondance harmonique avec les autres corps de l'univers, n'en eut point eu avec l'ame de Céſar, il n'y auroit point eu d'union. Donc l'union du corps & de l'ame conſiſte uniquement dans leur correſpondance réciproque. Donc les mouvements du

du corps doivent concerter avec les ſentiments de l'ame, & les ſentiments de l'ame avec les mouvements du corps. Donc ſi les impreſſions ſont différentes, les penſées le doivent être auſſi. Quelle ſageſſe quelle puiſſance de l'être ſuprême, d'avoir aſſorti des automates de genres ſi différents !

J'ai mis, Meſſieurs, ſur la ſcene deux grands gladiateurs de plume, & vous avez eu le plaiſir de les voir combattre. Bayle à mon avis n'a pas ſçu réduire ſon antagoniſte : ainſi permettez-moi de pouſſer quelques bottes à Leibniz. Quelle folie, dit Lucrece, d'aſſocier le mortel avec l'immortel, & de ſe figurer qu'ils puiſſent s'accorder & agir mutuellement enſemble. Car eſt-il rien de plus différent, de plus diſtinct & de plus contraire que l'union d'une ſubſtance périſſable avec une ſubſtance immortelle ? Le moyen que ces deux natures s'allient pour ſupporter de concert mille accidents funeſtes.

Je n'ai garde, dirai-je à Leibniz, de vous attribuer l'impieté du ſentiment de Lucrece : il me ſuffit que ce poëte ait remarqué bien longtems avant vous, que l'immortel & le mortel ne pouvoient s'accorder & agir mutuellement enſemble. Par conſéquent votre ſyſtême perd de ce côté-ci, la grace de la nouveauté.

Vous avouez que l'ame de Céſar étoit une ſubſtance immortelle, & ſon corps une ſubſtance périſſable : vous niez avec Malebranche & les Cartéſiens, toute réelle influence d'une ſubſtance ſur l'autre : & ce qui vous eſt particulier, c'eſt que les mouvements du corps & les penſées de l'ame, ſont préétablis de maniére que l'automate corporel pourroit ſubſiſter ſans l'automate ſpirituel, de même que la pendule *A*, peut ſubſiſter ſans la pendule *B*.

Or j'ai bien des choſes à vous dire & je vais commencer par la plus affligeante. C'eſt que votre hypotheſe n'eſt point nouvelle.

Igno-

Ignorez-vous que Descartes a effectué ce que vous ne faites que ſuppoſer, apprenez donc que Descartes s'étant aviſé un jour de prendre une certaine priſe * de tabac, ſon ame s'envola de ſon corps, & s'étant élévée bien au-deſſus du concave de la lune, elle penetra juſques dans les tourbillons de Mars, de Venus & de Mercure. Elle prit tant de plaiſir à voir que ces tourbillons étoient faits de la même maniére qu'il l'avoit imaginé, qu'elle s'arrêta un peu trop longtems, & étant venuë rejoindre ſon corps, elle le trouva dans un piteux état: mais il ſçût remédier à cet inconvénient: car lorſque ſon ame prit envie (ce qui arriva bientôt après) d'aller viſiter Jupiter & Saturne, il mit un petit négre auprès de ſon corps, pour le nourrir & en avoir ſoin.

Vous avez apparemment, dirai-je à Leibniz, fumé du même tabac que Descartes avoit pris par le né:

* Voyage du monde de Descartes.

& la pipe à la bouche vous nous débitez d'un ton magiſtral & très-ſérieuſement, des choſes qui ne peuvent paſſer que pour un pur badinage.

Mais ne badinons plus ; il nous faut un ſyſtême qui explique l'union eſſentielle & ſubſtantielle du corps & de l'ame de Céſar. Or ſelon votre hypothéſe le corps & l'ame de Céſar étoient unis comme le ſont votre pendule *A*, & votre pendule *B*. Donc l'union du corps & de l'ame de Céſar n'étoit qu'accidentelle. Vive Ariſtote & ſes principes !

Que n'ai-je ici, Meſſieurs, la volubilité de langue de Mr. l'Officier, & l'éloquence de Mr. de Noulli, pour faire triompher la vérité & vous bien developper le ſentiment d'Ariſtote !

Il y a, Meſſieurs, ſelon le prince des philoſophes, trois principes de génération, la matiére, la forme, & la privation. Mais la matiére étant le fourreau de la forme ſelon Aver-

Averröes, celle-ci eſt la plus noble.

Il faut bien remarquer que cette forme entre dans le compoſé en qualité de reine, & que cette reine traine à ſa ſuite un nombreux cortege de qualités, pour compoſer ſa cour, & la ſervir en cas de néceſſité.

Car la forme ayant rendu la matiére miel, & miel de Narbonne, le plus exquis de tous les miels, & ſçachant que malgré cela cette matiére a un appetit déſordonné pour devenir vinaigre ; (fi la vilaine) cette forme dis-je, n'a-t-elle pas beſoin de qualités qui l'étançonnent & de facultés qui la deffendent ? * Il faut que les formes, dit Malebranche, ſoient toujours ſur leurs gardes de peur d'être ſurpriſes ; qu'elles travaillent continuellement à leur conſervation, à étendre leur domination ſur les matiéres voiſines & à pouſſer leurs conquêtes le plus avant qu'elles pourront : parceque ſi elles étoient ſans force, ou ſi elles manquoient d'agir, la matiére re-

* L. 1. C. 15.

recevroit à bras ouvert d'autres formes, plus vives & plus gaillardes. Il faut donc que les formes combattent toujours, & qu'elles nourriſſent des antipathies & des haines irréconciliables contre les formes ennemies, qui ne cherchent qu'à les détruire.

Que s'il arrive qu'une forme s'empare de la matiére d'une autre: que la forme de cadavre, par exemple, s'empare du corps d'un chien: il ne faut pas que cette forme ſe contente d'annéantir la forme du chien, il faut que ſa haine ſe ſatisfaſſe dans la déſtruction de toutes les qualités, qui ont ſuivi le parti de ſon ennemie. Il faut auſſitôt que le poil du cadavre ſoit blanc, d'une blancheur de création nouvelle, que ſon ſang ſoit rouge, d'une rougeur qui ne ſoit point ſuſpecte: que tout ce corps ſoit couvert & inveſti de qualités fideles à leur maîtreſſe, & qu'elles la deffendent ſelon le peu de force qu'ont les qualités d'un corps mort, qui doivent

doivent bientôt périr à leur tour ; mais parcequ'on ne peut pas toujours vaincre, & qu'il faut un hôpital pour les qualités bleſſées, le feu, par exemple, éteint par l'eau, va par ſa légéreté au concave de la lune, perdre ſa chaleur, ſe repoſer & ne plus bruler.

Que de conſéquences, Meſſieurs, vont ſortir de l'exiſtence des qualités ! il me ſemble que la nature ſe devoile à mes yeux. La mer ſoufre-t-elle le flux & le reflux ! c'eſt par une qualité flative & reflative. Le ſené purge-t-il ? c'eſt par une qualité deterſive. L'aiman attire-t-il le fer ? c'eſt par une qualité attractive. C'eſt ſur cette derniere qualité qu'eſt fondé tout le ſyſtême de Newton.

Venons aux définitions qui ſont les principes de toutes les ſciences. Que les définitions d'Ariſtote ſont claires ! qu'elles ſont belles !

La forme eſt l'acte premier de la matiére. La vie eſt l'acte du corps organiſé, qui a la vie en puiſſance.

Il

Il faudroit, Meſſieurs, des volumes pour expliquer tout le ſens que renferme ces définitions. Auſſi Hermolaüs Barbarus ſe donna-t-il au diable, pour avoir de lui la pleine & entiére ſignification du mot, acte, dans la définition que je viens de vous donner de la vie.

Qu'on vienne à me demander, l'ame des bêtes eſt-elle corps ou eſprit? je repondrai qu'elle n'eſt pas matiére : mais comme matiére : qu'elle n'eſt pas eſprit : mais comme eſprit : D'où il ſuit évidemment qu'elle tient le milieu entre le corps & l'eſprit.

Si on veut ſçavoir où réſide cette ame : je dirai que c'eſt dans le cerveau.

Il en eſt qui ont mis l'ame de la bête dans le cœur, & ils ſe ſont expoſés à la riſée publique, pour n'avoir pas ſuivi Ariſtote. En effet on a vu des brebis, a qui on avoit arraché le cœur, s'échapper des mains des ſacrificateurs & courir hors du temple.

Je

Je vous prie, Meſſieurs, de renouveller ici votre attention: il y a deux ſortes de connoiſſances; les unes ſont ſpirituelles, les autres ſenſibles. C'eſt ſur elles que roule mon ſyſtême, & la diſtinction de l'ame de l'homme d'avec celle de la bête.

* La connoiſſance ſpirituelle eſt une perception intime, par laquelle nous appercevons tellement un objet, que nous-nous apppercevons de cela-même. Au lieu que la connoiſſance ſenſible eſt une perception intime qu'a le chien, par exemple, de la faim; par laquelle perception, il apperçoit tellement qu'il a faim, qu'il ne s'apperçoit pas de cela-même. Quand donc je m'apperçois d'une roſe en la voyant, je la vois de telle ſorte que je puis dire en moi-même, oüi je la vois, & je connois cela-même que je l'apperçois. Quand un chien au contraire apperçoit du pain, il ne connoit pas cela-même, qu'il apperçoit. On peut donc voir ſans

* V. le P. Pardies.

ſans s'en appercevoir. Cela eſt indubitable & nous l'éprouvons ſouvent.

Archimede bien éveillé eſt dans ſon cabinet, lorſque le ſoldat romain entre enfin dans Syracuſe. La ville eſt miſe au pillage, un ſoldat pénétre dans le cabinet du mathématicien; celui-ci appliqué à un théorême, étoit tellement abſorbé dans cette conſidération, qu'il entendit du bruit, car il n'étoit pas ſourd; ſans s'en appercevoir, & ayant les yeux ouverts, il vit le ſoldat qui lui perça le ſein, ſans s'appercevoir qu'il le voyoit. Il le vit ſans doute, puiſqu'il n'étoit pas aveugle comme Homere. Donc on peut voir ſans s'en appercevoir.

Il y a donc dans l'homme des connoiſſances intellectuelles, réflexives: mais auſſi des ſenſibles, telles qu'on doit les admettre dans les bêtes. Donnez, par exemple, un roman à une jeune fille; elle le lira, verra les lettres qui compoſent les mots, remarquera la figure de ces let-

lettres, & les diſtinguera les unes des autres, mais elle ſera ſi attentive à ces avantures de galanterie, qui gatent l'eſprit & corrompent le cœur de la jeuneſſe, que ſans attention aux lettres, elle ne pourra dire ſi le livre eſt bien ou mal imprimé. Donc il y a des occaſions ou nous pouvons nous rendre compte à nous-même de ce que nous appercevons. Donc il y a une perception qui ne nous fait point appercevoir, que nous appercevons.

Je ne vous renverrai pas, Meſſieurs, à l'ouvrage du P. Pardies, parceque ſon livre de la connoiſſance des bêtes doit être un livre deffendu parmi les vrais Péripatéticiens. Le traitre! il a commencé par expoſer le ſentiment de Descartes, il a mis dans un beau jour les raiſons qui établiſſent ce ſyſtême, & il les a auſſi bien fait valoir qu'un Cartéſien auroit pû faire. En débutant comme il a fait, il prévient l'eſprit, qui ſuit ordinairement la prémiere impreſſion

qu'il reçoit. Je l'ai éprouvé moi-même, j'ai manqué d'être ſéduit & de croire que Descartes raiſonnoit mieux qu'Ariſtote. J'en fais ma confeſſion, & depuis ce tems-là, j'ai ſoutenu *unguibus & roſtro*, & je ſoutiendrai devant qui l'on voudra, que ce livre doit être brulé, & que ſon autheur eſt un transfuge, un renegat, un apoſtat.

Je vais maintenant expliquer le plus clairement du monde les opérations les plus ſurprenantes des animaux.

Un chien voit ſon maître & il le connoit. C'eſt parceque tout objet produit ſon image dans le lieu où il eſt, & dans toutes les parties de l'air qui avoiſinent ce lieu, de maniére que cette image vient ſe peindre dans la retine de l'œil. On appelle cette image eſpece intentionnelle, ou eſpece impreſſe. Mais le maître du chien a beau envoyer à la ronde & juſqu'aux yeux de ſon chien ſon eſpece impreſſe, le chien ne verra

verra pas encore. Que faut-il donc de plus? il faut ſçavoir que l'eſpece impreſſe eſt une peinture morte, dont l'eſprit doit tirer une eſpece expreſſe qui rendra le chien formellement voyant, par une viſion formelle; viſion immanente, viſion mentale. Donc l'ame du chien après avoir mûrement conſideré l'eſpece impreſſe & l'avoir animée, vivifiée, ſubtiliſée, elle en tire l'eſpece expreſſe qui, ... ici l'Officier fit un éclat de rire, qui mit fin à l'entretien; il ſe faiſoit déja tard & on convint de ſe raſſembler le lendemain. Soit que les idées de notre Péripatéticien commençaſſent à s'embrouiller; ſoit que ſon maître Ariſtote ne lui eut point enſeigné tout ce qu'il auroit ſouhaité de ſçavoir en cette matiére. Il ne ſe fâcha pas, & il ſe contenta de dire que la doctrine de ſon maître ne pouvoit être expliquée que dans une langue ſçavante: que la françoiſe étoit trop-molle & trop-lâche pour atteindre au ſublime des idées

d'Ariſtote, & que ſi jamais il lui arrivoit de parler ſur ces matiéres, il ne le feroit qu'en latin, ou en grec.

Graïs ingenium, graïs dedit ore rotundo
Muſa loqui.

TROISIEME ENTRETIEN.

LE lendemain tout le monde étant assemblé, Monsieur Stroubler ancien Conseiller & Bourguemestre prit la parole, & dit à l'Officier & au Péripatéticien avec cette politesse qui lui est ordinaire : Messieurs, je n'entreprendrois pas de parler après vous, s'il n'y avoit point de milieu entre vos sentiments, point de troisième parti à prendre. Ainsi mon dessein n'est pas de vous critiquer, mais de vous reconcilier.

Quelque difficulté que je sente à louer une personne en face, je ne puis m'empêcher de dire que Monsieur l'Officier a parlé avec beaucoup de netteté & de clarté, sur une matiére obscure par elle-même & très-

difficile à manier. Il y a même ſçu repandre à-propos le ſel de l'érudition & a montré une fineſſe d'expreſſion peu ordinaire au langage de la philoſophie.

Ce ſeroit aſſurément une témérité pour moi que d'entrer en lice avec un Cartéſien & un Cartéſien orateur, en voulant combattre tous ſes ſentiments. J'adopte donc votre méchaniſme, & je le crois la cauſe des actions les plus ſurprenantes des animaux. Mais j'y joins une ame pour être le principe des actions les plus ordinaires des brutes. De cette maniére je ne me brouille point avec Mr. l'Ariſtotélicien : ſa ſecte eſt trop-nombreuſe & j'aurois affaire à trop-forte partie. Plus hardi que Ariſtote, je donne plus de perfection à cette ame ; je la ſoutiens ſpirituelle ; & par ce moyen je ne prête plus le flanc à des difficultés inſurmontables.

Soyons, Meſſieurs, de bonne compoſition. Vous ſçavez qu'il en coute toujours un peu pour acheter

la

la paix. Ne doit-il donc pas vous en couter quelque choſe, pour trouver la vérité.

Vous ſçavez, Meſſieurs, qu'on écrit des lettres en chiffre. Quel art ! quelle peine pour les déchiffrer ! je propoſe une recompenſe à celui qui me donnera le ſens d'une lettre en chiffre qu'on m'a écrite. Celui-ci m'en explique le quart, cet autre le tiers, un troiſieme donne un ſens complet à toute la lettre. C'eſt donc ce dernier qui a trouvé la clef & qui merite la récompenſe.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas.

Or on peut comparer la nature à un chiffre. Donc l'hypothéſe qui rend raiſon de tous les phénoménes, eſt la ſeule vraie.

En effet la liaiſon d'un effet avec une cauſe qui ne l'explique point, prouve la non-exiſtence de cette cauſe, ſi la cauſe expoſée n'explique pas les phénoménes connus. S'ils ne ſe réüniſſent pas tous à ce principe comme autant de lignes dans

un centre commun : Si nous pouvons imaginer un autre principe, qui rende raiſon de tous les phénoménes, nous devons le ſaiſir. Voilà un point fixe de certitude que l'eſprit humain doit embraſſer ; Parcequ'il eſt impoſſible que notre eſprit demeure en ſuſpens, lorſque pour ſe déterminer, il y a raiſon ſuffiſante d'un côté, & qu'il n'y en a point de l'autre.

Si nous-nous trompions en raiſonnant de la ſorte, Dieu lui-même ſeroit la cauſe de notre erreur. Appliquons ce principe à pluſieurs ſujets, & nous en reconnoîtrons la ſolidité & la fécondité.

On nous parle du nouveau monde que nous n'avons jamais vû. C'eſt une nouvelle découverte qu'on a fait, mais n'eſt-ce point un menſonge qu'on a voulu accréditer ? l'homme eſt naturellement menteur & crédule. Mille erreurs populaires qui ont vogue ne le prouvent que trop. Peut-être qu'il n'y a ni nouvelle

France

France, ni nouvelle Angleterre. Il y a ici un Zero de probabilité contre l'exiſtence du nouveau monde.

D'un autre côté, je vois des cartes de l'Amérique faites par Samſon, de l'Isle &c. qui s'expoſent &, ſe vendent publiquement, qui marquent les limites de différents royaumes, ou l'Anglois & le François ſont intereſſés, & ces cartes ſont applaudies ſans aucune contradiction. Je lis l'hiſtoire d'Eſpagne aujourd'hui ſi dépeuplée, & ſi peuplée du tems des Romains, & j'apprends qu'elle s'eſt épuiſée d'hommes, parcequ'elle a chaſſé les Sarrazins, & qu'elle envoye des colonies en Amérique. Les gazettes publiques ne parlent que des galions qui arrivent à Cadix de l'Amérique.

J'apprends d'ailleurs que nous allons avoir guerre ſur terre & ſur mer, à cauſe des interêts divers du François & de l'Anglois dans l'Amérique. Les nouvelles publiques en retentiſſent; mille bouches ouvertes,

mille écrits m'en assurent. Donc il y a un nouveau monde. Pourquoi? parceque ce ramas de gazettes, de nouvelles, de témoignages, d'indices, de monuments, de mouvements, n'a d'autre raison de son assemblage, d'autre principe qui les lie, d'autre cause qui les puisse expliquer, que la vérité même de l'existence de l'Amérique.

Passons du monde moral au monde physique. Là les faits étoient invisibles ; ici les effets de la nature sont visibles, mais les causes en sont cachées. Cependant dans la physique comme dans l'histoire on a la même regle de certitude, sçavoir la liaison des effets & des phénoménes avec une cause qui les explique tous : je vois entrer un homme dans ma chambre, il me saluë, s'approche de ma cheminée, se chauffe, & s'en va. Je n'ai point encore de certitude que cet inconnu ait une ame semblable à la mienne.

Ce même homme revient un quart d'heure

d'heure après, il s'approche de mes tablettes, y prend quelques livres qu'il parcourt des yeux, examine mes tableaux & mes eſtampes, s'arrête à ce qu'il y a de meilleur, enfin il me parle, il juge des livres & des tableaux qu'il a vus, répond à ce que je lui dis. Je ne doute plus que ce ne ſoit un homme, j'en ai une certitude morale. Pourquoi? c'eſt que les démarches de cet hommes ont une liaiſon phyſique avec une cauſe, qui les explique. Or il n'y a que l'ame qui les puiſſe expliquer toutes. Donc je ſuis certain que cet homme à une ame comme moi, ſans cela Dieu me tromperoit.

Or ce même argument qui nous démontre l'exiſtence des ames humaines, ſert de preuve à l'exiſtence de l'ame des bêtes. En effet les mouvements ſpontanés des animaux, leur varieté étonnante : tout nous donne l'idée d'un principe immatériel & ſenſitif.

Quand

Quand j'obſerve, dit Mr. Boullier, * les jeux de l'aiman, ſans en connoître la vraie méchanique, il m'eſt aiſé de comprendre qu'ils réſultent de quelque loi du mouvement, fondée ſur la nature des corps: je regarde ces jeux comme une des ſçenes du grand ſpectacle de la nature; je ne ſuis point tenté de les rapporter aux caprices de quelque genie. Ces mouvements compoſés, mais uniformes & réguliers, paroiſſent évidemment tenir au branle de la machine univerſelle, je n'ai nul beſoin d'admettre une ſorte d'ame dans cet aiman pour le diriger, . . . mais quand je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires, détachés les uns des autres: mais pourtant liés d'une maniere intime, avec les ſentiments, les beſoins, les vuës, les interêts qu'auroit une ame ſuppoſée hôteſſe de ſon corps: quand je vois qu'une telle ame intereſſée à produire toutes ces actions, eſt un centre qui les lie, un principe qui

* P. 190. T. 1.

qui tout d'un coup me les explique, je conclus que cette ame en eſt la vraie cauſe & qu'elle exiſte par conſéquent.

Cette vie, dit le Pyrrhonien, eſt un ſonge, les hommes que je vois, peuvent être des automates ou même des phantômes : il en eſt de même de la terre, du ſoleil ; tout cela n'eſt qu'un jeu de mon imagination : je ne ſuis ſûr que de mon éxiſtence, & il eſt poſſible que hors de moi, rien n'éxiſte dans l'univers.

Pour répondre au ſceptique, je commencerai par lui dire que la pure poſſibilité ne prouve rien. Je lui accorde qu'il eſt poſſible qu'il n'y ait point de terre, mais en même tems il doit m'accorder qu'il eſt poſſible qu'il y en ait une. Nous voilà à deux de-jeu. Si à cette poſſibilité égale de deux côtés, je joins un ſeul degré de probabilité pour l'exiſtence de la terre, je fais pancher la balance de mon côté : & ſi le ſceptique n'ayant à alleguer que la pure poſ-

poſſibilité, je viens à ajouter deux, trois, cinquante degrés de probabilité pour l'exiſtence du ſoleil, de la terre, il faut avoüer que j'arrive par ce moyen à la certitude. Il y a donc des vérités, qui ſans être évidentes ou néceſſaires par elles-mêmes; ſans appartenir à la géometrie ou à la métaphyſique, viande creuſe pour le commun des hommes, ne laiſſent pas que d'être ſuſceptibles de certitude. Ce ſont des vérités contingentes, & ces vérités ſont fondées ſur un nombre de preuves, qui ſéparées ne ſont point infaillibles: & qui ramaſſées ſe fortifient tellement l'une l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y réſiſteroit. Il y a donc, dit Mr. Paſchal, des choſes non démontrées, plus certaines, pour ainſi dire, que des démonſtrations. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour voir le ſoleil, la terre, des villes & des campagnes: je rencontre des corps mous & durs, doux & amers,

je

je les reconnois & les diſtingue par le tact & le goût : ces corps ſont impreſſion ſur le mien : je reſſens à leur occaſion de la douleur ou de la joye : tantôt j'éprouve la faim, tantôt la ſoif : j'ai en même tems mal à la tête & à l'eſtomach, & ces maux ſont auſſi différents que le ſont ces parties. Cet accord des impreſſions & des ſénſations me fournit bien des degrés de probabilité, pour l'exiſtence des corps.

Il y a plus : Outre les corps brutes, comme la pierre, outre les plantes, les arbres, & les bêtes ; je rencontre des animaux à figure humaine, qui voyent ce monde avec les mêmes yeux que je le vois. Mêmes perceptions, mêmes ſentiments, même admiration dans eux comme dans moi. On parle d'une éclypſe de ſoleil, les anciens les ont reconnuës ; il y a donc un ſoleil, une terre, une lune. Si nous - nous trompions, Dieu lui - même nous tromperoit. Dieu qui eſt la cauſe univerſelle,

pren-

prendroit la place de ces cauſes particulieres, que les phénoménes indiquent, & ſe cacheroit à plaiſir derriére le rideau du ſpectacle de la nature, pour nous faire illuſion. Mais ne craignons rien, Dieu ne ſçauroit nous tromper. C'eſt une vérité fondamentale reconnuë évidemment par les philoſophes & par le commun des hommes, qui admettent mille choſes fondées ſur ce principe, quoiqu'ils y faſſent fort peu d'attention.

Donc la certitude morale, ſi on veut la reſoudre dans ſa derniére analyſe, remonte juſques à des axiomes métaphyſiques, juſques à des principes évidents, ſçavoir l'exiſtence d'un Dieu, ſa véracité & la proportion naturelle des effets aux cauſes.

Il s'éleve ici une queſtion curieuſe, ſçavoir ſi un athée eſt aſſuré qu'il y ait des corps ? Il eſt hors de doute qu'un athée ſçait que deux & deux font quatre, & que les trois angles d'un

d'un triangle ſont égaux à deux droits ; il peut donc connoître avec certitude toutes les vérités mathématiques. Mais il croit qu'il y a des corps ſur le rapport de ſes ſens. Il fait conſiſter avec Epicure toute ſa béatitude à les ſatisfaire : & je pretends qu'il raiſonne très-inconſéquemment. Il ne ſonge pas que lorſqu'il nie l'exiſtence d'un Dieu & qu'il croit celle des corps, il tombe dans une contradiction manifeſte. Qu'il approfondiſſe les motifs de ce dernier jugement, ils le porteront à condamner le premier, car ſans la vérité de l'exiſtence d'un Dieu ſage & vrai, il ne ſçauroit ſe demontrer qu'il y ait des corps. Il ceſſera donc d'être athée, s'il veut être philoſophe : & s'il perſiſte dans l'athéiſme, il ne peut paſſer que pour un fol.

A la lueur des principes lumineux que j'ai établis, je decouvre un monde corporel & un monde ſpirituel. Je ſuis certain de l'exiſtence des corps & de celle des eſprits, ou

des êtres intelligents, & je rends raiſon de tous les phénoménes.

Suivons & appliquons nos principes, & faiſons les ſervir à prouver l'exiſtence d'une ame dans les brutes.

Il faut dabord poſer pour fondement de notre certitude, la bonté & la ſageſſe du Créateur. Dans l'établiſſement de certaines loix générales & dans ſa conſtance à les maintenir.

Quelque varieté que le Dieu de la nature ait mis dans ſes ouvrages, nous y voyons un ordre, une certaine régle, qui ſoumet tout à des loix invariables, de maniére que chaque plante, chaque animal produit ſon ſemblable, & que les mêmes effets, naiſſent ordinairement des mêmes cauſes. Par exemple, une loi generale régle la propagation des eſpeces. Un pomier produit un pomier, & ne produira jamais un ſep de vigne. On ne voit point naître la colombe d'une aigle.

En conſéquence de cette loi, lorſque

lorſque je vois un animal à figure humaine, je crois avec probabilité que c'eſt un vrai homme.

Donc ſi le corps de l'homme a été fait pour loger une ame, pourquoi celui de la bête organiſé comme il l'eſt, n'auroit-il pas la même fin ?

Mais ſi de la forme des membres de la brute, & de la reſſemblance de ſon corps avec le nôtre, nous paſſons à la ſtructure intérieure de ce corps, nous acquererons pluſieurs dégrès de probabilité, & nous arriverons par une nouvelle route à la même vérité, ſçavoir celle de l'exiſtence d'une ame dans les brutes.

En effet les bêtes ont des yeux, des oreilles ; or la ſtructure de ces parties eſt telle, que ſi le créateur avoit voulu unir une ame à ce corps, il ne l'auroit pas conſtruit autrement. Donc cette ſtructure dans les bêtes, étant ſemblable à celle de mon corps, que Dieu a fait pour mon ame, j'en conclus que Dieu qui ne fait jamais rien d'inutile, a donc donné une ame aux bêtes.

Donc ſi le corps de l'homme eſt fait pour ſon ame, celui des bêtes ſi ſemblable, eſt auſſi fait pour une ame. Si les organes des ſens nous ſont néceſſaires pour la ſenſation, de pareils organes indiquent dans la brute un principe ſenſitif.

Raiſonnons donc ſur le but de ces moyens comme nous faiſions ſur les effets par rapport à leur cauſe, * & diſons que comme une combinaiſon de phénoménes, prouve l'exiſtence d'une cauſe, qui en les expliquant les réunit tous autour de ſoi : de même un compoſé de moyens, nous decouvre avec certitude, quelle eſt la fin qu'on s'y propoſe, par les juſtes proportions qu'il a avec cette fin.

Qu'on y prenne garde; ſi je raiſonnois ainſi : † la bête reſſemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle penſe, l'argument ſeroit pi-

* P. 178. 1. T.
† P. 184. T. 1.

pitoyable : mais le mien revient à ceci : la fameuſe horloge de Strasbourg eſt faite pour marquer les heures, ma pendule l'eſt donc pour les marquer auſſi.

Donc ſi les hommes avec qui je vis ont une ame ſemblable à la mienne, les bêtes en ont une auſſi, quoique d'un ordre différent. Les mêmes principes amènent ces deux concluſions.

Monſieur Boullier a fort bien prévû une objection qu'on lui peut faire. Rien, dira-t-on, n'eſt plus trompeur que cette maniére de raiſonner ; j'ai trouvé une cauſe qui explique les phénoménes, donc cette cauſe exiſte. . . . . c'eſt ainſi que raiſonnent les philoſophes de différentes ſectes. De-là les incertitudes de la phyſique : de-là l'origine du pyrrhoniſme ; car on trouve des hypothéſes toutes contraires, qui ont leurs deffenſeurs. Cependant perſonne ne veut démordre de ſon ſentiment, quoique la vérité étant in-

diviſible, elle ne puiſſe ſe trouver dans des opinions contradictoires. De quel côté ſera donc la vérité. ?

De celui, dit Mr. Boullier, * qui a trouvé un principe ſimple, auquel tous les phénoménes ſe rapportent & ſe lient naturellement. Si donc une hypothéſe explique les phénoménes, en produiſant certains principes; & ſi par un arrangement tout différent, on peut également les expliquer, c'eſt une marque de la fauſſeté de la premiére hypothéſe. Il faut donc être ſûr que l'arrangement ſuppoſé, explique tellement les phénoménes, qu'il peut ſeul les expliquer.

Car il ne peut y avoir deux raiſons ſuffiſantes, c'eſt-à-dire deux principes ſimples, qui ſoyent de différents genres, & qui pourtant rendent également raiſon des phénoménes.

Pourquoi cela? parce qu'il y a une proportion naturelle entre les cauſes & les effets, donc les effets qui caractériſent une cauſe ne ſauroient être

* Pag. 100. Tom. I.

être produits par une cauſe d'un genre tout différent.

Donc il y a une ame dans les bêtes, laquelle eſt la cauſe de tous leurs mouvemens, & la ſeule raiſon qui explique les phénoménes : mouvemens ſpontanés & librement variés, indices de ſentiment, ſymptomes de paſſion; ſi les bêtes ſont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument eſt le coup de mort pour l'hypothéſe des automates.

* Donc il y a une ame dans les bêtes, c'eſt-à-dire, il y a dans les bêtes un principe immatériel uni à leur machine, fait pour elle, comme elle eſt faite pour lui, qui reçoit à ſon occaſion différentes ſenſations, & qui leur fait faire tant d'actions qui nous ſurprennent, par les diverſes directions qu'elle imprime à la force mouvante, renfermée dans la machine.

Donc il eſt demontré que les bêtes ont une ame. Mais, direz-vous, n'eſt-on pas encore partagé ſur le

* P. 149.

problême de l'ame des bêtes? C'eſt marque qu'on ne la point demontré. Il ſeroit alors certain, au lieu qu'il eſt toujours douteux. Il eſt aiſé de répondre à cette difficulté, il n'y a qu'à diſtinguer ici l'homme & le philoſophe.

Donnez-moi un homme qui ne ſoit qu'homme, il mettra du ſentiment & de la connoiſſance dans les bêtes. C'eſt un préjugé, une opinion, qui a pour ſoi le conſentement du genre humain.

Mais eſt-on philoſophe? on affichera le bel eſprit, on voudra briller par les paradoxes, on ſe fera une gloire de heurter de front les opinions populaires : il n'en faut pas davantage pour mettre en problême, la vérité certaine de l'exiſtence de l'ame des bêtes.

Mais quelle eſt la nature de cette ame? C'eſt ici où commence la difficulté : le cartéſianiſme a triomphé lorſqu'il n'a eu à combattre que de foibles ennemis, il étoit aiſé de donner

ner la chaſſe aux qualités occultes, aux formes ſubſtantielles, à ces ſubſtances incomplettes tirées du ſein de la matiére. Et s'il n'y avoit pas un troiſieme parti à prendre entre Ariſtote & Descartes, ce dernier devroit l'emporter. Mais Loke a fait la decouverte d'un monde intellectuel, je veux dire peuplé d'une infinité d'êtres intelligents, tous différents des anges & des ames humaines. Je profiterai de cette decouverte, mais je declare d'avance que ma hardieſſe ne va que juſques aux conjectures, * & que je ne prétends point garantir la vérité du ſyſtême que je me ſuis fait ſur la nature ſpécifique de l'ame des brutes. Il m'a plû par ſa ſeule vraiſemblance.

Je dis donc que l'ame des bêtes eſt une intelligence. C'eſt un principe qui penſe & qui ſent. Tout ſentiment eſt une perception & une penſée, il ne peut ſe trouver que dans un ſujet qui ſe connoît ſoi-

 même,

* P. 15. T. 1.

même, c'eſt-à-dite dans un eſprit, & par conſéquent le ſentiment ne peut ſe trouver dans la matiére. Il y a contradiction, il y a impoſſibilité métaphyſique que la matiére ſente. Donc l'ame des bétes eſt un eſprit. Je me la repréſente comme une ſubſtance immatérielle & intelligente ; une ſubſtance penſante, en un mot un eſprit qui n'a que des perceptions confuſes, & dont l'activité eſt modifiée & reglée ſur ces perceptions, * c'eſt-à-dire qu'il a divers deſirs confus, qui correſpondent à la varieté de ces ſenſations, & donc elles ſont en quelque ſorte l'objet.

Mais qu'eſt-ce que ſenſation ? Interrogez les anciens & les nouveaux philoſophes, ils ne vous ſatisferont point pleinement ſur cette queſtion. On peut dire que les ſenſations ſont les terres inconnuës de la philoſophie. Qu'il me ſoit donc permis d'y faire deſcente : je vous prie Meſſieurs, & je vous invite de me ſuivre; ſi

* V. P. 2. C. 6.

ſi vous voulez avoir la clef de mon ſyſtême.

Je ſuppoſe dabord que toute ſenſation eſt une perception, qui ne peut ſe trouver que dans un eſprit : donc le corps qui ne connoît ni ſa nature ni ſes modifications, ni ſon exiſtence, ne peut-être le ſujet des odeurs, du ſon, d'aucune perception, qui eſt l'attribut de toute ſubſtance qui ſe ſent & ſe connoît elle-même. Donc nous avons tort de transporter aux objets extérieurs ou aux organes de notre corps, les diverſes ſenſations que nous éprouvons à leur occaſion. Ces choſes ſont aiſées & ſont reconnuës par les nouveaux philoſophes. Mais la philoſophie de nos docteurs finit-là. Il faut pouſſer plus loin nos recherches ſi nous voulons pénétrer la nature des ſenſations.

Je dis dabord qu'il faut mettre une grande différence entre nos ſenſations & nos idées. Celles-ci ſont claires, celles-là ſont confuſes. Je

ſuis

ſuis le maître de mes idées, je les arrange à ma volonté, je les appelle, je les renvoye. Il n'en eſt pas de même des ſenſations, elles occupent mon ame malgré-moi, la lumiere du ſoleil m'ébloüit. Enfin les ſenſations ſont inſéparables des objets corporels, les corps en ſont l'occaſion; & ſans les corps il n'y auroit point de ſenſation, qu'on doit bien diſtinguer non ſeulement des idées, mais auſſi des actes de la volonté & des paſſions.

Qu'eſt ce donc que la ſenſation?* C'eſt dirai-je un amas de petites perceptions indiſcernables. Donc la ſenſation n'eſt pas une perception ſimple, comme le prétend Loke: j'ai la ſenſation du violet, c'eſt une perception confuſe & compoſée du rouge & du bleu mélangés enſemble, mais indiſcernables.

Paſſons de la vuë à l'oüie. L'oreille eſt frappée agréablement dans la muſique par différents tons, dont l'ac-

* P. 85.

l'accord & le mêlange nous raviſſent. De la varieté & de la multitude de ces tons, naiſſent autant de petites perceptions, qui ſe ſuivent dans notre ame ſi rapidement qu'elle ne peut les diſtinguer l'une de l'autre. Donc j'ai eu raiſon de dire que ces perceptions ſont indiſcernables : Donc les perceptions ſont confuſes : D'un autre côté nous diſtinguons fort bien, la ſenſation que nous éprouvons à l'occaſion de la muſique, de celle que nous reſſentons en voyant des couleurs. D'où l'on peut voir & conclure évidemment, que dans nos ſenſations il y a quelque choſe de clair, & quelque choſe de confus & d'obſcur.

Les ſenſations peignent à l'ame confuſément & en petit, ce que les idées lui repréſentent en grand d'une maniére diſtincte. En effet ces perceptions rapides, confuſes, ſucceſſives ne peuvent repréſenter qu'en petit les vibrations, par exemple, du tympan, & celles du nerf accouſtique pro-

produites par un air ébranlé. On a récherché pourquoi certain aſſortiment de tons plait à l'oreille, juge ſouveraine de l'harmonie. On a voulu ſçavoir les raiſons de ſon plaiſir, & deviner les motifs de ſes jugements, & on les a trouvé dans certaines proportions mathématiques & dans une harmonie de nombre. Je conclus de cette découverte, que le plaiſir ſenſible que l'oreille goûte dans l'harmonie, eſt fondé ſur le plaiſir intelligible qu'excite dans l'ame l'ordre & la proportion des objets, lorſque même elle n'eſt que ſentie ou confuſément apperçuë, dans une multitude d'idées indiſcernables, par la rapidité de leur ſucceſſion, & pour ainſi dire, par le peu d'eſpace que chacune d'elles occupe dans l'ame.

Conſéquemment à cela, il faut dire que les ſenſations deviendroient idées, & que les idées deviendroient ſenſations, ſelon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer ou à croître, & que l'ame y ſeroit volon-

lontairement ou involontairement appliquée. *

Cette petite digreſſion que je viens de faire, va nous mettre tout d'un coup au fait de la queſtion, que nous agitons ſur la nature de l'ame des bêtes, & ſa différence de l'ame humaine.

On peut conſidérer notre eſprit en lui-même. Dans cet état il a des idées claires, abſtraites, univerſelles. On peut le conſidérer par rapport au corps, & alors il devient ſuſceptible d'une infinité de modifications & de ſenſations, en un mot, notre ame a des idées claires & des ſenſations confuſes, ce ſont deux facultés qu'on ne ſçauroit lui refuſer : qui empêchera donc de ſuppoſer dans l'échelle des intelligences au-deſſous de l'ame humaine, une eſpece d'eſprit plus borné qu'elle, & qui lui reſſembleroit pourtant par un endroit : un eſprit qui n'auroit que la ſeconde de ſes facultés ſans avoir

* Par. 8. P. 2. C. 61.

avoir la premiére, qui ne ſeroit capable que d'idées indiſtinctes ou de perceptions confuſes ? il n'aura que quelques traits de l'ame humaine, il ſera ſon portrait en raccourci. Donc je puis dire par conjecture que l'ame des bêtes eſt un eſprit qui a des ſenſations, & qui n'a que cela.

Donc l'homme ayant outre les ſenſations des idées abſtraites, refléchies, compréhenſives, ſe trouve par là diſtingué de la brute, & bien au-deſſus d'elle.

Enfin pour donner une idée de cet eſprit, fait uniquement pour ſentir & agir, je dirai qu'une ame purement ſenſitive, telle qu'eſt celle des brutes, voit les objets corporels ſans diſcernement, ſans idées diſtinctes, à peu près comme un enfant de ſix mois voit ſa nourrice. L'homme commence par être ce qu'eſt la bête, & voici comme s'explique ce paradoxe, comment l'enfant deſtiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain

tain tems fort au-deſſous d'elle. C'eſt qu'il n'eſt point ſurprénant que l'animal le plus vil pris dans ſon état de perfection ſoit au-deſſus, de ce que l'animal le plus noble paroit dans ſa prémiere ébauche. *

Bayle a mené tambour battant le reſtaurateur des formes plaſtiques. Mr. Cudworth leur curateur & leur patron, ne put jamais repondre à cet argument du philoſophe de Rotterdam. Ou votre forme plaſtique que vous admettez pour expliquer par exemple l'organiſation des animaux, ou cette forme, dis-je, a l'idée de ce qu'elle doit faire, ou Dieu la dirige. Dans ce dernier cas, vous adoptez l'hypothéſe de Descartes, que vous vouliez combattre par vos qualités occultes.

Reſte donc à dire qu'une forme plaſtique & aveugle, eſt la cauſe de ce chef-d'œuvre de la nature.

Mais comment peut-il arriver qu'une cauſe deſtituée de connoiſ-

* P. 141.

ſance ait pû organiſer un corps, où il y a un ſi bel ordre & un méchaniſme ſi éxact. * Car puiſque la plus chetive maiſon n'a jamais été bâtie ſans une cauſe, qui en avoit l'idée & qui dirigeoit ſon travail ſelon cette idée, comment ſeroit-il poſſible qu'une forme aveugle & inanimée pût produire un ouvrage régulier, ſans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, & de l'ouvrage qu'elle veut produire : elle qui ne connoit pas ſeulement ſi elle a des forces, tant s'en faut qu'elle ſoit capable de les diriger.

Cet argument aſſommant pour les qualités occultes, les formes plaſtiques & la nature, le Dieu de Straton, ne touche ni de près ni de loin mon hypothéſe. Bien éloigné d'admettre un agent inanimé, aveugle, matériel, je mets pour la forme de la bête, un eſprit qui eſt ſuſceptible de ſenſations & de perceptions : qui ſent les impreſſions avantageuſes ou nui-

* Penſées div. T. 4.

nuiſibles à la matiére organiſée à laquelle il eſt uni, & qui étant capable de remuer la matiére, chaſſe & évite les ſenſations desavantageuſes, pour s'appliquer aux ſenſations agréables.

Mais écoutons Mr. Boullier. * " Ce principe, (dit-il,) aura des „ deſirs confus, éxactement correſ„ pondants à ſes perceptions confu„ ſes : ces deſirs l'appliqueront aux „ ſenſations agréables, & lui feront „ faire effort pour ſe deſappliquer „ des douloureuſes. Suppoſons en„ core que ces deſirs & les efforts „ ſoient efficaces, quils produiſent „ dans le *ſenſorium* & par là dans la „ machine certains mouvements, ou „ propres à detruire ceux qui cauſent „ la ſenſation affligeante, ou pro„ pres à entretenir & fortifier ceux „ qui excitent la ſenſation agréable. „ Ces deſirs confus repondants aux „ ſenſations feront une multitude „ ou ſuite des petits efforts : ce ſe„ ront des volitions imperceptibles,

* P. 166. T. 2.

„ comme les ſenſations ſont une ſuite
„ de petites idées, de mouvements
„ imperceptibles, auſſi ces efforts ſe-
„ ront éxactement analogues à ces
„ différentes ſuites de petites idées,
„ ſelon ce double but, ou de fuite,
„ ou de pourſuite, qui ſe réunit
„ dans un ſeul, ſçavoir l'interêt ou
„ le bonheur de l'animal.

„ Il ne faut plus autre choſe, ſi
„ ce n'eſt que le cerveau qui reçoit
„ les diverſes impreſſions, ſoit diſpo-
„ ſé à mouvoir la machine d'une
„ maniére propre à éviter la cauſe
„ de la douleur & à s'unir à celle
„ du plaiſir. Il y aura dans tout
„ cela une merveilleuſe harmonie,
„ & j'y vois peu de difficulté. Car
„ puiſqu'un certain ordre de mou-
„ vements & d'impreſſions produit
„ dans l'ame des perceptions con-
„ fuſes, parfaitement analogues à la
„ ſuite de ces mouvements ; pour-
„ quoi des deſirs confus de l'ame,
„ qui correſpondront à ces ſenſa-
„ tions, ne pourront-ils pas pro-

duire

„ duire à leur tour une ſuite réglée
„ de mouvements analogues à ces
„ deſirs? ces deſirs inſéparables des
„ ſenſations, ne ſeront qu'une ſuite
„ rapide de petites volitions, comme
„ les ſenſations ſont une ſuite de
„ petites idées, qui s'entreſuccédent
„ rapidement. „

Réuniſſons le méchaniſme avec l'action d'un principe immatériel & ſoi mouvant, dès lors toutes les difficultés tombent, & les actions raiſonnées des brutes, peuvent très-bien ſe réduire à un principe ſenſitif, joint à un corps organiſé.

Cela ſuffiroit s'il ne falloit que ſatisfaire des philoſophes, qui pénétrent la ſolidité d'un principe: mais le point le plus important, eſt de gagner les imaginations vives. Il faut leur expliquer les actions les plus ſurprénantes des animaux. Je veux bien m'y reſoudre, je les réduis à trois chefs. 1ò. à l'inſtinct. 2ò. à la diſcipline des animaux. 3ò. à certaines actions qui marquent

du raiſonnement. Je n'eus jamais, Meſſieurs, plus beſoin de votre attention, je vous prie de me la continuer.

Il y a un inſtinct général enſeigné par la nature, infus par le Créateur, qui conduit tous les animaux à leur conſervation & à leur bonheur. Mais comme ce qui fait le bonheur d'une eſpece n'eſt pas préciſément ce qui fait celui de l'autre, les moyens varient, de maniére que le plus grand parleur ſe laſſeroit à raconter la milliéme partie des chefs-d'œuvre de l'inſtinct. C'eſt à lui qu'on doit rapporter l'addreſſe, les ruſes & la prudence des animaux.

Le phiſicien occupé à étudier les effets de la nature, ſe perd dans les merveilles produites par l'inſtinct des bêtes, il ne peut qu'admirer ces miracles & il ne ſçauroit pénétrer tout l'art des nids des oiſeaux, des ruches des abeilles, des magaſins des fourmis, du bâtiment des caſtors. Voilà juſqu'où l'inſtinct con-

conduit les animaux. Oh que la raiſon humaine eſt éloignée de jouir d'un tel privilége pour ſes propres ouvrages!

Quel nombre d'idées, quelle complication de vuës, quelle file de de conſéquence & de raiſonnements ne peut-on pas remarquer dans l'Alcyon qui ſans d'autre ſecours que celui de ſon bec, fait quelque choſe de plus admirable que les nids d'hirondelle. Plus habile qu'aucun charpentier, il fait un navire d'une forme à ne jamais renverſer, & à ne jamais s'enfoncer dans l'eau. L'Alcyon le conſtruit d'arrêtes de poiſſons, il les lie enſemble, les entrelaſſe en différents ſens, y fait des courbes, c'eſt une eſpéce de verveux de pêcheurs. Le navire étant fini, il l'expoſe à la mer, qui lui enſeigne à radouber ce qui n'eſt pas bien lié: & au contraire ce qui eſt bien joint ſe raffermit ſi fort par les ſécouſſes & les flots de la mer, qu'on auroit de la peine à l'endommager

avec des marteaux de fer. Mais ce qu'on doit ici admirer c'eſt la figure de la concavité du vaiſſeau, proportionnée de maniére, qu'il ne peut recevoir que l'oiſeau, & qu'il eſt impénétrable à l'eau même de la mer.

" Si les ouvrages de l'inſtinct, „ avouë Mr. Boullier, * étoient dans „ chaque individu l'effet d'une raiſon éclairée dont il fut doué; „ S'il ſe conduiſoit par des idées „ claires & par des regles, qu'il trouvât en naiſſant toutes développées „ dans ſon ame, quel miracle d'intelligence la brute renfermeroit-„ elle: quelle ſupériorité ſa raiſon „ n'auroit-elle point ſur la nôtre; „ combien les bêtes qui naîtroient „ avec une raiſon ſi lumineuſe & ſi „ formée, ſeroient-elles ſupérieures „ aux hommes, dont les lumiéres „ croiſſent avec l'age & dont la „ raiſon marche à pas ſi tents & ſi „ incertains!

Les merveilles de l'inſtinct ſont telles

* P. 183. part. 2. C. 9.

telles que notre raiſon les ſuit avec peine. Les gruës, dit Ciceron, * paſſant au de-là des mers pour chercher des climats plus chauds, forment un triangle, dont l'angle ſupérieur fend l'air oppoſé : ſur les côtés, leurs aîles leurs tiennent lieu de rames pour ſoulager leur courſe : la baſe du triangle qu'elles forment eſt pouſſée par un vent, derriere le dos de celles qui volent devant, ſert d'appui au col & à la tête de celles qui ſuivent, & comme celle qui va la prémiere, n'a point cette commodité, faute d'appui ou de ſoûtien, elle revient à la queüe des autres pour ſe delaſſer: la plus près qui eſt déja repoſée, lui ſuccéde; & cette viciſſitude continuë pendant toute leur courſe.

Reconnoiſſons ici une raiſon ſuprême, une raiſon extérieure & univerſelle, qui ſe joüe dans l'univers & qui produit les miracles que nous attribuons à l'inſtinct des animaux.

* L. 2. de nat. Deor.

C'eſt aſſez parler de leur inſtinct, venons à leur diſcipline.

Quel ſpectacle pour les romains, lorſqu'ils virent de leurs amphitéatres les Eléphants, qui avoient été la terreur de leurs ancêtres, ſervir dans le cirque à leurs fêtes & à leurs divertiſſements. On vit ces animaux malgré la péſanteur de leur maſſe, éxécuter des danſes variées & difficiles, avec une légéreté extraordinaire.

L'homme eſt venu à bout de dompter & d'apprivoiſer les animaux les plus ſauvages. On les dreſſe, ils apprennent, on leur commande, ils obéïſſent : on les menace, ils tremblent : on les flatte, ils careſſent : des lions & des ours dreſſés courent depuis longtems nos villes.

Mais ſi des bêtes féroces ſont capables de diſcipline, que ne peut-on pas apprendre aux animaux domeſtiques ! que n'apprend-on pas aux pies, aux ſinges, aux perroquets, aux chevaux, aux chiens &c.

Le

Le chien, le plus disciplinable de tous les animaux, fait jusqu'à des messages. On le charge d'une corbeille, il fera plus d'une lieüe pour aller à la boucherie, il attend qu'il soit servi, & s'en retourne avec la viande sans y toucher. S'il rencontre dans son chemin un chien qui en veuille à ses provisions, il deffend le depôt qu'on lui a confié: mais si une troupe de chiens vient l'assaillir, & qu'il faille ceder à la force, il se saisit du meilleur morceau & épargne un repas à son maître.

Que n'y auroit-il pas à dire sur les courbettes, les caracolles, & les airs du cheval, le plus noble & le plus aimable des animaux! j'en ai vû un qui au son du tambour faisoit toutes les évolutions militaires. Un autre qui a couru la France sonnoit du pied l'heure qu'il étoit, connoissoit les cartes, tiroit un coup de pistolet. * On

* Au camp de Richemont; il appartenoit à Mr. le Comte de Saxe depuis fait Marechal de France.

On a inſtruit un pigeon à porter des lettres, & il s'acquittoit fort bien de ſa commiſſion. Qu'on n'aille pas dire qu'elles étoient amoureuſes, & que ce meſſage convenoit à l'oiſeau favori de Venus. On ſe tromperoit fort, car j'ai ſçu de bonne part que ce pigeon ne croyoit point à la mythologie.

Il faut l'avoüer, Meſſieurs, la diſcipline des animaux embaraſſe les philoſophes : elle embaraſſe le Cartéſien, car une pure machine peut-elle recevoir des leçons? mais, répliquera-t-il à ſon tour, une ame purement ſenſitive, une ame qui ne ſe forme point d'idée diſtincte ſur ce qu'elle voit, * qui ne réfléchit point, qui ne raiſonne point, & dont les penſées ne ſortent jamais du préſent pour s'élancer dans l'avenir, ou ſe replonger dans le paſſé, cette ame, dis-je, eſt-elle capable de préſcrire à ſon corps les mouvemens qu'on veut lui donner, & de recevoir des habi-

* P. 203.

bitudes étrangeres ? la difficulté eſt grande, mais elle n'eſt pas inſurmontable : il me ſemble avoir prouvé * que l'inſtinct des bêtes, tout merveilleux qu'il eſt, n'a rien à demêler avec leur raiſon. Ne pourroit-on point croire avec autant de fondement, que la diſcipline des animaux réſulte d'une certaine combinaiſon entre le principe ſenſitif & l'impreſſion méchanique de divers objets ſur les organes, qui ſervent d'inſtrument à ce principe ?

Qu'eſt-ce donc qui forme en eux ces habitudes ? c'eſt la ſenſation dépendante du méchaniſme. Pourquoi cela ? parceque la douleur ou le plaiſir ſont l'unique reſſort de leurs mouvements. Les objets font impreſſion ſur la machine, cette impreſſion eſt agréable ou deſagréable. De-là la brute ſans avoir aucune idée de ce qu'elle fait, s'éloignera de certains objets & s'approchera des autres. Que ces derniers objets ſoient ſouvent

* P. 205.

vent ramenés, & qu'ils ſoyent toujours ſuivis de ſenſations agréables ; la machine ſe trouvera diſpoſée à s'y livrer. * " Donc les animaux n'ont „ aucun beſoin de raiſon pour être „ diſciplinés, & dans ces divers „ manéges auxquels l'induſtrie humaine les dreſſe, c'eſt la raiſon „ de l'homme qui les dirige par ce „ nouveau méchaniſme qu'on nomme „ habitude, enté ſur le méchaniſme „ naturel : comme c'eſt la raiſon di„ vine qui les guide dans l'inſtinct, „ en vertu de ce méchaniſme natu„ rel qu'elle a établi. „

Mais il ne ſuffit pas de ſçavoir ce qui regarde la diſcipline des animaux, il faut encore expliquer & éclaircir deux autres proprietés des brutes, leur imagination & leur mémoire.

Le maitre d'un élephant a un chauderon percé, il le lui donne pour le porter racommoder, le chauderonnier bouche pluſieurs trous & en laiſſe un : dez que l'élephant fut de

* P. 215.

de retour à la maiſon, ſon maître qui vouloit ſe ſervir de ſon chauderon, y ayant mis de l'eau & voyant qu'il couloit, prit un bâton & en battit ſon mauvais meſſager, il le renvoya chez le chauderonnier, qui boucha éxactement le trou qu'il avoit laiſſé. La bête ne fut pas aſſez ſote pour ſe fier à lui ; elle va au puits, tire de l'eau, en met dans le chauderon, & ayant éprouvé qu'il ne couloit plus, le rapporta à ſon maître.

Ce jeu d'imagination & de mémoire, peut encore ſe prouver par l'action d'un mulet dont l'hiſtoire eſt mieux conſtatée que celle de l'élephant.

Plutarque raconte que des mulets chargés de ſel avoient coutume de paſſer une riviére. Un d'eux ſe laiſſa tomber par hazard, l'eau fondit le ſel, & la bête relevée ſentit que ſon fardeau étoit conſidérablement diminué : & ſe trouva bien de ſa chute. De maniere que toutes les fois que ce mulet eut à repaſſer

la

la riviére, il ſe reſſouvint de ſon avanture, & faiſant ſemblant de broncher, il ſe baiſſoit pour mouiller le ſel & ne ſe relevoit que lorſqu'il ſentoit ſa charge bien diminuée. Mais il avoit affaire à un maître qui n'étoit pas ſot, c'étoit Thalés un des ſept ſages de la Grece, qui pour punir ſon mulet de ſa ruſe & de ſa malice, le fit charger de laine & d'éponges, & la pauvre pecore ayant voulu ſe baigner comme elle avoit coutume, fut ſi ſurchargée & ſi maltraitée qu'enſuite il ne lui prit jamais fantaiſie de prendre le bain.

Voici ma réponſe à tous ces éxemples, qui ſemblent prouver que les bêtes mettent à profit l'expérience & qu'elles comparent le préſent avec le paſſé.

* " Dans l'homme la mémoire eſt
„ une réflection de l'eſprit, ſur une
„ perception paſſée, par où l'ayant
„ de nouveau, il s'apperçoit qu'il
„ l'avoit déja eüe une autre fois.

„ Mais

* P. 218.

„ Mais dans une ame purement „ ſenſitive, la mémoire eſt une pure „ imagination du paſſé ſans aucun „ acte réfléchi, qui le faſſe conſide- „ rer comme paſſé. On dira qu'elle „ ſe reſſouvient, quand dans l'abſence „ de l'objet qui avoit produit en „ elle une certaine ſenſation, la „ même ſenſation renaît, à l'occaſion „ d'un autre objet, qui ſe trouve lié „ avec le premier. Ainſi la mémoire „ des brutes n'eſt qu'un renouvelle- „ ment de ſenſation, qui, quoiqu'un „ peu plus foible, qu'elle ne le ſeroit „ par l'impreſſion de l'objet même, „ rend actuellement préſents les „ biens & les maux paſſés.

„ Concluons que la mémoire des „ brutes, auſſi bien que leurs autres „ facultés, n'eſt qu'une certaine com- „ binaiſon de ſenſation & de mécha- „ niſme.

Il reſte à expliquer une troiſiéme claſſe d'actions, d'où naît la plus grande difficulté, ce ſont des actions raiſonnées. Plutarque dans le dia-

logue où il prouve que les bêtes ont de la raiſon, prétend que leur condition l'emporte ſur la nôtre. En effet, dit-il, une terre graſſe, bonne, fertile, n'eſt-elle pas préférable à un terrein maigre, qui ne paye point les ſoins qu'on ſe donne à le cultiver. Or on peut dire qu'il en eſt de l'ame comme de la terre. Donc l'âme des animaux eſt plus parfaite que l'ame humaine. Pourquoi ? parceque ſans être pouſſée, ni commandée, ni enſeignée, comme ſi l'on diſoit, ſans être labourée, ni enſémencée, elle produit toutes ſortes de fruits & toutes ſortes de vertus.

De quoi les hommes font-ils grand cas ? De la vaillance. C'eſt la bravoure qui a immortaliſé Alexandre. Mais que les bêtes ſont plus courageuſes que nous, ſans jamais recourir à la ruſe & à la tromperie, on les voit combattre les unes contre les autres & contre les hommes-mêmes, avec une audace & une magnanimité qui leur

leur eſt ſinguliére. Jamais elles ne connurent les honneurs du triomphe & les récompenſes attachées à un bel exploit ; jamais elles ne s'aviſérent d'empêcher les actes de poltronnerie par des notes d'infamie, ou de taches de flêtriſſure, & cependant elles ſe montrent invincibles. Si elles ne peuvent vaincre, elles meurent en combattant. Faute de cœur, vit-on quelque fois un lion s'aſſervir à un autre lion, ou un cheval à un autre cheval, comme fait un homme à un autre homme. Nées libres, les brutes ne peuvent ſoufrir la ſervitude : car s'il arrive qu'on prenne quelque bête ſauvage dans des piéges, des laſſets ou des filets, elle renonce à la nourriture qu'on lui offre, & aime mieux mourir que de vivre en eſclavage. Et ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt que les animaux naiſſent ſi vaillans, ſi hardis & ſi braves, que la grandeur d'ame ne ſe rencontre pas ſeulement parmi les mâles, mais auſſi parmi les femelles.

Tout le monde ne ſçait-il pas combien Theſée eut de difficulté de combattre la Truye Crommienne. Je ne veux point parler ici des femelles des tigres, des lions, des léopards; je me contente de l'exemple d'un animal qui eſt la foibleſſe même, & que nous avons tous les jours ſous les yeux. Ne voyons-nous pas nos poules deffendre leurs pouſſins, mépriſer tout danger, & combattre au-deſſus de leur force & de leur puiſſance. Mais à quoi ſert de prouver ce dont où convient univerſellement; ne dit-on pas d'un homme plein de bravoure qu'il a un cœur de lion? & Achylle chez Homére ne reſſemble-t-il pas à un ſanglier en furie, ou à un loup acharné? Concluons que les animaux ſont plus hardis & plus vaillants que nous, qu'ils combattent à découvert, & qu'ils auroient eu honte de recourir aux ſtratagêmes d'un cheval de bois, pour détruire le floriſſant empire de Priam.

Après

Après la vaillance, ce que l'on conſidére le plus, ce ſont les richeſſes. On eſtime heureux un homme puiſſamment riche ; fut-il Phrygien ou Carien, plus vilain que Dolon, ou plus infortuné que Priam ; on tire gloire d'un bel habit, d'une riche fourrure, d'un ſuperbe équipage. Que les bêtes plus raiſonnables, ſont éloignées d'une ſi ſote vanité !

Je paſſe légérement ſur la continence des animaux ; le bouc de Mendes en Egypte en eſt un grand éxemple. On l'enferma avec pluſieurs belles femmes & il ſe contint : les hommes ne ſont-ils pas plus impurs que cet animal ? Le troupeau de Corydon ne condamnoit-il pas ſa paſſion brutale pour Alexis. Quel horreur ! des hommes & des femmes ont eu de l'amour pour les animaux. De-là ſont venus les minotaures, les ægipans, les ſphinx & les centaures. La concupiſcence fit-elle quelque fois de pareils ravages par-

mi les brutes? Renfermées dans leur eſpéce, dez que la femelle a conçu, elles penſent à la maniére dont elles conſerveront leur fruit, ſans plus penſer à la volupté : tant elle eſt parmi elles de peu de prix & de conſidération.

Lycurgue & Solon firent des loix pour punir ceux qui ne ſe marioient point, ou qui ſe marioient trop tard. On declara infames les hommes qui n'avoient point d'enfants, & les Romains recompenſérent ceux qui en avoient trois. Allons à l'école des bêtes, elles nous apprendront comment nous devons nous marier, pour quelle fin nous devons engendrer, & comment nous devons nourrir & élever nos enfants. Les animaux ſont nos maîtres, nous tenons d'eux les arts, ils ſont plus, ils nous enſeignent à bien vivre. Comment donc oſe-t-on leur refuſer l'uſage de la raiſon?

Je ſouſcris volontiers à tout ce que dit Plutarque. Homére a chanté

té dans l'Odyſſée la continence de Penelope, & ce beau poëme qu'a-t-il produit ? une Lucrece. L'homme ſe montre plus vicieux & plus ſot que la brute. Rien n'eſt plus vrai dans le ſens moral. Mais il eſt également vrai que ſes actions les moins raiſonnables ne laiſſent pas d'être raiſonnées. Les actions au contraire prétenduës raiſonnables de la brute que l'on vient de vanter, ne ſont qu'une branche ou une ſuite de l'inſtinct, & par conſéquent elles ſe rapportent à la raiſon univerſelle, qui conduit les animaux, & non pas à une raiſon particuliére qui leur ſoit propre.

Il n'eſt pas difficile, me direz-vous, de citer des actions qui marquent dans les bêtes une raiſon particuliére.

Quand les lions ſont vieux & qu'ils ne ſont plus aſſez leſtes pour attraper les bêtes ſauvages, ils aſſiégent les villes pour manger les enfants. On court ſur eux, ceux qu'on attrape on les met en croix

& on s'en trouve bien. Cela ſe fait en Afrique.

J'ai vû, ajoute Rorarius, * dans le pays de Juliers, deux loups attachés à un gibet ; cela faiſoit plus d'impreſſion ſur les animaux de cette eſpéce, que la marque d'un fer chaud, la perte des oreilles, n'en font ſur nos Cartouchiens.

Mr. de Matignon étoit ſans doute informé de toutes ces choſes. Car ayant ſçû qu'un de ſes chevaux très-vicieux avoit eſtropié un de ſes gens, qu'on le pende, dit-il, dans l'écurie, afin qu'il ſerve d'exemple aux autres.

Ces hiſtoires ou ces fables, toutes ces actions étant, Meſſieurs, des dépendances de l'inſtinct ou de l'habitude, ne forment pas le quart d'une objection. Je veux que vous me ſçachiez gré de la bonne foi avec laquelle je vai vous mener moi-même aux ſources des faits les plus extraordinaires qui me ſoient connus, & les plus rédoutables pour mon hypothéſe. L'abbé

* V. ſon article dans Bayle.

L'abbé Choiſi dans ſon Journal du Voyage de Siam, * parle de la manœuvre des ſinges du Cap de bonne eſpérance, pour voler des melons, & enſuite d'un élephant voleur de grand chemin.

L'hiſtoire des ſouris & du chathuan, par la Fontaine: une autre du renard anglois, & celle des deux rats & de l'œuf: tout cela nous montre dans les brutes des actions raiſonnées, & très-indépendantes de l'inſtinct & de l'habitude.

Je réponds en premier lieu, † Meſſieurs, que quand vous aurez retranché du nombre de ces actions ſur quoi l'objection ſe fonde, toutes celles qui ont été inventées à plaiſir & qui n'ont pas de bons garants: toutes celles qui ſont mal repréſentées, & que l'imagination ou le préjugé ſe plaît à embellir, par l'addition imperceptible de quelque circonſtance, qui en augmente le merveil-

 leux;

* P. 62.
† P. 232.

leux ; le nombre de ces phénoménes que l'on m'objecte diminuera de beaucoup.

2ò. Je ne doute pas que qui entreprendroit l'examen de pluſieurs faits ſemblables, * avec les précautions que j'ai dites, n'en fit disparoître en grande partie le merveilleux. Je n'en excepte pas même les fables de la Fontaine. Non qu'à ſuivre ſes recits au pied de la lettre, ce fut une affaire aiſée : mais il nous avertit lui-même, qu'il a uſé des priviléges qu'eut de tout temps la poëſie, d'embellir & d'amplifier ſes ſujets. Or c'eſt là préciſément ſur quoi tombe ma principale réfléxion.

" 3ò. † Mais je veux que l'on
„ puiſſe me produire de la part des
„ bêtes certaines actions ſi ſurpré-
„ nantes, qu'elles ſoient hors d'at-
„ teinte aux exceptions que je viens
„ de faire, je ne me rendrai pas pour
„ cela, j'aurois grand tort, ce me
„ ſem-

* P. 237.
† P. 238.

„ ſemble. Un petit nombre de phé-
„ noménes (car les actions condi-
„ tionnées comme celles dont je parle,
„ ſont certainement en très - petit
„ nombre) dont mon hypothéſe ne
„ me fournit point l'explication ,
„ peut - être parce que je manque
„ d'addreſſe à la manier, ne ren-
„ verſent pas cette hypothéſe & ne
„ détruiſent point la force des preu-
„ ves, ſur leſquelles elle eſt appuyée.
„ Rendre raiſon de tout, eſt ce qu'on
„ ne doit attendre d'aucun ſyſtême.
„ Ce n'eſt pas toujours la faute des
„ ſyſtêmes, c'eſt celle de l'eſprit hu-
„ main. „

4°. * Je ne demande d'autre grace en faveur de mon opinion, ſi ce n'eſt qu'on ſe donne la peine de péſer ſes preuves contre ſes difficultés.

Mais ce qu'il faut bien remarquer ici, † c'eſt qu'il a paru dans le monde, un eſprit hardi, ſouple, artificieux, ſubtil, qui né avec les plus heu-

* P. 239.

† Bayle, préface de la prémiére édition.

heureux talents pour la culture des ſciences, ſemble, en y jettant l'incertitude, n'avoir travaillé qu'à leur ruine. Il a manié cette queſtion de façon, à la rendre un des beaux trophées du pyrrhoniſme, & ſous prétexte de dévélopper les difficultés qu'elle renferme, il a porté à la réligion & à la morale les coups les plus dangereux. C'eſt tout dire, qu'après avoir rejetté comme abſurde l'hypothéſe des automates, il défie qu'on puiſſe marquer une différence eſſentielle du côté de l'ame, entre les bêtes & nous. Il n'eſt pas beſoin que je montre quelles affreuſes conſéquences pour les mœurs naiſſent d'une ſi étrange penſée : les libertins ne nous épargnent que trop la peine de les tirer.

Donnons aux bêtes le raiſonnement. Rapprochons autant qu'il ſe pourra l'homme de la bête, n'importe que la réligion en ſoufre pourvû que le pyrrhoniſme en triomphe. Ce ſont les vuës qu'on eſt bien faché d'être

d'être contraint d'attribuer au philoſophe de Rotterdam. C'ont été certainement les ſiennes, s'il en eut quelqu'une.

Mais écoutons ſes raiſonnements. Les philoſophes de l'école ſont, dit-il, hors d'état de prouver que l'ame de l'homme & l'ame des bêtes ſoient de différente nature ; qu'ils diſent & qu'ils répétent mille & mille fois, celle de l'homme raiſonne & connoît les univerſaux & le bien honnête ; celle des bêtes ne connoît rien de tout cela : nous leur répondons, ces différences ne ſont que des accidents, & ne ſont point une marque d'une diſtinction ſpécifique entre des ſujets. Ariſtote & Ciceron à l'âge d'un an, n'avoient point eu de penſées plus ſublimes que celles d'un chien, & s'ils euſſent vêcu dans l'enfance trente ou quarante ans, les penſées de leur ame, n'euſſent été que des ſenſations & de petites paſſions de jeu & de gourmandiſe. C'eſt donc par accident qu'ils ont ſurpaſſé les bêtes ; c'eſt

c'eſt à cauſe que les organes dont leurs penſées dependoient, ont acquis telles & telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien, dans les organes d'Ariſtote & de Ciceron, n'eut pas manqué d'acquérir toutes les lumiéres de ces deux grands hommes.

Je comprends que ces raiſonnements doivent effrayer des lecteurs, qui par malheur pour eux & pour moi, * ne ſeront pas un peu philoſophes, car pour ceux de ce dernier ordre, ils s'épouvantent mal-aiſément; ils ſçavent qu'il faut ſe familiariſer avec les plus étranges abſurdités, pour les mieux combattre.

" † Commençons par avoüer de „ bonne grace que ſi l'on nous de- „ mandoit une demonſtration de la „ différence ſpécifique de ces deux „ natures, qui fut tirée de la com- „ paraiſon des idées claires de l'une „ & de l'autre, en ce cas nous n'au- „ rions rien à répondre. L'a-

* B. P. 29.
† P. 30.

L'ame dépend des organes, leur dérangement rend fol ou ſtupide le plus grand génie de l'univers. Ainſi, ou les organes de l'animal ſont tellement proportionnés à ſon ame, que cette ame déploye toutes ſes facultés, toutes ſes perfections, de maniére que mieux organiſée elle ne montreroit pas plus d'intelligence: ou les organes du chien par exemple reſſerrent, enveloppent, engourdiſſent la meilleure partie des facultés de ſon ame. " Prenez garde que „ juſques-là, ſi l'on veut être raiſon„ nable, on demeure dans une par„ faite ſuſpenſion entre ces deux „ partis oppoſés, * & n'allez pas „ vous déterminer pour le ſecond, „ comme a fait Mr. Bayle par une „ précipitation de jugement, peu „ digne d'un auſſi bon logicien: „ Car il s'eſt imprudemment engagé „ à ſoûtenir, que l'ame des bêtes „ étant une fois reconnuë pour une „ ſubſtance qui penſe, elle ne ſçau„ roit

* P. 31.

„ roit être d'une eſpéce eſſentielle-
„ ment diſtincte de celle de l'homme.

Voici ſes propres paroles. L'ame des brutes eſt une ſubſtance qui penſe : elle eſt donc capable de la penſée en général : elle peut donc recevoir toutes ſortes de penſées : elle peut raiſonner, connoître le bien honnête, les univerſaux, les axiomes de métaphyſique, les régles de la morale. Pour mieux expliquer ſa penſée il prend l'éxemple d'un morceau de cire, qui demeurant toujours cire, ſe varie à l'infini, en prenant une infinité de formes différentes, & ne ſe refuſant à aucune de celles qu'on veut lui donner.

" Pour ruiner ce raiſonnement,
„ je vais me ſervir d'un argument
„ que je crois démonſtratif. * Si
„ dès-là qu'une ame eſt capable d'une
„ penſée, elle eſt capable de toute
„ penſée, il ne peut y avoir d'eſprits
„ créés & finis. Les eſprits créés &
„ finis, conviennent avec l'eſprit in-
„ créé

* P. 56.

„ créé & infini qui eſt Dieu, par „ l'attribut commun de la penſée. „ Donc ſi ce principe eſt véritable, „ il ne ſçauroit y avoir en Dieu, de „ penſée ni d'idée dont ces eſprits ne „ ſoyent ſuſceptibles. Donc ces eſ- „ prits auront une intelligence infi- „ nie, dont ils ſeront infinis comme „ Dieu, & par conſéquent incréés. „ Qu'eſt-ce qui met une différence „ eſſentielle entre Dieu & les eſprits „ créés? Ce ſont les bornes de leur „ eſſence; c'eſt qu'ils ont un fonds „ de penſée limité, & dont l'eſpéce „ eſt fixée par ces limites. Donc „ quoique capables de penſée, ils „ ne ſont pas capables de toute pen- „ ſée. S'ils étoient capables de toute „ penſée, le fonds de leur penſée, „ le principe de leur activité ſeroit „ infini; & rien ne les diſtingueroit „ d'avec l'eſprit infini.

Les difficultés ne ſont pourtant pas encore épuiſées. * On ne ſe contente pas qu'un philoſophe ait

* P. 227.

prouvé ſon ſyſtême, on exige encore de lui qu'il le concilie avec toutes les vérités étrangéres, & l'on engage inſenſiblement un homme, qui ne ſongeoit à rien de plus qu'à l'éclairciſſement d'une ſeule queſtion, dans le peril & dans l'embarras des ſyſtêmes généraux.

Si l'ame des bêtes, dit-on, eſt immatérielle, ou elle eſt immortelle, ou elle ne l'eſt pas. Dans le prémier cas il lui faut un paradis & un enfer. Mais l'immortalité de l'ame des bêtes, ridicule aux yeux de la raiſon même, n'eſt-elle pas proſcrite par une authorité ſupérieure ? c'eſt une de ces chiméres qu'il faut laiſſer à l'école de Pythagore, aux Brachmanes, aux Caffres, aux Souriquois, à quelques Rabins, & à quelques Docteurs Mahométans entêtés de la métempricoſe. Elle mérite d'avoir de tels défenſeurs.

Reſte donc à dire que l'ame des bêtes eſt mortelle : mais dans ce ſecond cas vous annéantiſſez la preuve

que

que la raiſon nous fournit pour l'immortalité de l'ame.

Nous ne perdons pas grand' choſe; répondrai-je, de renoncer à la preuve de l'immortalité de notre ame, qu'on tire de ſa ſpiritualité & de ſon immatérialité. Pourquoi? parce que la parfaite certitude que j'ai de l'immortalité de nos ames, ne ſe fonde que ſur ce que Dieu la révélée. * Or la même révélation qui m'apprend que l'ame humaine eſt immortelle, m'apprend que celle des bêtes n'a pas le même privilége; ainſi quoique l'ame des bêtes ſoit ſpirituelle & que je ſçache qu'elle meurt avec le corps, cela n'obſcurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames. Ce ſont là deux vérités de fait, dont la certitude a pour fondement commun le témoignage divin.

Pour tout dire, † s'il ne s'agiſſoit que de raiſonner en philoſophe & de laiſſer faire tout à ſon aiſe des

* P. 283.
† P. 298.

conjectures à notre raiſon, l'immortalité de l'ame des bêtes n'eſt point un dogme ſi ridicule qu'on ne pût le deffendre par des raiſons plauſibles. Qui empêche que ce principe ſenſitif après avoir animé un corps, ne puiſſe être uni par le Créateur à d'autres corps, ou bien être appliqué d'une autre ſorte à la matiére, pour produire de ces ouvrages ſi induſtrieux, que nous voyons croître à vuë d'œil ſous la main inviſible qui les conduit. Ces ames ſe transformeroient alors en une eſpéce de formes plaſtiques: mais il vaut mieux s'en tenir a un parti également ſouténable en philoſophie, & plus conforme à ce que nous dit la révélation, qui authoriſe en l'adoptant l'opinion commune de la mortalité de l'ame des bêtes.

Nous voici venus à la derniére, * mais à la plus rédoutable des objections que l'on puiſſe faire contre mon ſyſtême: objection d'un ſi grand poids,

* P. 301.

poids, que les Cartéſiens ont crû pouvoir la tourner en preuve de leur ſentiment, les bêtes ſoufrent, diſent-ils, donc elles ſont des machines.

Mr. Boullier avoit prévénu cette objection, * en priant de répondre à celui qui raiſonneroit ainſi.

Je ne doute point que les négres qui me ſervent ne ſoient de purs automates, quelques marques d'intelligence qu'ils me donnent tous les jours. Le Créateur eſt trop bon pour leur avoir donné une ame qui dans de pareils corps, ne pourroit être que fort malheureuſe, il y ſupplée par un jeu de reſſorts dont ma propre commodité eſt le but. Vous ne ſçauriez rien oppoſer, ce me ſemble, à un tel raiſonnement, qui ne détruiſe le vôtre.

Au défaut de raiſons, on recourt à l'authorité. Sous un Dieu juſte, dit-on, on ne peut être miſérable ſans l'avoir mérité. Qu'ont fait les animaux pour être ſujets à tant de miſéres. Qu'ont

* T. 1. C. 6. P. 183.

Qu'ont fait les bœufs que nous accablons de tant de travaux, & que nous détruiſons pour nous nourrir de leur ſubſtance?

Sous un Dieu juſte, on ne peut être miſérable, ſans l'avoir mérité.

" * Je doute fort que tant qu'on „ voudra raiſonner ſur ce principe „ qui, ſoit dit en paſſant, eſt celui „ de St. Auguſtin; en le prénant „ dans une préciſion étroite & ab- „ ſtraite, on puiſſe ſe tirer heureu- „ ſement de l'objection.

Examinons de près cette maxime, & nous trouverons qu'elle paroît faite exprès pour les créatures raiſonnables. L'idée de juſtice, celle de mérite & de démérite, ſuppoſe qu'il eſt queſtion d'un agent libre. La maxime en queſtion n'a donc aucun rapport à l'ame des bêtes. Cette ame eſt capable de ſentiment: elle ne l'eſt ni de raiſon, ni de liberté, ni de vice, ni de vertu, n'ayant aucune idée de régle, de loi, de

* P. 304.

de bien, ni de mal moral, elle n'eſt capable d'aucune action moralement bonne ou mauvaiſe. * Il faut donc changer la maxime & dire que ſous un Dieu bon, aucune créature ne peut être néceſſité à ſoufrir ſans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe ſoit évident, je crois être en droit de ſoûtenir qu'il eſt faux.

† En effet l'imperfection de chaque créature, cauſe non ſeulement la poſſibilité du mal phyſique, comme elle fait celle du mal moral, mais elle rend celui-là néceſſaire. Voici comment. L'imperfection ne produiroit pas néceſſairement le mal, ſi chaque créature ſubſiſtoit ſeule à part, iſolée de toutes les autres. Mais faiſant partie d'un tout, elle a une imperfection relative en tant qu'elle eſt moindre que le tout, qu'elle eſt faite pour lui & dépend de lui. De là réſulte néceſſairement pour elle du mal & du bien, mais

* P. 307.
† V. la note.

du bien qui compenſe, qui ſurpaſſe le mal, & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

Un exemple éclaircira ma penſée. * L'ame des brutes eſt ſuſceptible de ſenſations. Elle eſt donc capable d'être heureuſe en quelque dégré. Mais comment le ſera-t-elle? C'eſt en s'uniſſant à un corps organiſé. Or ſa conſtitution eſt telle que ſi elle eſt ſuſceptible de plaiſir, elle le doit être de douleur. Car ſelon les loix générales de la nature, ce corps, auquel l'ame eſt unie, doit recevoir des impreſſions différentes, qui ſont ſuivies tantôt de ſenſations agréables, & tantôt de ſenſations douloureuſes. Cela eſt indiſpenſable. Voudriez-vous changer le cours de la nature & ſuſpendre les loix du mouvement?

† En un mot toutes les ſoufrances des bêtes ne les mettent point dans le cas d'une créature malheureuſe ſans

* P. 313.
† P. 319.

ſans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juſte. Certainement Dieu rend juſtice à toutes ſes créatures, & ſi les plus viles ſont capables d'être malheureuſes, il faut qu'elles ſoient capables de devenir criminelles. Je ſouſcris de tout mon cœur à ces belles paroles du P. Mallebranche : mais je m'inſcris en faux contre l'uſage qu'il en fait pour réduire à l'abſurde l'opinion de l'ame des bêtes.

Une créature n'eſt malheureuſe à parler exactement que lorſque ſes ſoufrances ſont telles qu'elle a lieu de ſe plaindre de ſon éxiſtence, & que tout bien compté il eut mieux valu pour elle n'avoir point été tirée du néant que d'en avoir été tirée. L'équité de Dieu ne permet pas qu'une créature innocente ſoit réduite à ce malheur. Un tel malheur ne devient juſte, que dans la créature coupable.

Mais il n'en eſt pas ainſi des bêtes. Qui pourroit pénétrer leur intérieur,

trouveroit que la meſure des biens ſurpaſſe celle des maux, & que le dégré de douleur qui pourroit rendre leur éxiſtence malheureuſe, eſt préciſément ce qui la détruit.

Qu'on ne faſſe point ici une nouvelle difficulté, en diſant que cette ame perd beaucoup à ceſſer d'être. Qu'on y prenne garde: * l'anéantiſſement n'eſt point un mal pour une créature qui ne réfléchit point ſur ſon éxiſtence, qui eſt incapable d'en prévoir la fin & de comparer, pour ainſi dire, l'être avec le non-être: quoique pour elle l'éxiſtence ſoit un bien, parce qu'elle ſent, ce qui n'eſt pas à l'égard des créatures inſenſibles. Donc la mort, à l'égard d'une ame ſenſitive, n'eſt que la ſouſtraction d'un bien qui n'étoit pas dû. Donc ce n'eſt point un mal, qui rende la créature malheureuſe.

Je ne finirai point, Meſſieurs, ſans vous parler d'un nouveau ſyſtême ſur l'ame des bêtes. C'eſt celui de Mr.

* P. 326.

Mr. le Comte Louis Barbieri. * Les opérations des bêtes, ſelon lui, ont une cauſe prémiére, efficiente, & une cauſe ſeconde occaſionnelle. Leur cauſe prémiére efficiente, c'eſt Dieu. Leur cauſe ſeconde occaſionnelle ce n'eſt ni le pur méchaniſme, ni une ame actuelle, mais c'eſt une ame ſpirituelle poſſible. C'eſt un eſprit créable, mais non créé, dans lequel quoique non éxiſtant, Dieu voit toutes les impreſſions que cet eſprit recevroit dans chaque circonſtance en cas qu'il éxiſtât; & toutes les déterminations qu'il prendroit, n'éxerçant jamais que la ſeule faculté de ſentir & de vouloir, avec ce foible raiſonnement que forme la ſeule combinaiſon des idées ſenſibles.

Mr. le Comte Barbieri pénétre dans le ſanctuaire de la théologie, pour y chercher des preuves de ſon opinion philoſophique. Or, ſelon les théologiens, Dieu qui connoît toute ſa toutepuiſſance, doit connoître

* Son ouvrage eſt imprimé à Vicenze, 1750.

noître les choſes actuelles, toutes les poſſibles, futures, & toutes les poſſibles qui n'auroient point de futurition: d'où il conclud que Dieu voit les actes, ſoit ſpontanés ſoit libres, que produiroient des eſprits qui n'ont que la poſſibilité: & que Dieu le moteur de tous les corps, opére dans les animaux cette ſuite de mouvements que produiroit comme cauſe occaſionnelle, une ame qui ſeroit en eux.

Je dois la connoiſſance de ce nouveau ſyſtême, & la notice que je viens de vous en donner, au journal étranger, ouvrage périodique très-curieux & bien écrit. Le journaliſte invite les philoſophes à foudroyer cette hypothéſe, qu'il renverſe le prémier par ce trait de plume. Si cette ſubſtance ſpirituelle eſt poſſible, dit-il, pourquoi n'exiſte-t-elle pas? C'eſt que dans le ſentiment de Mr. Barbieri, une telle ame éxiſtante ſeroit ſemblable à l'ame humaine, ce qui répugne. Mais ſi elle

elle répugne, réplique l'autheur du journal, comment donc la concevez vous poſſible ?

Si donc on ne peut ſoûtenir l'opinion de Mr. Barbieri, il faut mettre dans les brutes un eſprit créé. Pour vous, mon cher de Noulli, je ſçai le cas que vous faites du Dictionnaire Encyclopédique, & l'eſtime que vous avez pour les autheurs d'un ſi bel ouvrage, ils ont adopté le ſentiment de Mr. Boullier : ſi vous m'en croyez vous ſoûtiendrez le même parti. Tournez de ce côté-là cette érudition charmante que vous avez aquiſe, par l'uſage du beau monde & la lecture des bons livres.

Si, melius quid habes, accerſe, vel imperium fer. *

* Hor. Ep. 5. L. 1.

QUATRIEME ENTRETIEN.

Meſſieurs, vous m'avez fait l'honneur de me choiſir pour juge : vous êtes dans l'impatience de ſçavoir à qui je donnerai la pomme : vous-vous imaginez ſans doute que je favoriſerai mon parent, ne craignez rien : je ne ferai point de jaloux. Vous avez dans la préſente queſtion ſi bien fait valoir les raiſons du pour & du contre, que vous m'avez rendu Pyrrhonien. Prénez-vous en à vous-mêmes : Quant à moi cela me met au large, car il eſt aiſé de faire voir que les autres penſent mal, & difficile de montrer qu'on penſe mieux.

Per-

Permettez-moi donc, Meſſieurs, de vous dire mes ſentiments, avec cette ſincérité qui caractériſe notre nation : & ne me faites point un crime du parti que je prends. Vous devez ſçavoir qu'en fait de philoſophie, la liberté de conſcience eſt du droit des gens.

Que nous ſommes heureux de vivre dans les beaux jours de la philoſophie ! Quelle eſt aujourd'hui différente de ce qu'elle a été ? Cette ſcience autrefois habitoit une caverne impénétrable : d'épaiſſes ténébres en deffendoient l'entrée : on marchoit ſans ſçavoir où l'on alloit, & le ſanctuaire de la ſageſſe ne s'ouvroit qu'à ceux qui ſçavoient pouſſer à l'infini la diviſion d'un être dont ils n'avoient point d'idée. La philoſophie maintenant eſt une déeſſe aimable, ſon temple nous eſt ouvert, * elle ſe préſente à nos régards dans ſa beauté naturelle ; & elle s'eſt ren-

* V. Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems. T. III.

renduë acceſſible au magiſtrat, au militaire, aux dames-mêmes. Il ſuffit, Meſſieurs, de vous avoir entendus, pour juger des progrés de cette ſcience: & ſi j'avois trois couronnes, je vous aurois tous couronné.

C'en eſt donc fait du jargon obſcur & inintelligible, des commentateurs d'Ariſtote. On a conçu qu'on ne devoit parler que pour ſe faire entendre, & qu'on n'y reüſſiſſoit qu'en comprénant bien ſoi-même, ce qu'on veut faire comprendre aux autres. On a enfin compris que la ſcience des choſes étoit préférable à celle des mots.

L'homme, dit Mr. d'Alembert, * veut ſçavoir & ſe flatte d'être parvenu au but, quand il n'a fait qu'imaginer un nom, qui à la vérité arrête ſa curioſité, mais qui au fonds ne l'éclaire point. Inſtinct eſt dans la bouche de tout le monde: avec ce nom qu'on ne comprend pas, on croit avoir ſaiſi la cauſe de toutes les opé-

* Préface du Dictionn. Encyc.

opérations des bêtes. Ne vaudroit-il pas mieux demeurer en chemin que de s'égarer ? L'erreur eſt pire que l'ignorance. Celle-ci nous laiſſe tels que nous ſommes : ſi elle ne nous donne rien, du moins elle ne nous fait rien perdre, au lieu que l'erreur ſéduit l'eſprit, éteint les lumiéres naturelles, procure une ſotte vanité.

Je dois donc applaudir à la maniére dont on a procedé dans le prémier Entretien. On a defini les mots, pour jetter de la clarté dans le diſcours: j'y ai remarqué de l'ordre, de la préciſion & je me fais un plaiſir de rendre à Mr. l'Officier la juſtice qu'il mérite, mais cela ne doit pas m'empêcher de lui faire deux reproches : le prémier d'avoir avancé des choſes fort-douteuſes, pour ne pas dire très-fauſſes ſur l'antiquité de l'opinion de Descartes ; & le ſecond d'en avoir omis de vrayes, & de très-propres à favoriſer l'hypothéſe qu'il deffendoit.

Il eſt aujourd'hui décidé que la

raiſon doit préſider au jugement de toutes les opinions humaines, qui n'ont point de rapport à la foi. On doit ſe ſervir des yeux que Dieu nous a donnés, & il eſt ridicule de ſe les arracher pour ſe laiſſer conduire, & de ſe defaire de ſa raiſon pour s'aſſervir contre la raiſon à l'authorité des anciens philoſophes. * On avoit rémarqué ces choſes : Il étoit donc inutile de s'appuyer de l'authorité de Diogéne & de celle des Stoiciens.

Il eſt vrai qu'un pere de l'oratoire, caché ſous le nom d'Ambroiſe Victor, a fait un petit livre où il a compilé différents textes de St. Auguſtin, pour prouver que ce Docteur de l'Egliſe a crû que les animaux ſont des machines : mais il eſt inconteſtable que qui voudroit extraire des œuvres de St. Auguſtin des textes tout contraires, feroit un volume plus épais que celui *de Doctrina Chriſtiana* d'*Ambroſius Victor*.

Mr. Durondel auroit bien de la peine

* Malebranche.

peine à prouver ſon ſentiment. Sénéque a pû dire que les bêtes n'étoient capables ni de ſe courroucer ni de pardonner, ſans les croire automates. *Iraſci non magis ſciunt quam ignoſcere.* Pourquoi cela ? parce qu'il ſe trouve un milieu entre être machine & agir par réfléxion. Or la colére & la clémence ne ſuppoſent-elles pas dans nous un être qui réfléchiſſe ?

Rien n'eſt plus divertiſſant que de voir les Nominaux, les Scoliſtes & les Thomiſtes, ſoûtenir ſur l'autorité d'Ariſtote des opinions contradictoires ; & le P. Pardies à ſi bien tiré par les cheveux ce prétendu prince des philoſophes, qu'il lui a fait dire bon gré malgré qu'il en eut, que les bêtes ſont des machines.

L'homme penſe, dit Ariſtote ; une ſervante en diroit bien autant. Donc les bêtes ſont des automates, conclud le P. Pardies. Pourquoi ? parce que le ſens d'Ariſtote eſt qu'il n'y a que l'homme qui penſe. Or la né-

gation a une grande malignité de nature, donc excepté l'homme, elle exclud la penſée de tout autre ſujet, donc les bêtes ne penſent pas. Cet argument a parû aſſommant, on a recouru au texte, on a trouvé que le mot grec ſignifioit réfléchir, & tout s'eſt réduit à une diſpute de mot.

Voilà où aboutiſſent la plûpart des queſtions, tranchons celle-ci: Ariſtote a pû dire que l'homme penſe ſans penſer aux bêtes. S'il a voulu dire par-là qu'elles ſont des machines, pourquoi s'eſt-il arrêté en chemin, pourquoi n'a-t-il pas prouvé ſa théſe?

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les anciens philoſophes, grands ferrailleurs, ne ſe firent jamais de querelle au ſujet de l'ame des bêtes: jamais ils n'eurent un ſyſtême lié & ſuivi ſur cette matiére: quelques-uns donnérent à la brute la raiſon & l'immortalité: tous lui attribuérent du ſentiment & de la connoiſſance. D'où je concluds que rien n'eſt plus mal-fondé que l'antiquité de l'opinion

nion de Descartes; ſon hypothéſe lui appartient en propre, & s'il y a de la gloire de l'avoir inventée, c'eſt une injuſtice que de l'en priver.

En effet, Descartes eſt le prémier qui ait mis dans un beau jour la différence eſſentielle qui eſt entre le corps & l'eſprit; & trouvant des difficultés inſurmontables à mettre dans la brute une ame ſpirituelle & immatérielle, il en conclud que les bêtes ſont des automates. La conſéquence eſt naturelle. Après quoi ſon vaſte génie l'élevant juſqu'aux notions les plus claires & les plus évidentes que nous pouvons avoir des attributs de Dieu, il y trouva la confirmation de ſon hypothéſe. Si les bêtes ont du ſentiment & de la connoiſſance, diſent les Carteſiens, * 1ò. Dieu ne s'aime point d'un amour infini 2ò. Dieu eſt inconſtant & ſans ſageſſe. 3ò. Dieu eſt cruel & ſans juſtice.

* Diviſion d'un diſcours de Mr. D'Armanſon.

* 1ò. Dieu eut créé des ames capables de connoiſſance & d'amour, ſans les obliger à l'aimer & à le connoître : ſans aucun rapport je ne dis pas ſurnaturel, mais même naturel à leur Créateur. Que devient l'Alpha & l'Omega, le *principium & finis ?* Ou ſont ces idées de l'ordre qui veulent que Dieu ait tout fait pour lui ? Voilà une loi ſouveraine indiſpenſable, impreſcriptible. Quel privilége ont donc les brutes de preſcrire contre cette loi ? Point d'autre que celui-ci. C'eſt que ce ſont des automates.

2ò. On ſe confirme dans le même ſentiment ſi on réfléchit ſur deux autres attributs de Dieu, ſon immutabilité & ſa ſageſſe. Quelle multitude d'animaux dans l'eau, ſur la terre & dans l'air ? Il y en a même, Selon Ariſtote, dans les cieux de Jupiter & de Saturne. Il y en a dans les étoiles. Ce ſeroit une folie, dit-il dans Ciceron, de croire qu'il ne

* V. Bayle A. Rorarius.

ne s'en forme point dans le ciel; qui eſt le lieu le plus propre à la génération. * Or ces animaux ſont plus parfaits que ceux que nous voyons. Pourquoi? parce qu'on ne peut douter que la nourriture ne contribuë à la vivacité de l'eſprit: il eſt donc probable qu'il faut mettre une intelligence plus vive & plus grande dans les animaux qui naiſſent dans le ciel, qui à cauſe de la ſubtilité & de la pureté de ſa matiére eſt dans un mouvement & dans une agitation continuelle.

Mais contentons-nous des animaux que nous pouvons connoître. On en a découvert par le moyen du microſcope dans l'eau, dans le vinaigre, dans les pierres mêmes. Une feuille de choux contient des milliers de bêtes. Au printemps paroiſſent des millions d'inſectes. Il en eſt dont la vie n'eſt que d'un jour. Voilà donc Dieu occupé à créer le matin des ames qu'il an-

* V. Cic. L. 2. de nat. deor.

néantit le ſoir. Où eſt ſa conſtance & ſon immutabilité ? Cependant la matiére ſubſiſte toujours. Oui, cette matiére qui n'eſt que paſſive, qu'on nomme *tabula raſa*, & qui ne peut être ſuſceptible de la perçeption la plus ſimple, cette matiére, dis-je, n'eſt jamais annéantie, car nous n'avons point d'idée de l'annéantiſſement d'une ſubſtance : or l'ame de la brute eſt une ſubſtance qui penſe ; elle eſt par cet endroit au-deſſus du ſoleil, & plus noble que tous les corps. Elle périt totalement à la mort de l'abeille, quoique la ſubſtance de ſon corps ne périſſe pas : je demande, que devient la ſageſſe du Créateur de ces deux ſubſtances ? Il détruit la plus noble & conſerve la plus imparfaite.

3ò. De quelle maniére traitons-nous les bêtes ? Nous les faiſons battre pour notre plaiſir. Nous fouillons dans leurs entrailles pour ſatisfaire notre curioſité : nous les égorgeons pour nous nourrir ; nous

nous

nous plaiſons à les tourmenter. Domitien s'amuſoit à tuer des mouches, les enfants en font autant. Ils vont fureter dans les bois, ils grimpent ſur les arbres, & enlévent à une tendre mere ſes petits. Voilà donc des créatures malheureuſes quoique innocentes. Où eſt la juſtice & la bonté de Dieu?

Ces raiſons bien pouſſées ſont très-fortes ſurtout la derniére. On en peut juger par les efforts qu'on a faits pour tâcher d'y répondre. Mr. l'Officier a donc eu tort de l'omettre. C'eſt là où conſiſte uniquement le ſecond reproche que j'avois à lui faire, Je n'aurois pas pour lui tant d'amitié & tant d'éſtime, ſi je pouvois même le ſoupçonner d'avoir penſé d'une maniére indigne d'un honnête homme. Il n'a point crû qu'il fut du bel air de ne point recourir à la cauſe prémiére, pour expliquer les phénoménes de la nature; je ſçais au contraire qu'il eſt perſuadé que le vrai uſage de la phyſique eſt de nous rappeller à Dieu, Un

Un peu de patience, Meſſieurs, & vous aurez lieu d'être ſatisfaits. Permettez-moi de prémunir mon parent contre un ſophiſme de tous les pays & de tous les temps. On reſte dans une réligion par la ſeule raiſon qu'on y eſt né. On embraſſe une opinion parce qu'on eſt d'un tel ordre. Une ſecte affiche l'eſprit, on y entre, elle ſe groſſit prodigieuſement, L'hypothéſe de Descartes eſt brillante : c'eſt du moins une belle chymére : c'eſt un roman qui prête à parler, & qu'on peut orner & embellir. Cela ne ſuffit-il pas pour l'embraſſer ? Non, tous ces jugements ſont faux ou téméraires. Donc une vérité exprimée avec ſimplicité & en peu de paroles, vaut mieux que le plus beau diſcours, qui tend à accréditer un menſonge. Pourquoi ? Parceque

Rien n'eſt beau que le vrai : le vrai ſeul eſt aimable.

Vous voyez ſans doute, Meſſieurs, où j'en vai venir. Voici un raiſonnement

ment ſimple & court, qui renverſe tout le long plaidoyer du partiſan de Descartes.

Il n'y a point de démonſtration qui tienne contre les preuves de fait. On a crû pendant deux mille ans qu'il n'y avoit point d'Antipodes. On démonſtroit qu'il ne pouvoit pas y en avoir. On a découvert les Antipodes, & toutes les démonſtrations ſont tombées par terre. Or les bêtes nous donnent tous les jours des preuves de fait de leurs careſſes, de leur amour, de leur crainte &c. & quelles ont du ſentiment & de la connoiſſance. Par conſéquent il n'y a point d'éloquence, point de démonſtration qui puiſſe établir le contraire.

Cependant ſi je rejette le ſentiment de Descartes, embraſſerai-je celui des Péripatéticiens ? Non. Je ſçais bon gré à mon ancien ami de nous avoir expoſé fidélement l'opinion d'Ariſtote, mais je ſçais très-mauvais gré à Ariſtote de lui avoir fourni de très-

très-mauvais raiſonnements. Ne ſeroit-il pas étonnant qu'on pût s'empêcher d'éclater de rire lorſqu'on entend dire, l'ame des bêtes n'eſt pas matiére, mais comme matiére : elle n'eſt pas eſprit mais comme eſprit? Vous n'y voyez pas plus clair que moi dans ce que vous dites, vous n'y comprenez rien, & cependant vous ne voulez pas vous rendre. Je veux que vous-vous compreniez, mais pourquoi eſt-ce que perſonne ne peut vous comprendre ? Je ſçais ce que c'eſt que corps, je ſçais ce que c'eſt qu'eſprit, mais ce qui tient le milieu entre l'un & l'autre me paſſe entiérement. Ne m'en feriez-vous point un myſtére ; ſemblable en cela à votre maître ? non, vous n'y voyez pas plus clair que moi. Permettez-moi de vous le dire.

Une ſubſtance mitoyenne entre la matiére & l'eſprit, elle eſt donc en partie ſimple & en partie compoſée ; mais pour peu qu'elle ſoit compoſée, comment peut-elle être ſimple : &

ſi

ſi elle eſt ſimple, comment peut elle être compoſée?

Une ame matérielle qui n'eſt pas matiére. Quelle chymére? Dieu ne peut pas faire cet être de raiſon, il eſt contradictoire.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'Ariſtote qui a eu grand ſoin de nous avertir de certains ſophiſmes, ſe fut mieux tenu ſur ſes gardes pour les éviter. Car on ne peut diſſimuler que les Ariſtotéliciens ne confondent ici les modes de la ſubſtance avec la ſubſtance même. On tuë une beccaſſe & une perdrix. Au bout de quelques jours ce gibier prend du fumet, cela ſe fait aſſurément ſans qu'il ſoit beſoin d'introduire une nouvelle ſubſtance dans le monde. Les Péripatéticiens n'en veulent pas convenir, ils ne veulent ſentir ce fumet que par la vertu d'une forme ſubſtantielle cadavérique, qui a été créée à la mort de l'animal, & ils ſe bouchent les yeux pour ne pas voir que la déſunion ou les divers arrrange-

gement des parties de la matiére ſuffiſent pour expliquer la génération & la corruption des êtres naturels.

Je ne leur en impoſe point. Lorſqu'on les preſſe d'expliquer comment ils peuvent concevoir une ſubſtance matérielle qui ne ſoit pas matiére, voici ce qu'ils répondent. * Qu'on remuë une boule qui étoit en répos, elle acquiert quelque choſe de nouveau. Or ce quelque choſe de nouveau n'eſt point un eſprit. Seroit-ce un corps ? Non. Car ce ſeroit une imagination bien plaiſante de croire qu'il y eut là deux corps, l'un ancien qui feroit la boule, & l'autre nouveau qui feroit le mouvement. Par conſéquent la boule & le mouvement ne ſont pas deux corps. Donc le mouvement étant ſurvenu de nouveau au corps de la boule, il faut reconnoître quelque choſe de corporel.

Voilà comme ils raiſonnent, & leur raiſonnement eſt ſemblable à celui-

* Pardies.

celui-ci. L'homme fait tous les jours divers arrangements dans la matiére. Ici il taille la pierre pour faire une ſtatuë, là pour une colonne, ou un entablement. Or ces divers arrangements ne ſont pas des riens, ce ſont de vrais modes que l'homme produit. Donc il peut produire de nouvelles ſubſtances, des formes ſubſtantielles.

C'eſt ainſi qu'ils confondent les modes avec la ſubſtance. La matiére diſent-ils peut acquerir le mouvement & recevoir diverſes modifications. Je l'avouë, perſonne ne le conteſte. Qu'en concluez-vous ? Le voici, c'eſt qu'il faut admettre une ſubſtance matérielle qui n'eſt pas matiére. Quelle inconſéquence ? Mais je veux être de bonne compoſition. Je veux bien admettre ce genre bizarre de ſubſtances ou de formes ſubſtantielles, dont perſonne ne connoît ni l'origine ni la nature. Il y a donc une ame qui eſt la forme ſubſtantielle des brutes. J'y conſens.

Mais

Mais où réſide-t-elle ? Dans le cerveau, a-t-on dit, & non pas dans le cœur. Parceque des brebis, des grenoüilles, des vipéres, des tortuës ſe remuent & vivent après que leur cœur eſt ôté.

Or je peux prouver par la même raiſon qu'elle ne réſide pas dans le cerveau.

J'ai gardé, * dit le P. Pardies, plus d'un mois durant, une ſorte de haneton, après lui avoir coupé la tête, qui vivoit néanmoins pendant tout ce temps-là : & quand on venoit à le toucher, ou à le piquer, il s'agitoit, il remuoit ſes aîles, & il voloit comme s'il eut été tout entier.

Que les Péripatéticiens ſont malheureux de trouver à chaque pas des embarras & des difficultés inſurmontables. Où placeront-ils dorènavant l'ame de la brute ? Je n'en ſçais rien & je crois qu'ils ne le ſçavent pas plus que moi.

Di-

* P. 84.

Diviſez un ſerpent en deux, chaque moitié vivra, ſe remuera, ſentira de la douleur quand on la piquera. Il y a plus. Une expérience faite ſur un polype, jetta St. Auguſtin dans l'étonnement & dans l'admiration. Il prit un petit animal à pluſieurs pieds, le coupa en deux, & chaque partie ſe mit à fuir avec beaucoup de viteſſe. Il coupa derechef chacune de ces parties ; & chacune donna des marques de vie, de ſentiment & de douleur. De maniére que ſi un de ces animaux eut eu le don de la parole, il auroit pû dire comme le ſoſie de l'amphytrion, le moi qui va à droite, fuit le moi qui vais à gauche. Je défie hardiment tous les péripatéticiens de trouver ici un dénouëment auſſi heureux que celui de Plaute.

Il ſuit évidemment de ce que j'ai dis, que les péripatéticiens ne ſçavent ni ce que c'eſt que l'ame qu'ils mettent dans les brutes, ni où elle

réſide. C'eſt une bagatelle, nous ignorons bien d'autres choſes qui ne laiſſent pas d'exiſter. J'y conſens encore très-volontiers. Reſte avoir ſi à l'aide de cette chymére qu'ils veulent réaliſer, ils expliqueront heureuſement les opérations des bêtes.

Le célébre P. Pardies établit pour le fondement du ſyſtême péripatéticien, la diſtinction de deux ſortes de connoiſſances ; les unes intellectuelles, & les autres ſenſibles. Celles-ci conviennent aux brutes, celles-là ne peuvent convenir qu'à l'homme.

Mais que faut-il entendre par des connoiſſances ſenſibles ? Tous les axiomes de la métaphyſique & de la géometrie, toutes les propoſitions évidentes par elles-mêmes ſont des connoiſſances ſenſibles. Le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties. Voilà une vérité qui ſe fait ſentir par elle-même : elle eſt donc ſenſible ; mais en même temps elle eſt intellectuelle.

lectuelle. Il n'y a donc point de distinction à faire entre les connoissances sensibles & les connoissances intellectuelles. Donc le système péripatéticien se trouve par la sappé dans ses fondements.

Mais dira-t-on n'y-a-t-il pas un appetit raisonnable & un appetit sensible ? n'y-a-t-il pas un plaisir purement intellectuel ? Celui par exemple que goute un géométre. Et n'y-a-t-il pas un plaisir sensible, tel que le dût gouter la sœur Agnès à une conversation de son directeur, qui fut assez imprudent pour lui parler d'anatomie ; non de celle de l'oreille, mais . . . qui empêchera donc de distinguer deux sortes de connoissances, l'une intellectuelle & l'autre sensible ?

Ce qui l'empêche, repondrai-je, est que le plaisir sensible occasionné par le corps n'est pas dans le corps, mais dans l'esprit. D'où je conclus que toute connoissance sensible est en même tems intellectuelle. A-

Avançons & tachons de ſaiſir l'idée que le Péripatéticien nous donne de la connoiſſance ſenſible. C'eſt, dit le P. Pardies, celle par laquelle nous appercevons ſans nous appercevoir que nous appercevons.

O la belle idée ! quelle eſt capable d'éclairer l'eſprit ! Mais ſur quoi peut ſe fonder le P. Pardies dans la belle définition qu'il nous donne de la connoiſſance ſenſible ? parle-t-il d'après l'expérience ? Se fonde-t-il ſur un ſentiment intime, ſur le rapport de ſa conſcience ? Non. Il eſt de la nature de cette connoiſſance de ne ſe point laiſſer appercevoir. Tous les Péripatéticiens, tous les hommes nés & à naître ne peuvent dire, j'ai l'expérience de ce que le P. Pardies avance.

S'appuye-t-il ſur une révélation divine ? Non ; du moins a-t-il eu aſſez d'humilité pour n'en point parler. Diſons mieux & parlons plus clairement. Toute connoiſ-

ſance

ſance ſuppoſe la penſée: toute penſée ſe fait ſentir à l'ame immédiatement par ſa ſeule préſence: la penſée n'eſt point ſans idée; l'idée ne peut-être ſans la répréſentation de quelque objet : donc il y a de la contradiction d'appercevoir un objet ſans s'appercevoir qu'on l'apperçoive.

Voyons maintenant les efforts inutiles que fait le P. Pardies, pour ſoûtenir le phantome qu'il nous préſente.

Ayant les yeux ouverts, dit-il, nous ne nous appercevons pas ſeulement des objets qui ſont devant nous, & une perſonne de nos amis aura pû paſſer ſans que nous y ayons pris garde. En cette rencontre je demande, ſi l'on peut dire que nous ayons vû cette perſonne. L'avons nous vuë ? Si vous dites que non, nous étions donc aveugles.

Que d'aveugles dans le monde, repondrai-je ; & plus aveugles que les quinze vingt, s'il y a de la dif-

férence entre voir & appercevoir que l'on voit ? Quelle philoſophie que celle qui ſe paye de mots & qui en veut payer les autres ? Ce qu'il y a ici de comique & de plaiſant, c'eſt que le P. Pardies ſe réfutera lui-même.

Rendons lui cette juſtice. Quand il s'agiſſoit de prouver que l'on voyoit ſans voir, il a eu aſſez d'eſprit pour uſer de termes équivoques, & jetter dans le panneau ceux qui ne courent qu'après les mots. Dans un autre endroit du même ouvrage, il s'eſt montré tout différent de lui-même, & voulant ſervir les différents gouts, il a parlé ainſi aux perſonnes raiſonnables.

Quand je vois, dit-il, un tableau devant moi, il y a une infinité de rayons, qui paſſant au travers des humeurs de mon œil, vont faire une peinture admirable de ce tableau ſur les peaux qui ſont vis-à-vis. Ce n'eſt pas encore voir, puiſque tout cela

cela ſe peut faire dans un œil artificiel & dans celui d'un mort. Enſuite par le moyen du nerf optique, il ſe fait une certaine communication juſques dans l'intérieur du cerveau. Juſques-là ce n'eſt point encore appercevoir . . . il faut donc que notre ame ſe trouve en cet endroit intimement préſente & attentive, & comme d'ailleurs elle a la faculté de connoître, elle ne peut ignorer ce qui ſe paſſe ainſi chez elle-même. Nous concevons ſans peine qu'un ange étant préſent à une pierre, s'appercevroit fort bien que c'eſt là une pierre: auſſi notre ame étant préſente à cette partie du cerveau ainſi émuë & ainſi figurée, s'apperçoit fort bien de ce mouvement & de cette figure. Mais pour cela il faut qu'outre toutes ces diverſes agitations & toutes ces figures du corps, notre ame ſe faſſe elle-même une autre ſorte de peinture, & qu'en la faiſant, elle la con-

ſidére & la régarde en elle-même, de ſorte que l'image ne ſoit point différente de l'action par laquelle on la conſidére, & que ſe repréſenter un objet ſoit la même choſe que le conſidérer.

Eſt-ce le même homme qui parle ainſi dans le même ouvrage? Veut-il à deſſein ſe contredire pour trahir ſa cauſe? cela peutêtre, je n'en ſçais rien. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il parle, ici d'une maniére intelligible.

Profitons de l'aveu du plus digne de nos adverſaires & concluons.

1ò. Que les perſonnes qui dorment les yeux ouverts peuvent ſans être aveugles ne point voir les objets qui ſe préſentent devant elles. Pourquoi? Parceque les rayons viſuels ne pénétrent que juſques aux peaux, qui ſont vis-à-vis les humeurs de l'œil; & que quand même ils iroient juſqu'à ébranler le nerf optique, ils pourroient le faire d'une ma-

maniére ſi foible, que l'agitation ne ſeroit pas aſſez conſidérable pour réveiller l'attention de l'ame.

2ò. Que par une conſéquence naturelle de ce que je viens de dire, Archiméde abſorbé dans une profonde méditation, ne vit point le ſoldat qui lui perça le ſein.

3ò. Qu'un jeune bachelier du ſeminaire des bons enfants, tout occupé d'une théſe métaphyſique; montant au ſon de la cloche dans ſa chambre, pour y prendre ſon bonnet ou ſon chapeau, & qui vient avec ſon bonnet de nuit au réfectoire, n'a véritablement vû ni l'un ni l'autre.

4ò. Que l'ame ne pouvant ignorer ce qui ſe paſſe en elle-même, ne peut avoir un ſentiment ſans ſentir qu'elle l'a.

5ò. Que ſe répréſenter un objet, étant la même choſe que le conſidérer, il y a une contradiction dans les termes, que nous appercevions

un objet ſans ſçavoir que nous l'appercevons. Eclairciſſons ceci par un exemple. Un ſoldat eſt bleſſé dans la melée. Son ame étant toute occupée du danger, de la vengeance ou de la gloire, il ne ſent point ſa bleſſure. Dira-t-on que c'eſt un ladre ? ce ſeroit une ſotiſe qu'on diroit. Le fameux P. Pardies nous dira qu'il ſent de la douleur ſans s'appercevoir qu'il en ſent. Et le ſoldat plus à croire que lui, ſoûtiendra qu'il n'a eu pendant toute l'action aucun ſentiment de douleur. L'exemple du prêtre d'Afrique dont on a parlé ſur le témoignage de St. Auguſtin, renverſe de fond en comble tout le ſyſtême du P. Pardies.

Je veux pouſſer à bout les Péripatéticiens. Je veux que la diſtinction des connoiſſances ſpirituelles & ſenſibles, ſoit bien imaginée, qu'elle ſoit vraie & conforme à la raiſon & à l'expérience. Voyons maintenant de quelle utilité elles ſont

ſont aux Péripatéticiens pour expliquer les opérations des bêtes.

Un chien connoit une pierre, & il l'apperçoit d'une maniére qu'il ne s'apperçoit pas de ce qu'il apperçoit; pourquoi donc ne la croque-t-il pas? pourquoi n'eſt-il pas auſſi ſot que Saturne, qui avaloit des pierres pour ſes enfants?

Une chate a le ſentiment de la faim ſans ſentir qu'elle a faim. Pourquoi donc quitte-t-elle le grenier, pour venir chercher & demander de la nourriture?

Un chien eſt malade ſans ſentir qu'il le ſoit. Pourquoi a-t-il plus de ſentiment que le ſoldat bleſſé? pourquoi donc va-t-il chercher de l'herbe pour ſe purger?

Mais à quoi m'arrête-je ſi longtems & pourquoi ne pas admettre le ſyſtême du P. Pardies? mais en le renverſant & en attribuant à l'homme les connoiſſances ſenſibles, & aux brutes les connoiſſances intel-

tellectuelles. En effet un homme va chercher ſon ami, le rencontre en chemin, le voit ſans le voir, le laiſſe paſſer & va le chercher où il n'eſt pas; quelle étourderie? qu'il en eſt autrement de la brute: jamais elle ne ſe trompe, l'hirondelle pour faire ſon nid n'apporte point d'eau lorſqu'il faut de la terre, & laiſſe la terre lorſqu'il faut humecter le mortier. Donc l'hirondelle à une connoiſſance intellectuelle, puiſqu'on ne ſçauroit jamais dire, quand elle ne s'apperçoit pas de ce qu'elle apperçoit.

Un chien voit ſans voir: s'apperçoit ſans s'appercevoir, a du ſentiment ſans ſentir. Quel renverſement d'idées? quelle clef pour expliquer les phénoménes de la nature?

Qu'exigez-vous de plus, mon ancien ami, pour quitter le péripatétiſme? vous avez donc juré d'être Ariſtotélicien avant que d'en ſçavoir le ſyſtême. Il falloit donc ou vous infa-

infatuer des erreurs du péripatétiſme, ou renoncer au nom de Péripatéticien. Votre parti eſt pris, on vous arracheroit plutôt l'ame du corps que de vous détacher d'Ariſtote. Quel entêtement! je vous pardonnerois ſi vous reſſembliez à certains vieillards, que je connois. Je laiſſe là les ignorants & les ſots, les hypocrites & les médiſants. Je ne parle que de ceux qui ſont initiés aux myſtères du péripatétiſme. Un tel vieillard qui ne veut point demordre de ſes ſentiments : ou ſe trouve trop vieux pour devenir écolier, ou ſeroit obligé d'apprendre ou de ne dire jamais mot dans les diſputes; le plus court pour lui eſt d'injurier ſes adverſaires, de peſter contre eux: il évite par-là d'être un perſonnage ſourd & muët. Enfin la plus grande partie croit comme vous qu'il n'y a rien de bien penſé, que ce qui a eu le bonheur

heur d'être avancé par Ariſtote. *

Quoi avoir fait ſoutenir des theſes qui ont eu un applaudiſſement univerſel ; qui ont été ſuivies de préſents, d'une penſion, d'un établiſſement, & avoüer qu'elles ne contenoient que des fadaiſes, que ce que nous avons appris & enſeigné n'en valoit pas la peine, & qu'il n'y avoit pas même le ſens commun ! A d'autres : nous ne voulons point être detrompés, & ſi ce que nous admirons devient l'objet de la riſée publique, nous nous ferons toujours reſpecter, ne fut ce que par l'antiquité de notre barbe. Je ſuis auſſi éloigné, mon ancien ami, de vous attribuer de pareils ſentiments, que vous êtes différent de vous même, lorſque vous ne parlez point d'après Ariſtote. Je ſçais comme vous que c'étoit un génie pénétrant, vaſte, profond.

Sa

* Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt vel quia turpe putant parere minoribus & quæ imberbes didicere ſenes perdenda fateri.

Sa ſeule poëtique eſt un chef-dœuvre, qui meriteroit ſeul de l'immortaliſer.

Mais il n'en eſt pas de même de ſes œuvres philoſophiques. Peut-être qu'elles ne ſont point parvenues juſqu'à nous, ou du moins ont elles été corrompues ou alterées. Averroës, le commentateur d'Ariſtote, eſt un prodige de génie à votre avis, mais ſçavez-vous qu'il a commenté un autheur dont il ne ſçavoit pas la langue? on fait bien dire des choſes à Ariſtote; qu'il desavoüeroit s'il revenoit au monde. Quoiqu'il en ſoit, rien n'eſt plus ridicule que le ſyſtême des Péripatéticiens ſur l'ame des bêtes. Mais je m'apperçois que je m'écarte de la politeſſe avec laquelle je veux vous parler, & cela d'autant plus mal à propos que je ne puis vous paſſer la maniére outrageante dont vous avez parlé de Descartes. Qu'une cauſe eſt deſeſperée lorſqu'on abandonne les raiſons pour en venir aux injures?

vous-vous êtes fait plus de tort que vous n'en avez fait au philoſophe françois.

Descartes ce mortel dont on eut fait un Dieu
Chez les payens, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit : comme entre l'huitre & l'homme
Le tient-il de nos gens, franches bêtes de ſomme.

Descartes en un mot nous a mieux appris à penſer que n'a fait le Lycée. Il en a triomphé & les difficultés que vous avez faites ne ſervent qu'à orner le char de ſa victoire. Vous combattez les régles du mouvement qu'il a établies pour les corps inanimés, en les transportant à une aigle, à un corps animé. Que voulez-vous qu'on en penſe ? eſt-ce ignorance ? eſt-ce mauvaiſe foi ? mettez la main ſur la conſcience, avouez que les Cartéſiens repondent mieux aux difficultés que vous leur faites, que vous ne repondez à celles qu'ils vous font. Je veux qu'ils ayent pouſſé trop loin la raillerie à l'occaſion

ſion des définitions d'Ariſtote, de la forme ſubſtantielle, des eſpéces impreſſes &c. mais peut-on les deffendre ces eſpéces : elles ſont matérielles de votre aveu : comment donc les corps qui les envoyent, perdant continuellement de leur matiére & de leur maſſe, ne diminuent-ils pas ſenſiblement ? elles ſont étenduës : comment donc l'eſpéce d'une montagne peut-elle être reçuë dans un auſſi petit endroit qu'eſt l'œil ? enfin elles ſont impénétrables : comment prétendez-vous donc expliquer de quelle maniére l'eſpéce d'une montagne & celle de la voute des cieux ſont reçuës ſans confuſion & en même temps dans le petit coin de la retine de l'œil ?

Laiſſons cette philoſophie enigmatique, ténébreuſe & incapable de ſatisfaire un eſprit raiſonnable, ce n'eſt pas là ſon plus grand défaut. Malheur à ceux qui la ſuivroient, car s'ils raiſonnoient conſéquemment, elle les conduiroit à l'idolatrie ou à l'irréligion.

En effet où ſe réduit la philoſophie d'Ariſtote ? à mettre dans la matiére, qu'il ſoutient éternelle, des formes, des facultés, des qualités, des vertus & des êtres réels, capables de produire les effets phyſiques par la force de leur nature. D'autres philoſophes frappés de la régularité du mouvement des cieux, de celle du flux & du reflux de la mer, du cours des riviéres, avoient mis un Jupiter dans les cieux, un Neptune dans la mer, les faunes dans les bois, des hamadryades pour un arbre. Delà eſt venue l'idolatrie. Ariſtote au contraire, par le moyen des formes & des facultés, trouva dans la matiére le principe d'ordre & de régularité que l'on cherchoit. Il mit de l'apetit dans la matiére, de la complaiſance dans la pierre pour le centre, de l'horreur dans la nature pour le vuide. En un mot par la guerre que ſe font les élements, & par les forces des qualités de ſympathie & d'antypériſtaſe, il anima la na-

nature & en fit un Dieu. Et qui a jamais penſé me direz-vous à faire de la nature un Dieu ? Straton, vous repondrai-je. Il étoit diſciple de Théophraſte, & ſucceſſeur de ſon maître Ariſtote dans l'école péripatéticienne. Il ſçavoit la doctrine de ſon maître puiſqu'il l'enſeignoit, & elle le conduiſit à l'athéiſme.

Qu'eſt-ce donc que la nature ? c'eſt une force repandue partout & eſſentielle à la matiére : une eſpéce de ſimpathie qui lie tous les corps & les tient dans l'équilibre : une puiſſance qui ſans ſe décompoſer elle-même, a le ſecrêt merveilleux de varier les êtres a l'infini; un principe * d'ordre & de régularité, qui produit tout ce qui peut ſe produire dans l'univers.

* Ne parle-t-on pas encore aujourd'hui de la nature comme d'une puiſſance collatérale à celle de Dieu. *Deus & natura nihil faciunt fruſtra.* Cela eſt auſſi payen que ce vers d'Ovide, *Hanc Deus, & melior litem natura diremit.*

Tel eſt l'abyme où la doctrine d'Ariſtote a précipité Straton. * Mais, comme dit Bayle, n'eſt-ce pas de toutes les choſes inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une nature qui ne ſent rien, qui ne connoit rien, ſe conforme parfaitement aux loix éternelles ! conçoit-on des loix qui n'ayent pas été établies par une cauſe intelligente ? en conçoit-on qui puiſſent être exécutées régulièrement par une cauſe qui ne les connoit point, & qui ne ſçait pas même qu'elle ſoit au monde ? vous avez là, métaphyſiquement parlant, l'endroit le plus foible de l'athéiſme. C'eſt un écueil dont il ne ſe peut tirer, c'eſt une objection inſoluble.

La même objection qu'on fait à Straton, ſe peut faire à Ariſtote, ce qui eſt une marque de la conformité de leurs ſentiments & de leur doctrine. En effet, ſelon Ariſtote, l'ame végétative des plantes & celle des animaux ſont tirées du ſein de la

* T. 4. C. 110.

la matiére. Mais la matiére ne ſent rien, ne connoit rien, & ignore ſi elle eſt au monde. Comment donc peut-il tirer du ſein de cette matiére l'ame des bêtes, à laquelle il donne du ſentiment & de la connoiſſance?

Si l'ame des bêtes eſt tirée de la matiére; qui empêche l'ame humaine d'avoir la même origine? ſi une ame matérielle peut penſer, connoître, aimer, quelle raiſon a-t-on de dire que la nôtre eſt ſpirituelle? quelles conſéquences affreuſes? que les Péripatéticiens viennent nous dire que leur ſyſtême eſt conforme à la raiſon, à l'expérience, à la réligion!

L'eut-on jamais pu croire? la théologie s'eſt appuyée ſur la philoſophie d'Ariſtote. N'étoit-ce pas aller chercher la lumiére dans les ténébres? il eſt vrai que la foi nous redreſſe, comme ledit Malebranche, mais ſi le cœur eſt chrêtien, le fond de l'eſprit eſt payen.

Que je ſerois heureux mon ancien

ami, ſi j'en avois aſſez dit pour vous dégouter du péripatétiſme; ne vous laiſſez plus conduire par l'authorité d'Ariſtote, mais par la raiſon, vous en raiſonnerez mieux; vous nous en avez donné une preuve ſenſible en parlant de Leibniz, & j'ai très peu de choſes a ajouter à ce que vous avez dit.

Il me ſemble que l'annéantiſſement de la liberté eſt une conſéquence naturelle du ſyſtême Leibnitien. Il eſt bien vrai que Leibniz retient les noms de choix de liberté : il dit que l'homme eſt un automate ſpirituel, libre; mais les Stoiciens n'en diſoient-ils pas autant? ces philoſophes nous ont principalement exhortés à ſuivre la vertu & à faire le vice. Il ne faut que lire Sénéque ou Epictéte pour trouver de très-beaux ſermons de morale: cependant ſi ces Stoïciens avoient raiſonné conſéquemment, ils auroient dû porter les hommes à ſe tenir les bras croiſés; ils ſoutenoient une hypothéſe in-

Digitized by Google

incompatible avec la liberté, car ils croyoient à la fatalité du deſtin.

Il en eſt de même des aſtrologues, ils nous donnent des avis comme on feroit à des perſonnes libres. Ils nous diſent de prendre garde à certain jour, quoiqu'ils ſoient perſuadés d'avoir trouvé la chaine de nos deſtinées dans les aſtres, qui regnent dans l'univers par des loix ſecrêtes.

Rien n'eſt plus commode pour expliquer les actions des hommes, que la fatalité d'une étoile ou du deſtin. * Paris forcée d'amour paſſe la mer & eſt la cauſe du ſaccagement de Troyes: celuici fait le code des loix; là les enfants tuent leurs peres, les peres leurs enfants, ici les freres s'égorgent les uns & les autres, à qui faut-il imputer ces deſordres? aux hommes, non, mais à une force ſupérieure, tout depend de la deſtinée, car perſonne ne peut éxaminer le deſtin, à moins que cet éxamen ne ſoit un effet même du deſtin.

* Man. L. 4.

Cette philoſophie, comme j'ai dit, eſt fort courte & fort commode, mais en même temps très-déraiſonnable, car elle chaſſe de l'univers la providence & la divinité, comme on le peut voir dans un dialogue de Lucien, qui a pour titre *Jupiter confondu*.

Leibnitz, nous a-t-il donc voulu depouiller de la liberté ? à Dieu ne plaiſe que je le penſe, il dit que nous ſommes libres, & je l'en crois ſur ſa parole, mais ſon hypothéſe nous laiſſe-t-elle la liberté ? c'eſt une autre affaire ; on peut fort bien diſtinguer ici l'homme du philoſophe, je ſuis bien éloigné de perſécuter l'autheur, & de le rendre comptable d'un ſentiment qu'il déſaprouve, mais j'ai le droit d'éxaminer ſi la liberté eſt, comme il le dit, compatible avec ſon hypothéſe.

Les penſées de mon ame ſelon lui triſtes ou guaïes, bonnes ou mauvaiſes, ſont arrêtées avant ma naiſſance, ſont préétablies de toute éternité,

Digitized by Google

nité. C'eſt une ſuite de la préviſion de Dieu. Au nom de Jehova, de l'être ſuprème; je me tais, comme les juifs, & baiſe la terre; mais juſqu'ici l'hypothéſe n'eſt point philoſophique.

Parlons donc phyſique: ſelon l'hypothéſe Leibnitienne, le paſſage du rubicon, tous les mouvemens de mes bras & de mes jambes, ſont préétablis avant ma naiſſance & celle de Jules Céſar. Le moindre dérangement troubleroit l'harmonie de l'univers, mon corps pour la conſerver, doit ſe remuer néceſſairement à telle heure, & être en repos à telle minute; ces mouvemens & ces repos ſeroient enchainés & ſe ſuccéderoient les uns aux autres, quand même mon corps ſeroit ſans ame; tel eſt le ſentiment de Leibnitz, dans ſa replique aux reflections de Mr. Bayle.

Tout iroit bien. ſi mon corps étoit ſans ame, mais dans le cas de l'union, il s'en faut bien qu'il en

ſoit de même, j'éprouve qu'à l'occaſion de telles penſées dans mon ame, s'excitent tels mouvements dans mon corps. J'ai un ſentiment, une conviction intérieure que je ſuis libre de parler ou de me taire, de marcher ou de me repoſer. Donc les mouvements de mon corps dépendent des volontés & des penſées de mon ame. Donc il eſt inutile que Mr. de Leibniz abuſe de ſon eſprit pour me perſuader le contraire.

Un automate ſpirituel, une ſubſtance ſimple indiviſible, qui agit par reſſorts, quelle méchanique! un corps uni à une ame & ſujet à l'empire de ſa volonté, qui exécuteroit ſans cette ame les mêmes mouvements que celle-ci lui commande, quelle phyſique! quelle harmonie! ou pour mieux dire quelle confuſion! quel deſordre!

Je ſens le poids de mon corps qui apéſantit mon ame, cependant ſelon Leibniz, j'aurois la même péſanteur, les mêmes ſenſations, les mêmes

mêmes penſées, quand je ſerois ſans corps, & que même il n'y en auroit aucun dans l'univers. Quelle philoſophie ! tandis qu'il me fait douter de l'exiſtence des corps, il prétend me perſuader de leur harmonie.

Si on veut remonter avec lui aux premiers principes qui compoſent tous les êtres qui ſont dans l'univers, on les trouvera actifs & indiviſibles. Ces principes actifs & indiviſibles ſont des monades, ces monades ſont des ſubſtances ſans étenduë. Elles ſont inaltérables, incorruptibles & ſont de tout temps jointes & liées à leur forme. Elles trouvent dans la conſtitution de leur être & dans le fonds de leur nature la tablature des penſées ou des mouvements qu'elles doivent avoir. Rien n'arrive en qualité de cauſes ou d'effets, mais par la vertu de la loi primitive de création de chaque être. Voilà un abregé de la doctrine repanduë dans la Théodicée de Leibniz, qu'on

qu'on pourroit peut-être intituler la déſtruction de l'harmonie apperçuë dans les parties de l'univers.

Notre ame & ſa liberté ſont la pierre d'achoppement de ce ſyſtême. Son obſcurité ne nous fera jamais douter de la conviction intérieure que nous avons que Dieu nous a créés libres.

Comment ſans liberté ſerions nous ſes images ! que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?

On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer,
Il n'a rien à punir, rien à recompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
Caton eſt ſans vertu ; Catilina ſans vice.

Loin de nous cette penſée de Seneque.

Ou de force ou de gré le deſtin nous entraine. *

Je me ſuis peut-être trop arreté à refuter des hypothéſes qui tombent d'elles-

* *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

d'elles-mêmes par leur incompréhenſibilité. Paſſons à celle de Mr. Boullier. Quelle eſt brillante! on paſſe du regne vegetal par des nuances inſenſibles au regne animal. Là on finit la plante, la ſenſitive par exemple: là commence la brute, comme la taupe: de la taupe on monte à la carpe, au cheval, au chien, au ſinge, à l'homme, à l'ange. C'eſt le platoniſme mieux developpé & perfectionné. Car il y a ſelon les platoniciens trois ſortes d'êtres qui ont une ame raiſonnable, les dieux, les hommes, les demons. Les dieux dit Apulée occupent le lieu le plus haut, les hommes le plus bas, les demons le milieu. Mais les dieux ne pouvant communiquer avec les hommes à cauſe de la diſtance des lieux, il eſt donc néceſſaire d'admettre des entremetteurs qui joignent pour ainſi dire le ciel avec la terre. Ces médiateurs ſont les demons, & on forme par leur moyen le point de rencontre & le

centre

centre d'unité. C'eſt pourquoi ils ſont dans l'air qui touche enſemble & au ciel & à la terre, & forment une échelle, par laquelle de creature en creature on monte enfin juſqu'à Dieu.

Cependant Platon avoit laiſſé un grand vuide métaphyſique, en ne donnant nne ame ſpirituelle & immatérielle qu'aux dieux, aux demons, aux hommes ; au lieu que Mr. Boullier accordant liberalement cette ame à la mite, au ciron & à la puce, remplit le vuide du ſyſtême platonicien & le conduit à ſa derniére perfection.

En effet Platon mettant une grande différence entre la beauté du corps & celle de l'eſprit, dit que les corps n'ont rien de beau que par rapport à un être penſant, qui ſaiſit la juſteſſe, la proportion & l'harmonie qui y regnent, donc la beauté de l'univers vient moins des corps que des ames. Par conſéquent s'il y a tant de corps dans l'univers, il faut qu'il y ait pour le moins autant d'ames immortelles. Pla-

Platon avec ces idées eſt reſté en chemin, & il étoit reſervé à Locke de faire la découverte d'un nouveau monde intellectuel. Mr. Boullier y a voyagé & nous a fait la relation des merveilles qui l'ont frappé qui pourra douter aujourd'hui de la beauté, & de la magnificence de l'univers, depuis qu'on a mis des êtres penſants, des intelligences, des ames ſi l'on veut immortelles, juſques dans les chenilles ?

Ne nous laiſſons point ébloüir par le brillant des penſées, nous ne devons nous arrêter qu'à celles qui ſont ſolides. Rien n'eſt plus mal imaginé que le prétendu point de rencontre & le centre d'unité des platoniciens. Pourquoi ? parce qu'il n'y a qu'à conſulter les notions évidentes que nous avons de la divinité, pour ſçavoir que de la créature la plus parfaite juſqu'à Dieu, il y a & il

Ex hoc igitur illud efficitur, ſi mortalium tanta multitudo ſit, eſſe immortalium non minorem. Cic. L. 1. de nat. deor.

il y aura toujours une distance infinie. Donc il n'y a point d'échelle par laquelle on puisse monter jusqu'à Dieu. Donc l'espace qui sépare Dieu de la créature est infini. D'ailleurs l'être suprême n'a rien oublié de ce qui peut contribuer à la beauté de son ouvrage : en créant & peuplant cet univers d'un million de millions d'anges ou d'esprits, qui composent un vrai monde intellectuel.

Revenons à l'hypothése de Mr. Boullier, qui supposant dans l'échelle des intelligences au dessous de l'ame humaine un esprit plus borné qu'elle, dit 1ò. que l'ame des bêtes est un esprit, une intelligence, un être pensant. 2ò. Que cet esprit n'a que des sensations ou des perceptions confuses. 3ò. Qu'avec cet esprit uni au méchanisme, on explique facilement les opérations des bêtes, & on satisfait pleinement à toutes les difficultés.

1ò. L'ame des bêtes est donc spirituelle & immatérielle, considerée sous

ſous ce dernier rapport, le chaud & le froid, le ſec & l'humide, le fer & le feu n'ont aucune priſe ſur elle : elle ne craint donc point la diſſolution, l'altération ou la corruption de ſes parties : elle eſt donc immortelle & il lui faut un paradis & un enfer. Ces conſéquences ne ſont-elles pas naturelles ?

Mais d'un autre côté cet être immatériel eſt en même temps un être penſant, un eſprit, une intelligence. Je m'arrête tout court, effrayé des conſéquences dangereuſes que je vois naître de cette hypothéſe de Mr. Boullier. Ne voyez-vous pas, lui dirai-je, que vous degradez l'ame ſpirituelle, & que vous nous rapprochez des bêtes en voulant les rapprocher de nous ?

A Dieu ne plaiſe, répondez vous, j'ai mis cet eſprit bien inférieur à celui de l'homme ; & de l'ame de la taupe à l'ame humaine il y a, peut-être, ſauf erreur de calcul, plus de mille échelons à dire : cela eſt

bientôt dit, repliquerai-je, ſur quoi fondez-vous ces rapports de quantité ? la différence ſpécifique de la nature des hommes & des anges ſe tiroit, ſelon les platoniciens, de la différence des lieux que ces ames occupoient. Or on méſure les lieux & on en calcule la diſtance. Mais vous ne donnez point dans ces réveries des idées platoniciennes. Il n'y a pas dans l'ame des bêtes des parties comme il s'en trouve dans l'échelle des platoniciens. Vous ne pouvez donc extraire de cette ame ni la racine quarrée ni la cubique. Un être indiviſible n'a jamais fourni le quotient d'une diviſion. Direz-vous que l'ame d'un chien, d'un renard, d'un ſinge, eſt la moitié, le tiers, le quart d'un ame humaine ? mais comment trouver dans des êtres ſimples & indiviſibles des proportions arithmétiques ou géométriques ? ou trouverez-vous donc une différence ſpécifique & eſſentielle entre des êtres ſimples, qui ont la faculté de penſer. C'eſt

C'eſt conclure, repliquez-vous avec une précipitation de jugement peu digne d'un bon logicien. Les bêtes n'ont que des idées ou des perceptions confuſes & obſcures, elles ne raiſonnent point, elles ne connoiſſent point les univerſaux, le bien honnête. N'en voilà-t-il pas aſſez pour déterminer la différence ſpécifique de leur eſpéce eſſentiellement différente de celle de l'homme? ne voyez-vous pas repondrai-je que vous bouleverſez tout l'état de la queſtion. Qu'il y ait des eſprits plus étendus, des genies plus profonds, perſonne n'en doute. Mais il ne s'agit pas ici des qualités & des perfections des ames de l'homme & de la brute, il eſt queſtion de leur nature. Que les penſées de l'ame de Mr. Fontenelles à un an, étoient différentes de celles qu'elle a eües à ſoixante, c'eſt cependant la même ame qui penſe ſi différemment. On peut tirer de la campagne un berger qui ne penſe qu'à ſes moutons, lui

apprendre la philoſophie & les univerſaux ; changera-t-il d'ame pour cela ? tout eſprit eſt eſprit, comme tout citoyen de Rome étoit homme, quelle différence ! quelle inégalité entre ces citoyens ! les uns étoient patriciens, les autres plébéiens. Différents par les rangs, ils étoient égaux dans la nature. Il en eſt de même de l'homme ; l'un à l'eſprit plus ſubtil, l'autre plus tardif. Celui-ci s'occupe du ménage, celui-là de l'aſtronomie, c'eſt toujous le même eſprit. *

Que cette conſéquence eſt fauſſe, l'ame du philoſophe connoit les univerſaux, donc toute ame qui ne les connoit pas, eſt différente de celle du philoſophe : j'aimerois autant dire que tout homme qui ne ſait pas jouër de la baſſe de viole, n'eſt pas homme. Mais

* *Mens omnis mens eſt, ſive ad ſublimia tendit*
Sive moratur in exiguis, multumve parumve
Seu male, ſeu bene, ſeu melius meliusque gradatis. POLIGNAC.

Mais éxaminons plus ſérieuſement vos raiſonnemens. Les bêtes, dites-vous, n'ont que des perceptions, des idées obſcures, & moi je dis qu'elles n'en ont que de claires & d'évidentes, pourquoi? parceque l'idée eſt la lumiére de l'eſprit, gardons nous bien de mettre de l'obſcurité dans le flambeau qui nous éclaire; la lumiére chaſſe les tenébres & ne les ſauroit produire; ſi donc nous trouvons des objets obſcures & confus, c'eſt que nous manquons d'idées pour les connoître, de même que par le deffaut d'un nombre ſuffiſant de bougies allumées, un grand appartement eſt obſcur pendant la nuit, mais ce n'eſt pas la lumiére des bougies qui produit cette obſcurité, donc toute idée eſt vraye, claire, évidente, auſſi Arnaud, diſoit-il à Descartes, ſi l'idée du froid peut être fauſſe on à l'idée du froid par la ſuppoſition & on ne l'a pas, puiſque vous la dites fauſſe, ce qui eſt contradictoire, & il avoit raiſon.

Vous ajoutez que les bêtes ne raiſonnent point; le mulet de Thalés ne raiſonnoit-il pas? ne dit-on pas en proverbe, que *chat échaudé craint l'eau froide?* d'où on peut conclure que connoiſſant l'eau en général, il conoit ce que nous appellons univerſaux.

Mais je veux qu'il ſoit auſſi ignorant ſur cette matiére que bien d'autres animaux à figure humaine, oui je veux que les bêtes ignorent l'univerſel *à parte rei*, mais elles ſavent & connoiſſent bien ce qui leur eſt propre & avantageux, penſez-vous donc que l'univerſel *à parte rei* procure la ſanté, la force, la gayeté, une plus longue & plus heureuſe vie?

Il peut y avoir, dites vous, des différences eſſentielles entre les êtres penſants, ſurquoi, dirai-je à mon tour, fondez-vous ces différences? avez vous une connoiſſance intuitive des eſprits? non, vous avancez donc en l'air, ce que vous en penſez; vous ne pouvez vous fonder que ſur

ſur des peut-être, & avec des peut-être, on bâtit bien des châteaux en Eſpagne, cela ne ſent pas ſon philoſophe. Vous réglez de votre pleine authorité les limites de la ſphère d'activité des eſprits, & vous ne connoiſſez point leur nature, mais il faudroit la connoître pour en ſavoir les proprietés, l'une, dites-vous, eſt capable de telles perceptions dont l'autre n'eſt pas ſuſceptible. Voilà tout le fondement de votre ſyſtême. Avez-vous donc pénétré dans l'intérieur de l'ame des bêtes, pour ſavoir ce qui s'y paſſe, vous ne pouvez pas le dire, vous vous fondez apparement ſur l'expérience, je le veux bien, elle ne vous ſera pas favorable. Albert le grand, montroit un eſprit ſi peu ſuſceptible de perceptions qu'on l'appelloit le bœuf, ce bœuf devint preſque un ange; on en trouve la preuve ſenſible & palpable dans la collection de ſes œuvres qui ſont vingt volumes *in folio*, donc cet argument-ci ne vaut rien, telle ame

n'a jamais eu telle perception, donc elle ne l'aura jamais. On doit à la colère les vers jambes.

Archilochum rabies armavit jambo.

On voit tous les jours qu'une chûte, ou le trepan, ou l'affliction, ou la néceſſité fait naître du fonds d'une ame des idées, dont on ne l'auroit jamais crû ſuſceptible. Tout cela ſemble authoriſer ce raiſonnement, ſi l'ame de la bête a la faculté de penſer, ſi c'eſt une ſubſtance qui penſe, elle eſt donc capable de la penſée en général; elle peut donc recevoir toute ſorte de penſées, elle peut raiſonner, connoître le bien honnête, les univerſaux, les axiomes de métaphyſique, les régles de la morale, &c. cela eſt fondé ſur les progrès ſucceſſifs que font & que peuvent faire les étres penſants; cela eſt fondé ſur l'expérience de tous les ſiècles & ſur celle de l'eſprit humain dont la lumiére croit par la reflection. Si l'on veut concevoir la différence de l'eſprit humain ſans cul-

culture, à lui-même cultivé, on n'a qu'à imaginer quelle diſtance il y a de ceux qui reſolvent tous les problêmes ſur les quarrés magiques, à ces ſauvages qui ne comptent que juſqu'à dix, parce qu'ils n'ont que dix doigts. *

Cependant il n'y a point de différence eſſentielle de la nature de l'ame de ces ſauvages, à celle des Mathématiciens, par conſéquent le plus ou le moins d'idées, de perceptions, de reflections, de raiſonnements ne peut changer la nature ou l'eſſence d'un être, qui conſerve toujours la faculté de penſer.

Que repondez-vous à cela? le voici, pour achever de ruiner ce principe, dites-vous, je veux me ſervir d'un argument que je crois demonſtratif; tant mieux, repondrai-je, auſſi n'avez vous parlé juſques ici que par conjecture comme vous l'avouez vous-même.

* Hiſt. de l'academie des ſciences l'année 1705.

Toutes vos ſuppoſitions ſont des ſuppoſitions en l'air, mais voici à la fin une demonſtration, je m'en felicite, je me rends volontiers aux bonnes raiſons, nous ſommes enfin au nœud de votre hypothéſe, vous le ſavez, les bêtes n'ont que des perceptions confuſes, l'homme a des idées claires. Voilà leur différence ſpécifique. *Hic Rhodus, hic Saltus.* Il faut ici ſoutenir notre ſupériorité ſur la brute par la clarté de vos idées, voyons ſi nos interêts ſont bien entre vos mains.

Si dès là, dites vous, qu'une ame eſt capable d'une penſée, elle eſt capable de toute penſée, il ne peut y avoir d'eſprits créés & finis : il ne ſauroit y avoir en Dieu de penſée, ni d'idée, dont ces eſprits ne ſoyent ſuſceptibles, donc ces eſprits auront une intelligence infinie : donc ils ſeront infinis comme Dieu. *

Eſt-ce un philoſophe ſérieux, repondrai-je, un Mr Bouiller, ou un jeune

* P. 57.

jeune Logicien qui nous donne un miſérable ſophiſme pour une demonſtration ? & un novice qui ne ſeroit ſur les bans de logique, que depuis quatre jours ne pourroit-il pas ainſi repondre à ce prétendu argument demonſtratif ?

L'homme, dira-t-il, rencontre dans la recherche de la vérité deux grands obſtacles, les préjugés & la préoccupation ? ſes ſens le diſtraient, ſon imagination eſt libertine, & il faut qu'il prenne beaucoup ſur lui pour conſidérer attentivement un objet, il doit marcher bride en main, uſer de méthode, aller des choſes connuës aux inconnuës, des ſimples aux compoſées, mais il précipite ordinairement ſa marche, il ſe trompe, il s'égare, une curioſité inſatiable le porte à vouloir tout ſavoir & il ne ſait rien parfaitement. Il peut ſucceſſivement s'appliquer à la conſidération d'un objet, & enſuite d'un autre & cela juſqu'à l'infini : mais que la condition du pauvre eſprit hu-

humain eſt humiliante, s'il acquiert une nouvelle ſcience, il en oublie une autre qu'il avoit acquiſe auparavant, une nouvelle penſée chaſſe les précédentes, il faut ſe les rappeller & cela ne ſe fait pas ſans peine, tel eſt le ſort de la pauvre condition humaine.

Que celui de l'ange eſt différent, ſans préjugé, ſans diſtraction, il voit les effets dans leurs cauſes, il en juge avec évidence, mais il ne juge pas de tous, parceque les objets intelligibles ſont infinis & que l'eſprit de l'ange, quelque parfait qu'il ſoit, eſt limité & fini, il paſſe ſucceſſivement de la conſidération d'un objet à un autre, & le chemin qu'il a à faire, eſt infini.

Dieu, au contraire, a tout à la fois & dans le même inſtant les idées des choſes néceſſaires, contingentes, paſſées, préſentes, futures & non futures ou poſſibles : ce qui ne peut convenir qu'à une intelligence infinie.

Qu'a-

Qu'après cela, Mr. Boullier vienne nous vanter la juſteſſe de ſa demonſtration, & inſulter au philoſophe de Rotterdam en lui diſant : quel ébloüiſſement ne fut-ce donc pas dans un auſſi grand philoſophe que Mr. Bayle ! quelle précipitation de jugement peu digne d'un auſſi bon Logicien, que de ſoutenir que l'ame des bêtes étant une fois reconnuë pour une ſubſtance qui penſe, elle ne ſauroit être d'une eſpéce eſſentiellement diſtincte de celle de l'homme !

Mais, dirai je, Mr. Boullier ne voudroit-il point nous éblüoir par ces figures de rhétorique, dont il veut bien nous regaler ici pour la premiére fois ? Bayle a penſé comme tous les philoſophes, qui refuſent une ame ſpirituelle aux bêtes, & s'il a mal penſé il faut qu'il y ait bien peu de bons Logiciens dans le monde ; les Descartes, les Boujeants, les Péripatéticiens, le Comte Barbieri raiſonnent ainſi : ſi la brute a une ame ſpirituelle. les bêtes ſont donc une eſpéce d'hommes, ou les hommes

une

une eſpéce de bêtes : conſéquence inſoutenable dans les principes de la religion : conſéquence qui découle par malheur très-naturellement de l'hypothéſe de Mr. Boullier.

En effet les bêtes & l'homme ont la faculté de penſer, les voilà de niveau tous les deux, cette faculté ſe deploye plus vite dans la brute que dans l'homme, c'eſt un grand avantage, l'égalité va-t-elle donc ſe perdre, & l'ame de la brute aura-t-elle la ſupériorité ſur l'ame humaine ? qu'en penſe Mr. Boullier, le voici : l'ame de l'enfance agit comme celle de la bête, ainſi s'explique ce paradoxe, comment l'enfant deſtiné à aller infiniment plus loin que la bête, demeure un certain temps fort au-deſſous d'elle. Il n'eſt point ſurprenant que l'animal le plus vil pris dans ſon état de perfection, ſoit au-deſſus de ce que l'animal le plus noble paroit dans la premiére ébauche. *

Tout

* P. 542.

Tout va mal juſqu'ici pour Mr. Boullier, que d'hommes & de femmes qui reſtent longtemps enfants? combien de muëts, de ſourds, d'aveugles, de ſots, de ſtupides de vieillards, radoteurs ou dans l'enfance? je laiſſe là les nations barbares, les peuples groſſiers, les Hottentots, les Iroquois, qui vivent ſens police, & qui ne montrent pas plus d'eſprit que les enfants, d'où je conclus que ſi l'animal le plus vil eſt au-deſſus de l'homme dans l'enfance, un animal ruſé comme le renard ſera au-deſſus de tant de peuples groſſiers, & voilà la brute qui conſerve la prééminence ſur le tiers ou le quart du genre humain.

L'homme ſait prendre ſans doute ſes droits & ſa ſupériorité ſur la brute, je n'en ſais encore rien; l'affaire eſt douteuſe & embaraſſante, il faudra peut-être uſer de quelque *diſtinguo*, ou renoncer pour un temps à l'hypothéſe.

L'homme fait, dira Mr. Boullier, apprend

apprend la logique; la morale, les axiomes de métaphyſique, les univerſaux, cela eſt vrai, lui dit-on, mais les bâtiments des caſtors, l'ordre & la police de la republique des abeilles, ne ſont-ils pas le fruit d'une excellente logique? les bêtes plus heureuſes que nous, ſçavent donc l'art de penſer ſans l'apprendre. Que repondez-vous à ces preuves de fait?

Voici ma reponſe, replique Mr. Boullier, ce qui ſemble relever la raiſon des animaux au-deſſus de nôtre raiſon, eſt préciſément ſi l'on y prend garde, ce qui la met fort au-deſſous d'elle: * je veux dire la maniére ſure, conſtante, infaillible dont elle opére. Par tout où la raiſon ſe rencontre, la liberté s'y rencontre auſſi: toute raiſon bornée à ſes mécomptes, ſes erreurs, ſes écarts. Or la raiſon des bêtes n'a point ſes écarts, ſes erreurs, ſes mécomptes.

Tant mieux pour elles, repondrai-je.

* P. 189.

drai-je. Elle approche donc de la raiſon divine qui ne connoit point de mécompte. Elle eſt donc ſupérieure à la raiſon humaine. Le pas eſt difficile, vous l'allez franchir, je vous entends, vous allez nommer cette raiſon inſtinct, & vous ajoutez : * Cet inſtinct eſt-il le fruit d'une raiſon particuliére à chaque animal ? Si cela eſt, quel miracle d'intelligence la brute renfermeroit-elle, quelle ſupériorité ſa raiſon n'auroit-elle point ſur la nôtre ! combien les bêtes ſeroient-elles ſupérieures aux hommes, &c.

Je l'avois bien prévû qu'il vous faudroit répudier votre hypothéſe. Pourquoi avez-vous rejetté le ſentiment de Descartes, c'eſt à cauſe des actions des bêtes. † Qu'appercevons-nous chez elles, diſiez-vous ? des actions ſuivies, raiſonnées, qui expriment un ſens & qui repré-

* P. 183.
† T. 1. C. 6.

ſentent les idées, les deſirs, les intérêts, les deſſeins de quelque être particulier.

Là les animaux paroiſſent réfléchir ſur les objets, rappeller le paſſé, prévoir l'avenir, tirer des conſéquences de ce qu'ils ont vu à ce qu'ils n'ont point vu. On les voit logiciens & politiques nouveaux, profiter de l'expérience, conclure juſte de certains principes, imaginer des ruſes, former & conduire un deſſein avec la derniére juſteſſe, & donner ſouvent le change aux hommes, en ce cas là plus bêtes qu'eux.

Aſſurément vous n'aviez pas envie d'épargner Descartes lorſque vous parliez ainſi, mais vous n'étiez pas aſſez fin pour voir qu'on ne vous épargneroit pas vous-même, & qu'on vous mettroit dans un defilé encore plus étroit, que celui où vous prétendiez mettre vôtre adverſaire.

En effet, vous n'avez mis une ame

ame ſpirituelle dans les bêtes que pour expliquer des actions inexplicables, dans l'hypothéſe cartéſienne. C'eſt la ſeule raiſon qui vous ait pouſſé à nous donner un nouveau ſyſtême. Le moyen, diſiez-vous dans votre préface, de prendre parti contre Descartes, tandis que l'on n'oſe admettre un principe ſpirituel, qui ne ſoit ni ange ni ame humaine? aimeroit-on mieux les ames matérielles de l'école?

On vous objecte, qu'il s'enſuit que l'ame de la brute eſt plus parfaite que l'ame humaine. Vous ſentez comme Bayle la conſéquence. Allez-vous la nier? non, qu'allez-vous donc faire? vous lachez le pied, vous abandonnez le terrein, vous vous retirez chez l'ennemi, & vous dites avec Descartes que les actions raiſonnées des bêtes ſont l'effet d'une raiſon extérieure & univerſelle, qui conduit les animaux. Je profiterai de cet aveu dans la ſuite, car je veux avancer chemin.

Les philoſophes conſidérent un grain de ſable & une montagne, ils voyent bien que celle-ci eſt plus grande que l'autre, mais ils voyent en même temps que le grain de ſable & la montagne ſont matiére & qu'ils en ont toute l'eſſence, toute la nature. D'où ils concluent avec raiſon, que le plus & le moins ne changent pas l'eſpéce des êtres. Bayle fondé ſur cet axiome, defie les philoſophes qui accordent une ame ſpirituelle aux bêtes, de donner une différence eſſentielle & ſpecifique, qui diſtingue l'ame humaine de celle de la brute. Que fait Mr. Boullier? il renverſe un axiome des plus clairs de la philoſophie. Le degré, dit-il, change dans mon hypothéſe l'eſpéce des êtres, quoiqu'en diſent les philoſophes. Mais quoiqu'il diſe lui-même, on ne l'en croira pas ſur ſa parole, & ſans quelque raiſon, & il n'en apporte aucune. Après quoi il outrage Bayle, en diſant qu'il veut faire

faire triompher le pyrrhoniſme de la réligion. Je ſçais auſſi bien que Mr. Boullier, qu'on peut faire juſtement le procès à Bayle, mais je choiſirois mieux mes moyens * d'accuſation. Je l'ai déja dis, la liberté de conſcience & de croyance au ſujet du problême de l'ame des bêtes, eſt du droit des gens : & je demeure ſur ce ſujet pyrrhonien, juſqu'à ce que je trouve une hypothéſe vraiment philoſophique, mieux ſuivie & moins dangereuſe que celle de Mr. Boullier. Dangereuſe, dira quelqu'un ; où eſt donc le danger de cette hypothéſe ? où il eſt, repondrai-je, dans le parallele de l'ame humaine & de celle des brutes.

* On peut lui faire ſon procès ſur les obſcénités répandues dans le dictionnaire critique : ſur ſa hardieſſe à citer Dieu au tribunal de ſa raiſon & à vouloir faire des brêches au dogme de l'unité & de la ſainteté de l'être ſuprême : ſur ſon affectation à louer les athées & à diminuer dans ſes œuvres diverſes l'horreur qu'on doit avoir pour l'athéiſme &c.

Toutes deux ont la faculté de penſer, toutes deux ſont ſpirituelles; l'ame des brutes penſe plûtôt, penſe mieux, leurs actions le prouvent; cependant cette ame eſt mortelle, donc la nôtre l'eſt auſſi. Quelle conſéquence dangereuſe! & qui là tirera cette conſéquence? belle demande! cette eſpéce de gens dont parle Mr. Boullier dans ſa préface, qui à la honte de la raiſon humaine, s'eſt ſi prodigieuſement accruë de nos jours: qui a je ne ſçais quelle ſympathie pour les bêtes, & qui s'eſt toujours plû à faire entre nous & les animaux une comparaiſon qui nous rabaiſſe juſqu'à eux, ou qui les releve juſqu'à nous. Concluons que juſqu'ici Mr. Boullier a fourni des armes aux libertins, & les a mieux ſervi que Bayle.

2ò. Mr. Boullier pour parer aux conſéquences afreuſes qui ſuivent de ſon hypothéſe, dit que l'ame des bêtes eſt un eſprit qui a des ſenſations

tions, & qui n'a que cela. Il le dit par conjecture, il n'a point pénétré l'intérieur de l'ame des bêtes; les libertins plus conſéquents, raiſonnent d'une autre maniére, fondés ſur les actions des brutes, qui prouvent le contraire de ce qu'avance Mr. Boullier. C'eſt là un grand défaut de ſon hypothéſe : heureuſe ſi elle peut ſe ſoutenir, avec toutes les ſuppoſitions imaginaires dont l'accompagne ſon autheur.

Les ſenſations ſont la clef de l'eſſai philoſophique ſur l'ame des bêtes. Ce ſont des terres inconnues aux philoſophes, & que Mr. Boullier ſe flatte de nous faire connoître. J'interroge les philoſophes outragés par l'autheur, ſur la nature des ſenſations, & ils me diſent qu'il y faut diſtinguer quatre choſes. 1ò. L'action de l'objet, qui eſt toujours impulſion ou mouvement. 2ò. La paſſion ou l'agitation de l'organe. 3ò. La ſenſation de l'ame. 4ò. Le rapport de

la ſenſation à nos organes, ou à quelque objet extérieur.

Ils ajoutent que les objets peuvent être conſiderés de deux maniéres, ou dans eux-mêmes, ou dans le rapport qu'ils ont avec nous, nous jugeons des premiers par les idées: des ſeconds par la ſenſation, ainſi la ſenſation eſt un jugement que porte l'ame, ſur les objets conſiderés dans le rapport qu'ils ont avec notre corps.

Tous les jugements que porte notre ame ſur les objets conſiderés de la ſeconde maniére, ne peuvent être faux, cette tour me paroît ronde, ce bâton courbé, ce breuvage amer, ils ſont tous vrais, certains, évidents, parcequ'ils ſont fondés ſur un ſentiment intérieur, une conviction intime, le témoignage en un mot de notre conſcience, auſſi jamais les Pyrrhoniens ne doutérent de la vérité de ces jugements.

Ces jugements toujours vrais, ſe trou-

trouvent différents ſelon la différente diſpoſition des ſujets. Je donne du vin à un malade, il fait la grimace, le rebute, il éprouve une ſenſation déſagréable, je donne le même vin à la garde du malade, elle le goûte, le ſavoure, le boit avec plaiſir, elle a une ſenſation agréable : j'ai donc eu raiſon de dire que par les ſenſations nous ne jugeons point des objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes, nous n'en jugeons qu'en les conſidérant dans les rapports qu'ils ont avec nous.

Juſqu'ici la doctrine des philoſophes paroît aſſez-raiſonnable, c'eſt un préjugé en leur faveur ; peut-être repondront-ils aux grandes difficultés que Mr. Boullier ſuppoſe n'avoir jamais été éclaircies ; & qu'il a plus embrouillées qu'elles ne l'étoient auparavant.

Voici donc les queſtions inſolubles qu'il préſente. *

* T. 1. P. 80.

1ò. Pourquoi l'ame rapporte-t-elle ſes ſenſations à une cauſe extérieure ?

C'eſt que l'ame confond l'impulſion avec la ſenſation, l'ame ſait que ſes ſenſations ne ſont point produites en elle par elle-même, elle en a malgré elle, elle eſt portée, partie à juger qu'elles ſont au-dehors & dans la cauſe extérieure qui en eſt l'occaſion.

2ò. Qu'eſt-ce qui l'incline à en revetir les objets, à l'occaſion deſquels elle les reçoit ?

C'eſt que nous avons été plutôt enfants que logiciens, alors les parties tendres de notre corps ont été ſujettes à mille impulſions, qui ont excité mille ſenſations dans notre ame, l'ame qui voyoit que ce n'étoit pas par ſa volonté que ces ſentiments s'excitoient en elle ; mais qu'elle ne les avoit qu'à l'occaſion de certains corps, qu'elle ſentoit par exemple de la chaleur, en s'approchant du feu, ne s'eſt pas contenté de

de juger qu'il y avoit quelque choſe hors d'elle, qui étoit cauſe qu'elle avoit ſes ſenſations, en quoi elle ne ſe ſeroit pas trompée, mais elle a paſſé outre, ayant crû que ce qui étoit dans ces objets étoit entiérement ſemblable aux ſenſations qu'elle avoit à leur occaſion.

Par la force de ces relations, Epicure a attribué la perception au cerveau; la faim au ventre, la ſoif au gozier: par la même conſéquence le péripatéticien a dit que les yeux voyoient, que les oreilles entendoient. Il a mis la douleur dans la main, la chaleur dans le feu, la blancheur dans le lait, l'odeur dans la roſe.

Voilà comme nos ſens & nos ſenſations ont été de tout temps une occaſion d'erreur, de maniére que l'erreur n'eſt jamais dans les ſenſations, mais dans les relations.

3ò. D'où vient que ces perceptions ſi vives, ſont en même temps

ſi

ſi confuſes, ſi on les compare à nos idees?

Toutes nos ſenſations ne ſont pas vives, car il y en a de trois ſortes, quelques unes ſont fortes, d'autres au contraire foibles & languiſſantes, enfin quelques autres ſont moyennes.

Les premiéres fort agréables ou fort incommodes, reveillent l'eſprit & occupent toute la capacité de l'ame, le grand chaud par éxemple eſt une ſenſation vive, & l'ame met la chaleur non-ſeulement dans ſes membres, mais auſſi dans le feu.

Quant aux autres ſenſations ſur leſquelles il eſt ſuperflu de s'étendre, l'ame les attribue ſeulement aux objets, comme la blancheur à la muraille.

C'étoit à Mr. Boullier à nous faire connoître ces trois ſortes de ſenſations, elles ne ſont point confuſes, ce ſont des jugements vrais, clairs, évidents.

4ò. Comment étant obſcures & con-

confuſes en elles-mêmes, les diſtinguons-nous ſi promptement & ſi ſurement les unes d'avec les autres?

C'eſt que l'erreur, l'obſcurité, la confuſion ne ſe trouvent que dans les relations & jamais dans les ſenſations, il n'eſt donc pas étonnant ſi nous les diſtinguons ſi ſurement & ſi promptement les unes des autres.

C'eſt comme ſi l'on demandoit, pourquoi lorſqu'un charbon nous brule au pied, retirons nous ce pied au lieu de fermer la paupierre de nos yeux? c'eſt que la ſenſation eſt à l'occaſion du pied, & que la ſageſſe infinie de l'autheur de l'union de l'ame avec le corps, a voulu que nous ſentiſſions de la douleur, quand il arrive à notre corps un changement capable de lui nuire; donc nos ſens & nos ſenſations nous ſont donnés pour la conſervation de la machine de notre corps, on ne pouvoit pas mieux être averti que nous le ſommes, de ce qui peut nuire à nos

mem-

membres lorſqu'ils ſont attaqués, afin d'y pouvoir remedier.

D'où il faut conclure que chaque organe a une eſpéce particuliére de ſenſation qui lui eſt affectée, & que les diverſes ſenſations correſpondent toujours dans un ordre fixe, qui ne ſe derange jamais aux diverſes ſortes d'impreſſions que notre corps reçoit. Tout cela eſt fondé ſur la ſageſſe & l'immutabilité des loix d'une providence qui ne peut ſe tromper.

Je finis, Meſſieurs, dans la crainte de vous ennuyer, car je m ennuye le premier, nos ſenſations étant ſuivies de relation, il eſt étonnant que Mr. Boullier demande pourquoi nos ſenſations ſont accompagnées de quelque idée.

Nous avons vû que les ſenſations ne ſont point des terres auſſi inconnuës qu'il le prétendoit, car j'ai tiré les reponſes que je lui ai faites de deux livres fort connus, la recherche de la vérité & l'art de penſer.

Voyons

Voyons en peu de mots les nouvelles decouvertes qu'a fait Mr. Boullier: la ſenſation ſelon lui eſt un amas de petites perceptions indiſcernables, il faut l'avouër, ceci eſt nouveau & du très-nouveau, mais de quelle maniére va-t-il éclaircir ſa nouvelle penſée? le voici, il ſe jette à corps perdu ſur le verd, ſur le bleu, ſur le jaune, ſur le melange des ſept couleurs primitives, ſur les expériences faites avec le priſme, il appelle enſuite la muſique à ſon ſecours, & finiſſant par la ſenſation du ſon, ou de la lumiére en général, il croit que cette ſenſation, quelque ſimple, quelque indiviſible qu'elle nous paroiſſe, eſt un compoſé d'idées, eſt un aſſemblage ou amas de petites perceptions qui ſe ſuivent dans notre ame ſi rapidemment, * & dont chacune s'y arrête ſi peu, ou qui s'y préſentent à la fois en ſi grand nombre, que l'ame ne pouvant les diſtin-

* P. 88.

ſtinguer l'une d'avec l'autre, n'a de ce compoſé qu'une ſeule perception très-confuſe, eu égard aux petites parties ou perceptions qui forment ce compoſé.

Donc une ſenſation de ſon, eſt un amas de petites idées ſucceſſives, qui repréſentent les petits mouvements ſucceſſifs, rapides, inſenſibles, ou les vibrations du tympan & celles du nerf accouſtique, produites par un air ébranlé.

Enfin Mr. Boullier conclud que les ſenſations deviendroient idées, & que les idées deviendroient ſenſations, ſelon que leur nombre & leur rapidité viendroit à diminuer ou à croître, & que l'ame y ſeroit volontairement, ou involontairement appliquée.

Permettez moi, Meſſieurs, de faire ici quelque reflection ſur le ſentiment de Mr. Boullier, ſi je voulois du mal à quelqu'un de vous, ſi je voulois le mortifier & lui donner une

une rude pénitence, je l'obligerois de lire le Chapitre ſixiéme du ſecond tome de l'eſſai philoſophique, autant de fois que je l'ai lû. Il renferme ſoixante pages; ſix avoient pû ſuffire pour dire quelque choſe de mieux.

En ſecond lieu, la concluſion de l'autheur prouveroit ſeule combien il s'eſt égaré dans le chemin qu'il a prit, pour decouvrir les prétenduës terres inconnuës de la philoſophie. Il dit que nos ſenſations peuvent devenir idées, nos ſenſations pourront devenir idées, quand il n'y aura plus de différence entre ces deux jugements, cette tour me paroît ronde, & cette tour eſt ronde. Qu'eſt-ce donc que l'idée? neſt-ce pas une repréſentation? & peut-il y avoir une repéſentation ſans qu'il y ait un objet repréſenté? où trouvera donc Mr. Boullier un objet qui repréſente les ſentiments de plaiſir, de douleur, de haine, d'averſion,

d'indifférence, qu'à notre ame à l'occaſion des corps?

En troiſiéme lieu il dit, que la ſenſation du ſon eſt un amas de petites idées ſucceſſives, qui repréſentent les vibrations du tympan & celles du nerf accouſtique, produites par un air ébranlé; il eſt bien vrai, qu'à l'occaſion de telle agitation dans nos organes, naiſſent telles ſenſations dans notre ame, mais le ciel n'eſt pas ſi éloigné de la terre qu'il ſe trouve de diſtance entre un mouvement corporel & une ſenſation ſpirituelle, cela eſt merveilleux, tous les philoſophes admirent la ſageſſe des loix établies par le Créateur pour la conſervation de notre corps, il étoit reſervé à Mr. Boullier de dire que les vibrations du tympan repréſentent nos idées, ou les idées, les vibrations du tympan. L'idée du corps eſt-elle donc l'idée de l'eſprit? que ne diſoit-il que la ſenſation du ſon eſt la ſuite de la vibration du tympan. Atta-

Attaquons en quatriéme lieu cet amas de petites perceptions indiſcernables, en quoi conſiſte la ſenſation, mettez, dirai-je à Mr. Boullier, une médécine ſous le né d'un enfant, mettez lui-en une cuillere dans la bouche, la perception qu'il a, eſt-elle donc petite? eſt-elle indiſcernable? oſeriez-vous le ſoutenir? on ſe riroit de vous, ne voyez-vous pas la grimace horrible que fait cet enfant? vous pouvez bien dire que cette médécine eſt compoſée d'ingrédients, que le ſel de glober, la rubarbe, la caſſe ou la manne, ſont ſi bien melangés enſemble, qu'ils ſont indiſcernables : que cet amas d'ingrédients cauſe dans les fibres du né & du palais de cet enfant des mouvements ſucceſſifs, rapides, inſenſibles, mais en diſant tout cela, vous ne dites rien : vous reſtez en chemin, je vous ai déja dit qu'il faut diſtinguer dans la ſenſation, le mouvement des corps, qui ſeront com-

poſés & melangés tant qu'il vous plaira : enſuite l'agitation de l'organe, enfin la ſenſation. Vous avez confondu toutes ces choſes, dans le même temps que vous nous promettiez des éclairciſſements & des decouvertes merveilleuſes ſur cette matiére, il falloit être ſûr de votre fait, avant que d'inſulter aux philoſophes qui vous avoient précédés : & on auroit eu plus de ménagement pour vous, ſi vous en euſſiez uſé le premier à leur égard.

Petites idées, petites perceptions, quel langage ! que veut-on dire parlà ? eſt-ce de connoître que deux points rangés comme on voudra, pourvu qu'ils ſe joignent, font une ligne ? cette idée à toute ſa grandeur & toute ſa perfection, je crois qu'on ne peut joindre l'épithéte de petite à idée qu'en diſant : voilà un ouvrage qui donne une bien petite idée de ſon autheur.

Quittons le ſérieux, auſſi bien Mr. Boul-

Boullier ne parle que par conjecture, la plus propre ſelon lui pour expliquer les phénoménes, & de ne mettre dans l'ame de la brute qu'une faculté, c'eſt celle de ſentir, qui conſiſte dans la perception d'une infinité de petites idées involontaires, qui ſe ſuccédent rapidemment l'une à l'autre, que l'ame ne diſcerne point, mais dont les différentes ſucceſſions lui plaiſent ou lui déplaiſent, & à l'occaſion deſquelles le principe actif ne ſe deploye que par des deſirs confus. *

En un mot une ame ſenſitive voit les objets corporels ſans diſcernement, ſans idées diſtinctes.

Rendons des actions de graces à l'autheur, l'ame humaine n'eſt plus de niveau avec l'ame des brutes: celle-ci a le deſſous, que Mr. Boullier eſt galant-homme; on doit lui ſavoir gré de tous les chemins difficiles où il s'eſt hazardé, de tous les

* P. 134.

écarts qu'il a faits, de toutes les peines & de toute la torture qu'il s'eſt donné pour mettre la brute ſur un échelon inférieur à celui de l'homme, écrivain d'ailleurs reſervé, prudent, ſage, il ne donne ſes penſées que pour ce qu'elles valent, il parle par conjecture; cependant il a voulu faire un ſyſtême, tout l'annonce : une certaine métaphyſique qu'on connoit à l'air ſombre & abſtrait qui regne dans ſon ouvrage, fait bien voir que l'autheur ne badinoit pas, il cherchoit la vérité, l'a-t-il trouveé ? moins conſéquent & plus hardi que Descartes ; auſſi obſcur, & inintelligible que le péripatéticien, il ne ſe contente pas de raſſembler tous les embarras de deux ſyſtêmes, il y ajoute de nouvelles difficultés d'autant plus grandes qu'elles ſont plus dangereuſes.

De petites idées, des deſirs confus, des perceptions indiſcernables, qui repondent à des mouvements rapides,

pides, ſucceſſifs, inſenſibles, c'eſt ce que l'autheur prétend avoir decouvert dans l'ame ſenſitive des bêtes, qui voyent les objets ſans diſcernement ; c'eſt la ſubſtance de l'eſſai philoſophique, du moins c'eſt la clef dont il ſe ſert pour expliquer les actions des animaux.

C'eſt donc par le moyen des petites idées que les gruës en volant forment un triangle, que l'alcyon fait ſon nid, les caſtors leurs bâtiments, les abeilles leurs ruches.

C'eſt donc à la lueur des idées confuſes que le chien diſtingue clairement ſon maître, l'agneau le loup, la poule lépervier, les renards la glace aſſez-ferme pour les porter, & tous les animaux la nourriture qui leur eſt propre, & les remédes qui leur conviennent dans la maladie.

C'eſt donc aux idées indiſcernables qu'on doit attribuer l'impreſſion que font les côrs de chaſſe ſur le cerveau & la machine d'un cheval,

on le voit quoique couché ſur la litiére & même pendant la nuit ſuër, ſe trémouſſer & s'animer comme s'il alloit diſputer le prix de la courſe.

Il en arrive de même aux chiens de chaſſe, les liévres qu'ils ont forcés, ont mis une telle diſpoſition dans leur cerveau, que pendant la nuit & leur ſommeil, ils ſe lévent en ſurſaut, ils aboyent, & ſe mettent quelque fois à courir.

L'homme apprivoiſe les animaux, le pies, les merles, les ſerins, les chiens, les ſinges qui ſont à ſon école, ſe rendent habiles par ſes leçons, pourquoi cela? parceque la bête ne ſe forme point d'idée diſtincte de ce qu'elle voit, elle n'a que des idées indiſcernables.

Pourquoi les bêtes nous donnent-elles tous les jours des preuves ſans nombre de leur raiſon, de leur induſtrie, de leur ſagacité, de leur fidélité, de leur tendreſſe pour leurs petits? c'eſt qu'elles n'ont que des idées indiſcernables. Je

Je le demande, n'eſt-ce pas le jargon de l'école péripatéticienne? les idées indiſcernables ne ſont-elles pas auſſi obſcures que la connoiſſance ſenſible du P. Pardies? l'un ne vaut-il pas l'autre?

Rendre raiſon de tout; repond Mr. Boullier, c'eſt ce qu'on ne doit attendre d'aucun ſyſtême? je ne demande d'autre grace en faveur de mon opinion, ſi ce n'eſt qu'on ſe donne la peine de péſer ſes preuves contre ſes difficultés,

Prenons-le au mot, & commençons à péſer ſes preuves.

PREMIERE PREUVE.

Quand j'obſerve, dit-il, les jeux de l'aiman, je n'ai nul beſoin d'admettre une ame dans cet aiman, qui a des mouvements compoſés, mais uniformes & réguliers, au lieu que je vois dans un animal des mouvements irréguliers, arbitraires & detachés les uns des autres.

Les declinaiſons de l'aiman prou-

vent assez que ses mouvements sont detachés les uns des autres: les bêtes ont des organes que l'aiman n'a pas, & de la varieté de leurs organes suit la varieté de leurs actions, mais si les mouvements de l'aiman tiennent au branle de la machine universelle, qui empêchera de croire que le jeu des ressorts de la machine des animaux, ne soit une de ces grandes scènes du spectacle de la nature.

SECONDE PREUVE.

Ce qui l'empêche, dites-vous, est non-seulement la forme des membres de la brute & la ressemblance de son corps avec le nôtre; mais sur tout la structure intérieure de ce corps, en effet les bêtes ont des yeux, des oreilles, &c. donc Dieu, qui ne fait rien d'inutile, leur a aussi donné une ame.

C'est l'objection de Mr. de Voltaire, affoiblie & plus mal tournée, à laquelle on a repondu que les organes

ganes des animaux avoient leur uſage & étoient néceſſaires pour la conſervation de leur machine, ſans l'intervention d'aucune ame.

Troisieme Preuve.

Qu'on y prenne garde, ſi je raiſonnois ainſi : la bête reſſemble à l'homme, elle a comme lui une tête, des pieds, des yeux, des oreilles, donc elle penſe ; l'argument ſeroit pitoyable, mais le mien revient à ceci. La fameuſe horloge de Strasbourg eſt faite pour marquer les heures, ma pendule l'eſt donc pour les marquer auſſi, or je vois que Dieu n'a fait le corps de l'homme que pour y loger une ame, donc le corps de la bête ſi reſſemblant doit être deſtiné à la même fin ; donc ſi les hommes avec qui je vis, ont une ame ſemblable à la mienne, les bêtes en ont une auſſi, les mêmes principes aménent ces deux concluſions.

Que les bêtes ayent une ame, perſonne n'en doute, mais ce mot ame eſt

eſt très-équivoque, comme on l'a dit: Mr. Boullier veut-il parler d'une ame ſpirituelle, ſon argument prouve trop. J'ai fait voir que les brutes ſeroient un eſpéce d'hommes : eſpéce du moins égale, ſi elle n'étoit pas ſupérieure à la nôtre, quant à la force ou à l'agilité du corps on ne peut leur diſputer la prééminence. Les bêtes l'emportent ſur nous par la fineſſe de leurs organes, y a-t-il jamais eu un homme au monde, qui eut le tact auſſi délicat que celui de l'araignée, la vuë auſſi perçante que le linx, le goût auſſi fin que le ſinge.

Les plantes vivent & ſont organiſées, ſi donc les organes annoncent une ame, il en faudra donner une aux plantes comme aux animaux, ſera-ce la même, ſera-t-elle ſpirituelle : nous voilà encore ſur les bords de la difficulté.

Quatrieme Preuve.

Cette ame, ajoute Mr. Boullier, eſt d'un ordre inférieur à l'ame humaine,

maine, il eſt néceſſaire de l'admettre pour expliquer les phénoménes. Que voyons-nous dans les animaux? des mouvements ſpontanés & librement variés; des indices de ſentiment, des ſymptomes de paſſion, ſi les bêtes ſont de pures machines, Dieu nous trompe, cet argument eſt le coup de mort pour l'hypothéſe des automates.

L'hypothéſe des automates bien loin de recevoir ici la plus légère bleſſure & d'être obligée de perdre du terrein, en gagne & reprend de nouvelles forces, la nature de l'ame des bêtes, dit le Cartéſien, eſt expreſſément déterminée par pluſieurs paſſages de l'Ecriture, qu'on liſe le chapitre 22. du Deuteronome, il y eſt deffendu de manger le ſang des bêtes, pourquoi? parce que ce ſang leur tient lieu d'ame, c'eſt pourquoi ajoute l'Ecriture, vous ne mangerez pas leur ame avec leur ſang, mange-t-on donc un eſprit, une intelligence?

ligence ? & ce n'eſt pas en paſſant que les Stes. Ecritures ont dit que l'ame de la bête étoit dans le ſang, on voit les mêmes paroles & les mêmes ſentiments dans deux endroits du chap. 17. du Levitique.

Il eſt vrai, qu'Iſaïe C. 1. dit que le bœuf & l'ane connoiſſent l'étable de leurs maîtres, mais il eſt dit de même que le ſoleil connoit le lieu de ſon coucher. *Cognovit ſol occaſum ſuum.* Le ſoleil comme le bœuf ne ſuppoſent donc qu'une intelligence, une raiſon extérieure qui les conduit, car le prophéte royal ne prive-t-il pas de toute connoiſſance intérieure & de tout entendement le cheval, quoiqu'il paroiſſe moins bête que le bœuf, *nolite fieri ſicut equus & mulus quibus non eſt intellectus.*

Si ces textes ne paroiſſent pas aſſez déciſifs, conſultons la Généſe, qu'y voyons nous ? c'eſt que Dieu délibére pour ainſi dire & aſſemble ſon conſeil lorſqu'il s'agit de faire l'homme,

l'homme, & il le crée à ſon image & à ſa reſſemblance, mais quand il s'agiſſoit avant lui, de créer les animaux terreſtres, Dieu dit que la terre produiſe leur ame, & les eaux par un autre commandement produiſirent celle des bêtes aquatiques, donc l'ame de la brute eſt terreſtre matérielle, étant tirée du ſein de la terre ou des eaux : donc Dieu nous trompe, ſi elle eſt ſpirituelle.

Cinquieme Preuve.

J'abandonne volontiers, continue Mr. Boullier, cette conſéquence que Dieu nous trompe, ſi les bêtes ſont des automates, ſa parole à mon avis n'a rien décidé ſur cette matiére, on eſt donc libre de prendre le parti qu'on veut ; d'ailleurs nous n'avons point d'idée claire de la nature de l'ame des bêtes, nous ne pouvons pénétrer dans leur intérieur, ni les interroger, nous pouvons donc nous tromper en jugeant avec précipitation, par préjugé ; mais alors l'erreur ne retombe point ſur Dieu, mais ſur nous. J'ai

J'ai agi comme les avocats, qui accumulent les raiſons qui peuvent favoriſer leur cauſe, je pouvois agir autrement en qualité de philoſophe, car une ſeule demonſtration en vaut mille, or voici comme je demontre qu'il y a une ame ſpirituelle dans les bêtes.

Il y a eu un Jules Céſar, cette propoſition n'eſt point fondée comme dans les mathématiques, ſur la vuë claire & diſtincte de l'objet; mais ſur un concours de témoignages qui ne peuvent avoir que la varieté même pour principe. Si on nie l'éxiſtence de Céſar, il faut donner un démenti à tous les autheurs, ne plus admettre de revolution dans la république romaine, ne plus reconnoître d'Empereurs, aller contre les monuments les plus authentiques, les marbres, les inſcriptions, les medailles: donc cette propoſition, il y a eu un Céſar, eſt d'une certitude morale qui approche de la certitude géomé-

géometrique. Donc il eſt démontré que les bêtes ont une ame ſpirituelle. Pourquoi ? parceque dans la phyſique comme dans l'hiſtoire on a la même régle de certitude, ſçavoir la liaiſon des effets & des phénoménes avec une cauſe qui les explique tous. Or l'exiſtence de cette ame eſt un principe ſimple auquel tous les phénoménes ſe rapportent & ſe lient naturellement, & ce principe explique tellement les actions de la brute, qu'il peut ſeul les expliquer.

Donc il eſt démontré que les bêtes ont une ame, car il ne peut y avoir deux raiſons ſuffiſantes, c'eſt-à-dire deux principes ſimples, qui ſoient de différents genres, & qui pourtant rendent également raiſon des phénoménes.

Donc il y a une ame dans les bêtes, que je definis un eſprit qui n'a que des ſenſations.

Rien ne manque à la clarté de ce raiſonnement. Il faut ſe rendre, ſi

les conſéquences que veut tirer l'autheur coulent naturellement d'un auſſi bon principe. Appliquons le donc aux phénoménes, pourquoi, dirai-je à Mr. Boullier, une perdrix contrefaiſant l'eſtropiée va-t-elle audevant des chaſſeurs, pour les éloigner de l'endroit où ſont ſes œufs, ou ſes trop jeunes perdreaux? quoi, vous héſitez? vous êtes déja embarraſſé? Le fait eſt vrai, il eſt ſans broderie, & je ne l'ai point embelli par l'addition imperceptible de quelque circonſtance qui en augmente le merveilleux. C'eſt ce qui vous embarraſſe. Qu'allez-vous donc répondre? le voici. C'eſt que dans toutes les actions qui peuvent ſe réduire à l'inſtinct, les bêtes ſont des automates. Que l'uſage que vous faites de vos principes eſt admirable! que cela eſt bien dit! paſſons à d'autres queſtions.

On vit en 1732. à la foire St. Germain un cheval bai-brun agé de ſix ans, qui frappoit autant de coups de

de pied, qu'il y avoit de points ſur la carte qu'on lui montroit, ou d'heures ſur la montre qu'on lui préſentoit. Il faiſoit plus, il exprimoit les quarts par des petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandoit s'il ſçavoit l'arithmétique, il faiſoit ſigne qu'oüi. Alors, dit M. Legendre,* quiconque vouloit, lui faiſoit une queſtion, & lui demandoit par exemple combien font huit & ſix, il frappoit du pied quatorze coups: ſon maître prenoit pluſieurs piéces de monnoye de différentes perſonnes de l'aſſemblée, & aprés les avoir mêlées enſemble, il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenoit dans ſa bouche & portoit à chaque perſonne la piéce qui venoit d'elle. Ce fait qui eſt ſans exagération, a été vû de tout Paris.

Courage, Mr. Boullier, c'eſt ici où doit briller votre hypothéſe, je

* Traité de l'opinion. T. 2.

vous entends. Le maître du cheval excitoit dans le cerveau de l'animal des mouvements rapides, ſucceſſifs, inſenſibles & imperceptibles à la brute & aux aſſiſtants : & à ces mouvements répondoient des perceptions confuſes, des deſirs confus, des volitions imperceptibles, ou pour mieux dire un amas de petites idées indiſcernables.

Que cela eſt joliment trouvé ! que cette explication eſt claire & ſatisfaiſante !

Cependant il n'y a point de Carteſien qui ne doive créver de dépit à l'occaſion de ce cheval, qui montre tant de mémoire, de jugement & de raiſon ; or il eſt tout naturel de penſer comme vous, & de dire que l'ame des bêtes eſt un être penſant, un eſprit, une intelligence.

Je ne conviens pas de tout cela, répondez-vous. Les animaux ne peuvent avoir que des idées indiſcernables, & n'ont aucun béſoin de raiſon pour être diſciplinés, car ces di-

divers manéges auxquels l'induſtrie humaine les dreſſe, c'eſt la raiſon de l'homme qui les dirige par ce nouveau méchaniſme qu'on nomme habitude, enté ſur le méchaniſme naturel : comme c'eſt la raiſon divine qui les guide dans l'inſtinct, en vértu de ce méchaniſme naturel qu'elle a établi.

Que vous êtes conſéquent ! que vous ſçavez bien ménager les idées, les déſirs, les perceptions de l'ame ſpirituelle des bêtes ! quoi, elles ſont encore machine dans ce qui régarde leur diſcipline ? quand ferez-vous donc uſage de votre hypothéſe ?

Je veux vous en donner l'occaſion & je ſuis en train de vous interroger ſur la mémoire, l'imagination & mille exemples des actions raiſonnées des animaux. Commençons par le chien couchant. Il ne touche plus à la perdrix parce qu'il a été battu. Cependant il ne voit point ſon maître, le baton ou le fouët à la main. Qui eſt-ce donc qui l'empêche de ſe ruer ſur le gibier ? vos

Vos principes ſont ſi clairs, que je ne doute point que vous n'expliquiez l'hiſtoire de la guenon de Charlesquint. * Cet empereur qui ſe plaiſoit à jouer aux échecs avec elle, fut ſi faché que cet animal l'eut mis échec & mat, qu'il lui donna un ſouflet. Cependant la partie ſe renoua, & la guenon étant prête de faire encore échec & mat le prince, ſe couvrit la jouë d'un couſſin, pour ne pas recevoir l'affront d'un ſecond ſouflet. Il faut avoüer que cette guenon avoit de l'eſprit & ſçavoit uſer de précaution. Elle vaut bien la peine que vous mettiez chez elle quelque choſe de plus que des idées indiſcernables.

Nous voyons toutes les années les hirondelles arriver au printemps. Elles furétent tous les coins d'une maiſon, & choiſiſſent celui qui leur eſt le plus commode. Quand elles ont fait leur nid en forme de voute, ou de cul de lampe, elles y mettent de

* Le fait eſt fort douteux.

de la mouſſe ou du duvet, à fin que leurs tendres petits y puiſſent repoſer mollement. Avouez que ſi elles n'avoient que des perceptions confuſes, elles mettroient le duvet à la placé de l'argile, & l'argile à la place du duvet, ce qui n'arrive jamais. Ces mêmes hirondelles partent enſemble en automne, & repaſſent les mers ſans ſe tromper. Attribuerez-vous donc ce départ & ce voyage à des déſirs confus, à des volitions imperceptibles?

Vous répondez que dans l'homme la mémoire eſt une réflection de l'eſprit, ſur une perception paſſée, par où l'ayant de nouveau il s'apperçoit qu'il l'avoit déja euë une autre fois.

Mais dans une ame purement ſenſitive, la mémoire eſt une pure imagination du paſſé ſans aucun acte réfléchi. Ainſi la mémoire des brutes n'eſt qu'un renouvellement de ſenſation, quoiqu'un peu plus foible qu'elle ne le ſeroit par l'impreſſion de l'objet même.

Vous ajoutez ces paroles remarquables, * je veux qu'on puiſſe me produire de la part des bêtes certaines actions ſurprénantes & inexplicables, je ne me rendrai pas pour cela; j'aurois grand tort ce me ſemble. Rendre raiſon de tout eſt ce qu'on ne doit attendre d'aucun ſyſtême.

En voilà plus qu'il n'en faut, dirai-je, pour fournir matiére à bien des réflexions.

Je remarque 1o. que la mémoire des brutes ſelon vous n'eſt qu'un renouvellement de ſenſation, vous avouez que cette ſenſation eſt plus foible qu'elle ne le ſeroit par l'impreſſion de l'objet même; cependant le chien couchant obéït à cette ſenſation plus foible. Ce qui eſt contre toutes les loix de la méchanique & de la phyſique.

En ſecond lieu, vous expliquez ſi mal les moindres opérations des bêtes, que vous auriez grand tort de

* P. 238.

de ne pas vous rendre. Le problême de l'ame des bêtes, eſt une lettre en chiffre dont on cherche le ſens. Vous aviez promis de la déchiffrer, & vous n'avez pas donné même à une ſeule phraſe un ſens parfait. Cela ne doit pas étonner, puiſque vous n'avez point une juſte idée des ſenſations, qui ſelon vous ſont la clef de la lettre à déchiffrer.

3ò. Puiſque vous aviez fait le pas, & que vous aviez donné une ame ſpirituelle aux bêtes, il falloit leur donner la raiſon, vous ne reſtiez plus en chemin, votre hypothéſe étoit parfaite & tout alloit de plein pied. Vous expliquiez très-naturellement alors l'action du chien couchant, car cette action étant ſelon vous accompagnée de connoiſſance, il faut néceſſairement que le chien raiſonne ; il faut qu'il compare le préſent avec le paſſé & qu'il en tire une concluſion. Il faut qu'il ſe ſouvienne & des coups qu'on lui a donnés, & pourquoi il les a reçus.

Il faut qu'il connoiſſe que s'il ſe ruoit ſur la perdrix on le battroit, & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de baton, il faut qu'il laiſſe la perdrix entiére à ſon maître. N'eſt-ce pas là un véritable raiſonnement?

D'ailleurs qu'eſt-ce qu'un raiſonnement, ſi non une connoiſſance produite par une autre connoiſſance, comme nous voyons ſouvent qu'un mouvement eſt produit par un autre mouvement? dès qu'on attribue une ame ſpirituelle & intelligente aux bêtes, je ne conçois plus la raiſon qu'on peut avoir de leur refuſer une ſeconde, une troiſiéme connoiſſance.

C'eſt, dites-vous, qu'il faudroit enſuite leur accorder la liberté. Et qui empêche qu'elles ne ſoient libres, ce doit être une ſuite de votre hypothéſe. Qu'eſt-ce donc que la liberté, ſi ce n'eſt la puiſſance d'agir avec connoiſſance *facultas agendi cum ratione.* Vous mettez dans les bêtes un

un principe actif, elles peuvent donc agir. Mais leur ame eſt une intelligence, un eſprit, elle connoit donc le chaud & le froid, le bon & le mauvais, elle peut donc laiſſer l'un & prendre l'autre, & agir ainſi avec lumiére & avec choix. Auſſi voyons-nous les chats tantôt croquer ſur le champ la ſouris qu'ils ont priſe, tantôt ſe jouer & badiner avec elle. Mille actions des chiens qui folatrent, des chats en ſentinelle, des renards à la chaſſe, prouvent la liberté des bêtes.

Si cela pouvoit être, repliquez-vous, de conſéquence en conſéquence, on iroit juſqu'à dire que les brutes connoiſſent le bien honnête, & pourquoi ne le diroit-on pas dans votre ſyſtême ; tous les jours une fémelle qui a des petits, ne leur porte-t-elle pas un morceau friand & délicat, qu'elle a rencontré ? elle connoit donc le bien honnête : les abeilles qui ne profitent point dans un beau-temps des agréments de la promenade

menade, ne connoiſſen-t-elles pas le bien honnête? en un mot on voit dans les bêtes des actions raiſonnées, il n'y a point à biaiſer, il faut reconnoître une raiſon qui les conduiſe, ou extérieure ſelon Descartes, ou intérieure dans l'hypothéſe de Mr. Boullier; il eſt encore à repondre à cet argument, vous reconnoiſſez que les animaux font pluſieurs choſes qui reſſemble à ce que fait l'ame raiſonnable, quoiqu'ils n'ayent point de raiſon, pourquoi donc ne pourrois-je pas ſoutenir qu'ils font pluſieurs choſes ſemblables à ce que feroit une ame ſenſitive, quoiqu'ils n'ayent point de ſentiment?

Quand on ſe donne la peine de péſer les preuves & les difficultés de l'hypothéſe de Mr. Boullier, que les premiéres ſont foibles! que les autres ſont accablantes!

Voyons la premiére objection à laquelle l'autheur tâche de repondre, la voici:

La ſpiritualité de l'ame des bêtes ruine

ruine les preuves de l'immortalité de l'ame humaine.

Que fait l'autheur ? il ſe plaint, il ſe déſeſpére, il crie à l'injuſtice, quoi ? dit-il, parce que je vois une vérité, ſuis-je obligé de voir auſſi tous les rapports qu'elle peut avoir avec les autres vérités ? on diroit qu'on le jette malgrès lui dans une digreſſion étrangère à ſon ſujet, il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il aime les digreſſions, parce que ceci n'eſt point un écart, quoi, lui dirai-je, vous faites un ſyſtême ſur le problême de l'ame des bêtes, que vous dites ſpirituelle & immatérielle, & vous vous plaignez qu'on vous demande ſi elle eſt de la même nature que l'ame humaine, ſi elle eſt immortelle ; eſt-ce que ces queſtions ſont indépendantes de votre hypothéſe ? n'ont-elles pas une liaiſon néceſſaire avec votre ſyſtême ? d'où viennent donc ces plaintes & ces cris ? la difficulté eſt peut-être inſurmontable.

Pé-

Péſons vos deux reponſes, la premiére regarde l'immortalité de l'ame humaine, arrêtons nous là.

* Ce dogme, dites vous, certain par les lumiéres de la révélation n'a que de la probabilité du côté de la raiſon, & n'eſt fondé que ſur les préjugés du raiſonnement, donc la parfaite certitude de l'immortalité de nos ames ne ſe fonde que ſur ce que Dieu l'a révelée. Donc quoique l'ame des bêtes ſoit ſpirituelle, cela n'obſcurcit nullement le dogme de l'immortalité de nos ames.

Cette réponſe eſt excellente pour des ames vraiment chrêtiennes, mais il y a une autre eſpéce de gens dans le monde, qui s'accroit prodigieuſement ſous le nom de matérialiſtes? vous leur fourniſſez des armes en énervant la démonſtration de la ſpiritualité de nos ames. C'eſt ce que je veux vous faire voir dans un exemple.

Un ſeigneur perd tout ſon bien au jeu.

* Chap. 13

jeu. * Il faut vendre ſes terres, ſes baronies, ſes marquiſats. Quelle révolution de fortune ! quel deſeſpoir ! il envoye ſon valet de chambre au grand convent des Auguſtins demander un confeſſeur, qui ſoit docteur de Sorbonne & docte. Mon pere, lui dit le joueur, vous me voyez bien portant & cependant peut-être que dans deux heures je ne ſerai pas en vie. Ecoutez moi, je vous prie, j'ai mené juſqu'à hier une vie brillante dans le monde, je me ſuis abandonné à la volupté, & j'ai gouté tous les plaiſirs imaginables ; je n'ai penſé dans ma vie ni à Dieu ni à la réligion, mais la perte que j'ai faite m'a fait faire ces réflections. Ou mon ame, ai-je dit, eſt mortelle, ou elle eſt immortelle. Si mon ame eſt mortelle, je me donne quand vous ſerez ſorti un coup de piſtolet, je me délivre ainſi de tout chagrin & de toute inquiétude, & je quitte ſans régrêt une vie

* Le fait eſt arrivé à Paris.

vie qu'il faut quitter tôt ou tard. Mais ſi mon ame eſt immortelle, il me reſte aſſez de bien pour me procurer le néceſſaire. Loin de la cour & de la ville, je mettrai mes ſoins à orner & embellir cette noble portion de moi-même, je chercherai Dieu & la vérité, & en les aimant j'aurai peut-être plus de plaiſir que ne m'en a procuré l'amour du monde.

Parlez je vous écouterai avec attention, & je prendrai mon parti ſur ce que vous me direz.

Diriez-vous donc à ce joueur, Mr. c'eſt la révélation qui décide que l'ame des hommes ne mourra jamais. * Ne vous repondroit-il pas, ſi mon ame eſt mortelle, qu'ai-je béſoin de réligion, de révélation? commencez à me prouver l'immortalité de mon ame, ce pas étant fait, il eſt tout naturel que j'embraſſe la réligion la plus pure & la plus ſainte.

Avouez donc que par votre hypothéſe vous énervez, vous annéantiſſez

* P. 284.

tiſſez le dogme de l'immortalité de l'ame, & que vous portez à la réligion & à la morale des coups dangereux.

Revenons à l'ame des bêtes, eſt-elle mortelle ou immortelle? quoi vous criez encore, vouliez-vous donc que nous ne ſçachions ni d'où elle vient, ni où elle va? il valoit bien la peine de faire un ſyſtême ſur cette ame, ſi vous n'en ſçavez ni la fin ni l'origine. Vous allez répondre, je vous vois venir, la révélation, dites-vous, décide que l'ame des bêtes mourra. Quoi vous dégradez de l'immortalité des êtres ſpirituels? La faulx de la mort ne peut couper que des êtres matériels: ce qui eſt cendre & pouſſiére doit retourner dans la pouſſiére: voilà ce que la révélation décide: ou avez-vous donc vû ce décrêt de Dieu qui ſoumet à la mort des ſubſtances immatérielles? un acte qui d'un trait de plume dégrade de l'immortalité un nombre infini de ſubſtances ſpirituelles, mé-

ritoit certainement bien d'être produit pour que nous puſſions en conſtater la vérité, * & en cas de ſuppoſition, pourſuivre au nom de ces pauvres ames le châtiment des fauſſaires.

Quoi, Dieu crée le matin un million d'eſprits, qu'il annéantit le ſoir? cette idée n'eſt-elle pas révoltante? elle vous révolte comme moi. L'annéantiſſement d'une ſubſtance ſpirituelle eſt un morceau difficile à digérer. Soyez de meilleure compoſition.

† Pour tout dire, ajoutez-vous, s'il ne s'agiſſoit que de raiſonner en philoſophe & de laiſſer faire tout à ſon aiſe des conjectures à notre raiſon, l'immortalité de l'ame des bêtes n'eſt point un dogme ſi ridicule qu'on ne put le deffendre par des raiſons plauſibles. Qui empêche que ce principe ſenſitif ne puiſſe être uni à d'autres corps? Un célébre

* Guer. T. 2. P. 162.
† T. 2. P. 298.

bre autheur anglois, auſſi habile théologien * que philoſophe ſemble pancher vers cette derniére opinion.

Que vous méritez de compliments ! vous ſçavez vous prêter, & êtes homme d'accommodement. Voici donc ces pauvres ames reſſuſcitées qui circulent & voltigent de corps en corps. Je vous demande d'abord ſi l'ame d'un papillon volage peut paſſer dans le corps ou la priſon d'une huître, & l'ame d'une baleine dans le corps d'une taupe ? Vous m'avoüerez qu'il eſt aſſez différent de vivre ſur la terre, ou de nager dans les eaux. Vous me répondrez, je gage, que vous n'en ſçavez rien. Tant pis, je ne puis vous pardonner d'avoir négligé de nous fixer ſur la nature de ces transmigrations, vous auriez dû ne nous laiſſer aucune inquiétude ſur cet article.

Que ces ames puiſſent changer d'eſpéces, ou qu'elles n'en changent pas, que le butor ſoit toujours bu-

* Dittan.

tor, ou que ſon ame paſſe dans le corps d'un cheval de poſte, peu importe : je demande ſi au même moment qu'un de ces eſprits ſubalternes eſt chaſſé par la mort du corps qu'il avoit animé, il trouve à point nommé un autre logement vuide prêt à le recevoir, & qu'il puiſſe aller occuper ſans craindre de trouver la place vuide. Dites-vous qu'oüi, vous hazardez beaucoup, la choſe n'eſt pas faiſable. Car à prendre depuis le mouton, le veau & le bœuf juſqu'à la puce & à la punaiſe, dans cinq ou ſix villes ſeulement, telles que Paris, Londres, le Caire, Dels & Pekin, que l'on image ſi l'on peut quel nombre prodigieux d'ames doivent ſe trouver tous les jours de relais & desœuvrées. Combien d'animaux tués, égorgés, écraſés, rotis, bouillis, noyés ou précipités ? il eſt abſurde de croire que chacun des eſprits qui les animoient trouve dans l'inſtant même qu'il eſt délogé, une maiſon à loüer.

Que

Que ferez-vous donc de ces pauvres ames, qui faute d'appartements vuides reſtent ſur le pavé, ſans feu, ni lieu, ni occupation? ne devriez-vous pas au moins par charité leur aſſigner quelque lieu de retraite pour ſe loger? mais tandis qu'elles y ſont comme à l'affut cherchant maiſon & attendant de l'emploi, que feront-elles dans votre magaſin? car un eſprit ne peut pas demeurer les bras croiſés: ſa nature eſt d'être toujours en action; il ne peut ceſſer d'agir ſans ceſſer d'être. Direz-vous qu'elles y paſſent le temps à chanter, à miauler, à aboyer, à hennir, à rugir &c. ce ſeroit un joli charivari; autant vaudroit être en enfer. D'ailleurs faute d'organes, elles ne peuvent rien de tout cela, elles ne peuvent ni manger ni boire: elles ne peuvent que penſer: & quel ennnui mortel! toujours penſer ſans produire au dehors ce que l'on penſe; j'aimerois autant ne penſer à rien. Auſſi ſuis-je très-perſuadé, que faute de mieux,

la plûpart de ces ames s'occupent dans ce triſte ſéjour à faire de mauvais entretiens comme nous, ou à batir quelque ſyſtême auſſi impertinent que le vôtre.

Mais ce n'eſt pas en l'air qu'on nous parle de la fin des ſiécles. Un peu plûtôt, ou un peu plus tard elle arrivera. Que deviendront alors les ames des bêtes ? elles retomberont dans le néant, dites-vous. Peſte ſoit de vous & de votre ſyſtême. Vous m'offrez le choix entre la métempſycoſe & l'annéantiſſement. J'aime les bêtes car je ſuis comme Soſie ami de tout le monde : la transmigration des ames eſt une opinion extravagante, n'importe, je m'étois déterminé en ſa faveur comme étant un parti que je croyois le plus doux & le plus honorable pour elles. Point du tout, vous les débuſquez de la poſſeſſion de ce droit, que de votre grace vous aviez bien voulu leur accorder. Quelle inconſéquence ! pour quelques milliers d'an-

d'années de plus ou de moins, c'étoit bien la peine d'établir un ſentiment & de compoſer des ſyſtêmes.

Ces réflections badines, Meſſieurs, ſont de Mr. l'Avocat Guer, que vous avez envie de connoître, & dont j'ai reçu l'ouvrage il y a deux jours. Je vous le communiquerai quand je l'aurai entiérement lû, & peut-être pourra-t-il prêter matiére à un cinquiéme entretien.

Mais cet autheur ne badine pas toujours comme vous allez le voir. Mr. Boullier, continue-t-il, employe toutes les couleurs de ſa rhétorique en nous repréſentant ce principe immatériel, qui anime les bêtes comme un être purement ſenſitif, un eſprit imparfait, indigne de prétendre à une meilleure deſtinée. Peut-il eſpérer d'y réuſſir? oui ſans doute, à l'égard des eſprits ſuperficiels & inappliqués, qu'il eſt aiſé d'ébloüir en les repaiſſant de mots & de phraſes. Pour ce qui eſt des perſonnes ſages & ſenſées qui ne ſe

payent que de bonnes raiſons, pour peu qu'elles approfondiſſent ce ſentiment, je mets en fait qu'elles le trouveront non ſeulement très-difficile à croire: mais même abſolument contraire aux principes de la foi & du bon ſens, par conſéquent abſurde, inſoutenable & dangereux dans ſes conſéquences.

Je me ſouviens fort à propos, mon cher Strouble, de ce que vous avez dit touchant les autheurs du dictionnaire encyclopédique, qui éterniſera la gloire de la nation françoiſe. Ils ont aſſez fait de fautes, & le moyen de n'en pas faire dans un ſi long & ſi gros ouvrage, il ne faut pas leur en imputer qu'ils n'ont point faites; ils ont aſſez d'ennemis, & il n'eſt pas néceſſaire de leur prêter des armes. Sçachez donc que ces autheurs ont rapporté comme ils devoient le faire le ſentiment de Mr. Boullier, mais ſans l'adopter. Je vous parle avec franchiſe parce que vous êtes ſans paſſion, ſans intérêt, ſans partialité. Venons

Venons à la ſeconde objection, qui eſt tirée des ſoufrances des bêtes. Que repondez-vous, dirai-je, à votre autheur ? le voici. C'eſt que les négres qui vous ſervent & qui ſont tous les jours ſujets aux étriviéres, ſont malheureux ; que leur Créateur eſt trop bon pour leur avoir donné une ame, & qu'ils ſont par conſéquent des machines.

Eſt-ce un chrêtien qui parle ainſi ? La religion ne vous apprend-elle pas que ces négres ſont nés pêcheurs ? Vous ſçavez donc la raiſon pourquoi ils ſont malheureux. Mais les animaux n'ont jamais pêché : & ſous un Dieu juſte on ne peut être miſérable ſans l'avoir mérité. Cet axiome de la derniére évidence démontre que les bêtes ne ſentent pas.

Je doute fort, dites-vous, que tant qu'on voudra raiſonner ſur ce principe, qui, ſoit dit en paſſant, eſt de St. Auguſtin, on puiſſe heureuſement ſe tirer de l'objection. Je vous repondrai que vous parlez

peu reſpectueuſement d'un Docteur de l'Egliſe, dont on parlera juſqu'à la fin des ſiécles avec éloge, au lieu que ſi jamais on vient à parler de vous, ce ſera, ſoit dit en paſſant, d'une maniére bien différente.

Voyons maintenant comment vous vous tirerez d'affaire. Je crois que ce ſera comme vos négres avec les étriviéres. Cette maxime, repliquez-vous, paroit faite exprès pour les créatures raiſonnables. Et moi je vous dis qu'elle eſt faite pour toutes les créatures doüées de connoiſſance & de ſentiment. Cet argument-ci eſt clair, il eſt de la juſtice de ne point punir un innocent: donc ſi les bêtes ſoufrent, elles ſont punies quoique innocentes. Ce qui eſt contre l'axiome, donc vous ne deviez point conclure, il faut donc changer la maxime & dire que ſous un Dieu bon aucune créature ne peut être néceſſitée à ſoufrir ſans l'avoir mérité. Mais loin que ce principe ſoit évident, je crois être en

en droit de ſoutenir qu'il eſt faux.

En effet, dites-vous, ſi la brute ſubſiſtoit ſeule elle ne devroit pas ſoufrir, mais faiſant partie d'un tout, de-là réſulte néceſſairement pour elle du mal & du bien, mais du bien qui compenſe, qui ſurpaſſe le mal & qui mérite d'être acheté par celui-ci.

En un mot l'ame des brutes à des ſenſations agréables, elle en doit donc avoir de desagréables, à moins qu'on ne veüille changer le cours de la nature & ſuſpendre les loix du mouvement.

D'où vous concluez qu'une créature n'eſt malheureuſe, que lorſque la meſure des maux ſurpaſſe celle des biens; alors elle peut ſe plaindre de ſon éxiſtence, elle eſt alors dans le cas d'une créature malheureuſe ſans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juſte. Mais les bêtes, ſelon vous, ne ſont point réduites à ce malheur.

Je ne vous dirai point que vous annéan-

annéantiſſez les preuves du péché originel, empruntées des maladies & de la mort. On croit communément que le mal phyſique eſt la ſuite du mal moral. Vous n'en voulez pas convenir. Cette queſtion-ci eſt délicate, & nous meneroit trop loin. Vous donnez d'ailleurs aſſez de priſe, pour être terraſſé & vaincu.

Je ne vous dirai rien des miſérables bêtes qui vivent dans les bois, des loups par exemple, des renards qui pendant l'été ont beaucoup à ſoufrir de la chaleur, des inſectes, des puces, de la gale, & qui pendant l'hiver vivent de terre ou d'écorce de bois, & meurent ſouvent de faim. Quel triſte ſort!

Arrêtons notre vuë ſur un cheval de fiacre. Il mange du foin & de l'avoine: il a donc des ſenſations agréables; mais qu'elles ſont indiſcernables, quelles ſont rapides, confuſes, obſcures! ſe préſente-t-on pour monter en caroſſe, on arrache la nourriture de la bouche de ce pauvre

pauvre cheval ; il ne mange donc jamais tranquillement ; car une ſeule perſonne n'a qu'à paſſer pour qu'il craigne de marcher : & n'en paſſe-t-il pas continuellement dans une grande ville ? il eſt donc dans l'inquiétude, dans le temps même qu'on lui ſuppoſe des ſenſations agréables.

Paſſons aux ſenſations desagréables qu'il éprouve afin d'en extraire la ſomme : il eſt ſur le pavé depuis ſix heures du matin juſqu'à une heure après minuit, expoſé au froid pendant l'hiver, & pendant l'été à l'ardeur du ſoleil & aux mouches qui le dévorent. Ceci n'eſt rien en comparaiſon des courſes qu'il a à faire. Pour les premiéres qui ſe font toujours mieux, il en eſt quite pour recevoir cinq cents coups de fouët à chaque courſe : mais ayant trotté tout le matin, les forces lui manquent ſur le midi, il ne peut qu'aller au pas, alors un cocher impitoyable le charge de coups ſur le muſeau, ſur les yeux, ſur les oreilles, & s'at-

s'attache à l'endroit ou la bête eſt le plus ſenſible. Il faut qu'elle trotte malgré qu'elle en ait. Elle s'abbat à la fin accablée de coups & de fatigue, elle eſt encore plus maltraitée. Il faut qu'elle marche ou qu'elle meure. Je le demande, la ſomme des maux ne ſurpaſſe-t-elle pas ici celle des biens ? oüi ſans doute. Donc ce cheval eſt dans le cas d'une créature malheureuſe ſans l'avoir mérité, ce qui répugne à l'idée d'un Dieu bon & juſte. * Donc l'objection priſe des ſoufrances des bêtes eſt inſoluble. Donc le ſentiment de Mr. Boullier eſt inſoutenable & dans ſon principe & dans ſes conſéquences.

Je ne m'appeſantirai pas ſur l'hypo-

* Il y a cette différence, dit Malebranche, entre les hommes & les bêtes, que les hommes après leur mort, peuvent recevoir un bonheur, qui les paye des douleurs qu'ils ont endurées dans la vie, mais les bêtes perdent tout à la mort. Elles ont été malheureuſes & innocentes & il n'y a point de recompenſe qui les attende ; ainſi Dieu agit par caprice, l'homme innocent peut ſoufrir pour mériter, mais ſi la bête ſoufre, Dieu n'eſt pas juſte.

pothéſe de Mr. le Comte Louis Barbieri, laquelle ſurement ne peut faire fortune. Elle prête le flanc à trop de difficultés, & celle que vous avez rapportée eſt inſurmontable.

Je m'y ſerois arrêté & me ſerois bien gardé d'entrer en lice, ſi je n'avois vu que les philoſophes ſont invités de combattre ce ſyſtême & de moiſſonner des lauriers. L'occaſion eſt ſi belle, & il y a ſi peu de risque, que j'aurois mauvaiſe grace de ne me pas préſenter.

Je me contente d'un ſeul argument, fondé ſur un axiome des plus clairs & des plus inconteſtables de la métaphyſique, ſçavoir qu'il faut être ou éxiſter pour agir. Or un eſprit créable & non créé, un eſprit ſimplement poſſible n'éxiſte pas: donc il ne peut agir ni en qualité de cauſe phyſique ni en qualité de cauſe occaſionnelle. Donc l'hypothéſe de Mr. le Comte Barbieri ne peut expliquer les opérations actuelles des brutes. Il eſt vrai que Dieu qui connoit

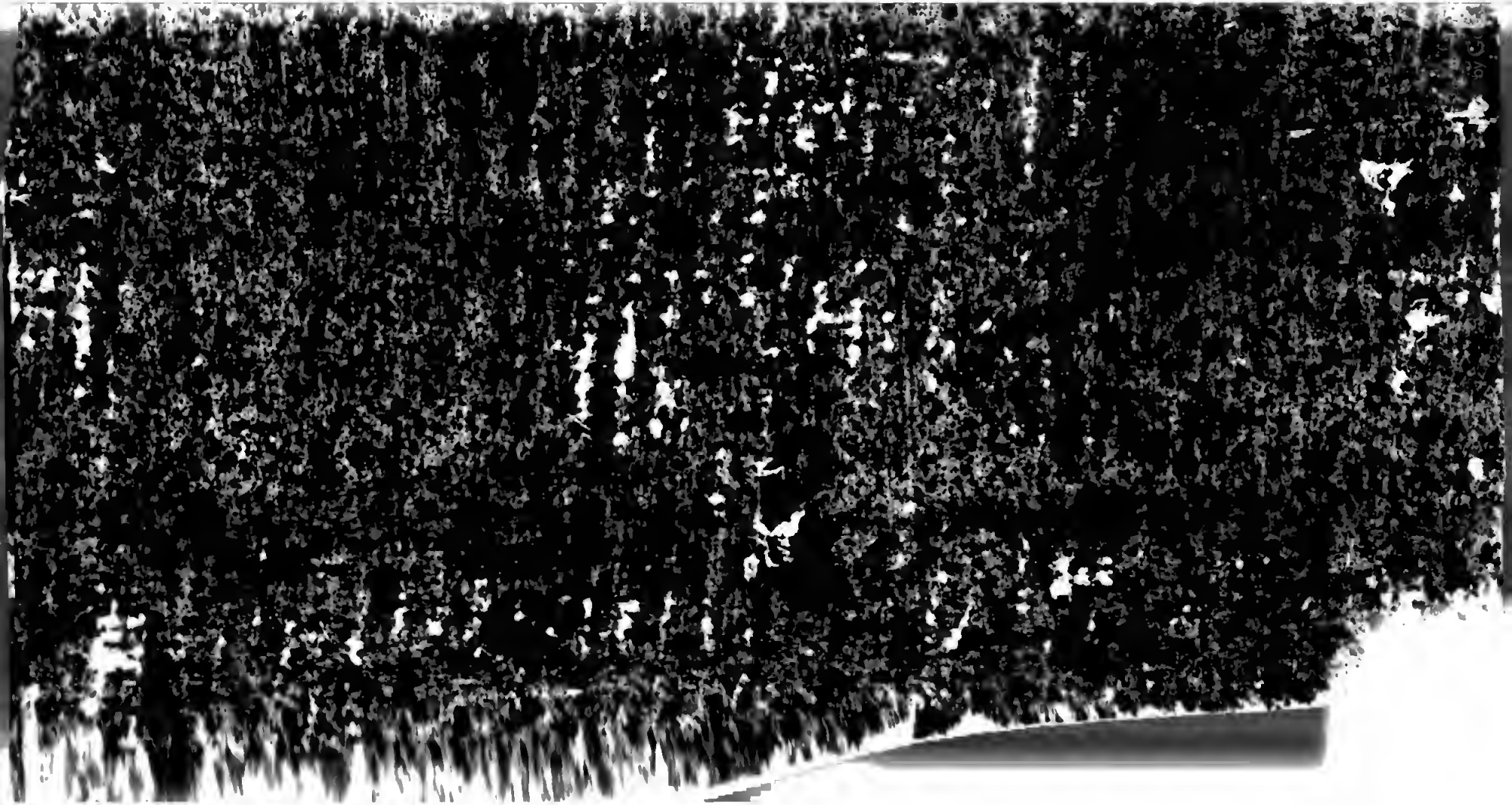
noit ſa toute-puiſſance doit connoître les choſes poſſibles, futures & celles qui n'auront point de futurition ; Mais Dieu connoit les choſes telles qu'elles ſont, il voit donc dans les cauſes purement poſſibles les effets poſſibles qu'elles pourroient produire. Il n'y voit donc pas les effets actuels, les opérations actuelles des bêtes. Non ſans doute. Il verroit les choſes autrement qu'elles ne ſont. Donc un effet poſſible ſuppoſe une cauſe poſſible ; mais un effet éxiſtant ſuppoſe l'éxiſtence de ſa cauſe.

Il eſt temps de mettre fin à ce long entretien & de vous dire la raiſon pourquoi les lumiéres nous manquent pour découvrir la nature de l'ame de la brute. Les enfants aiment leur poupée, les bêtes ſont les poupées des hommes & des femmes : poupées plus parfaites que celles des enfants, poupées qui donnent des ſignes de joye, d'attachement d'amour ; & quand ces ſignes ne ſeroient qu'apparents, cela ſuffiroit pour

pour éloigner le ridicule qu'on veut jetter ſur une femme qu'on voit baiſer ſon chien & qui ne baiſe point ſa montre. Les animaux nous amuſent, ce n'eſt pas leur ſeule deſtination, ils ſont faits pour nous ſervir, nous vêtir, nous nourrir. Or les choſes dont nous devons faire uſage, ſont celles que nous connoiſſons le moins. Suivons les vuës du Créateur, comblés de ſes bienfaits, admirons ſa magnificence & ſa ſageſſe, dans l'étonnant ſpectacle de l'univers, dans l'organiſation du plus vil des inſectes, dans la varieté & la multitude des animaux, qui ne ſemblent être faits que pour notre ſervice, & qui nous chargent du tribut de loüanges & de reconnoiſſance que nous devons à notre commun Créateur, notre pere, notre bienfaiteur. Le plus précieux uſage de la philoſophie eſt de nous enſeigner celui que nous devons faire des biens que nous avons reçus.

Corpora brutorum, quæ ſive carentia ſenſu
Sive inſtructa putes, mirare & numen adora.

ERRATA.

Page 1. l. 10. brave, comme l'épée qu'il porte, *liſez* brave & reconnu pour tel.
l. 17. après Cartéſien, mettez une virgule, & aulieu, d'eſt, liſez, &.
P. 6. l. 18. vous vous êtes reſervés, liſ. retenus.
P. 9. l. 14. faut-il : liſez, il faut.
P. 24. l. 1. après plante, mettez une virgule.
P. 34. l. 9. aſtraits, liſez, abſtraits.
P. 42. à l'athéiſme ou au matérialiſme, ôtez le ou.
P. 48. l. 5. faculté, liſez, facilité.
P. 64. l. 14. après raiſon, ajoutez, éternelle.
P. 82. l. 21. probalités, liſez, probabilités.
P. 96. ſi l'on n'avoit point de bâton, liſez, s'il n'avoit point de bâton.
P. 101. mais quoique ce Roi, liſez, mais quoi ce Roi.
P. 108. l'ame qui baille eſt, liſez, & que bailler.
P. 114. habitations fines, liſez, fixes.
P. 122 donc un Cartéſien par conſequent, ôtez le par, & liſez, un Cartéſien conſéquent.
P. 124. ſi elles ne ſentant, liſez, ſentent.
P. 126. l. 6. ni rien, effacez le ni avant rien.
P. 130. l. 2. ſtoiens, liſez, ſtoïciens.
P. 135. la barbe, liſez, ſa barbe.
P. 138. obſtruſe, liſez, abſtruſe.
P. 156. intelligence qui pouvoit, liſez, prévoit.
P. 242. metempricoſe, liſez, methempſicoſe.
P. 252. l. 3. n'auroient, liſez, n'auront.
P. 259. ſcoliſtes, liſez, ſcotiſtes.
P. 266. vais venir, liſez, veux venir.
P. 288. au 4. vers, tient-il, liſez, tient tel.
P. 294. faire le vice, liſez, fuir le vice.
P. 319. L homme ſait prendre, liſ. va prendre.
P. 337. l. 5. avoient pu, liſez, auroient pu.
P. 341. l. 3. & de ne mettre, liſez, eſt de ne mettre.

005678843